

hopala!

La Bretagne au monde

Débats
Création
Littératures



Culture
invitée :
la Palestine

M. Darwich
G. Kanafani
Jeune littérature
palestinienne
Témoignages

Artiste invité
Taysir Batniji

Poésie
Denise Le Dantec
Bernez Tangi
Daniel Kay et Haïkus

Littérature
Anne-Denes Martin
Lilianne Riou

n° 22
mars
juin 2006

Débat : laïcité (suite)

<h1>hopala!</h1> <p>débats création littératures</p>	<h1>hopala!</h1> <p>La Bretagne au monde</p>
<p>n° 22</p>	<p>mars – juin 2006</p>

« La pire des choses est l'indifférence. »

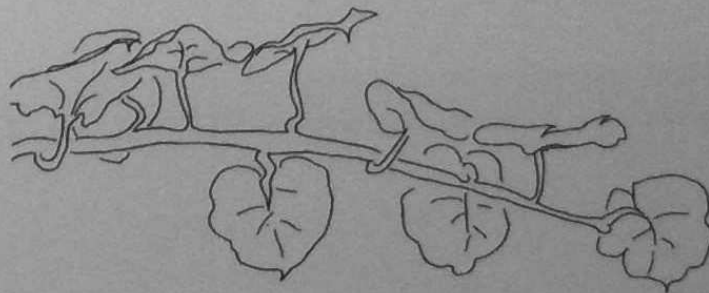
Ned Thomas

*« Et qui sait voir la terre aboutir à des fruits, point ne l'émeut l'échec
quoiqu'il ait tout perdu. »*

René Char

*« Le monde est tout ce qui a eu lieu.
Le monde est l'ensemble des faits et non des choses. »*

Ludwig Wittgenstein





Qui fait quoi ?



Fondateur de la publication : Jean-Yves Le Dizé

Directeur de la publication : Gérard Prémel

COMITÉ DE RÉDACTION

Manuel Cortella : secrétaire de rédaction, maquettiste

Anne-Marie Kervern-Quefféléant : littérature

Alain-Gabriel Monot : recensions, littérature

Gérard Prémel : anthropologie, littérature

COMITÉ DE LECTURE

Mary-Ann Constantine, Geneviève Delbos, Jean Heurtel, Philippe Jarnoux,

Alain Kervern, Nicole Laurent-Catrice, Yann Le Meur, Hervé Le Bihan,

Anne-Denes Martin, Yann Orveillon, René Péron, Annaïg Renault

Webmaster : Julien Poireau

Maquettiste : Antoine Ronco

hopala! – La Bretagne au monde – Débats, création, littératures.

Maison pour tous, place François-Mitterrand, 29800 Landerneau.

Tél. : 06 83 08 31 05 – Courriel : hopala.buro@wanadoo.fr – Site : www.hopala.asso.fr

hopala! est publiée avec le soutien du ministère de la Culture et de la Communication - DRAC de Bretagne.

hopala! est publiée avec le soutien du conseil régional de Bretagne, des conseils généraux du Finistère, des Côtes-d'Armor et du Morbihan, de la ville de Brest et de la ville de Landerneau. Nous tenons à remercier tout particulièrement le conseil général du Finistère pour son soutien.

Les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs. La revue se réserve le droit de refuser les articles qui lui seront soumis. Elle n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont confiés. Merci aux auteurs de nous faire parvenir leurs textes sur papier, disquette ou CD.

Les auteurs ne seront pas rémunérés.

© Association HOPALA! pour la traduction des textes en français.

© Les auteurs pour les textes.

ISSN 1296-2031

hopala! est une revue associative éditée par l'association HOPALA, dont le bureau est constitué comme suit :

Présidente : Anne-Marie Kervern-Quefféléant

Secrétaire : Gérard Prémel

Trésorier : Gabriel Quéré

Ont également participé à ce numéro : Marie-Armelle Barbier, Jean-Yves Bauge, Alan Botrel, Mohammed Idali, François Laurent, Ève Lerner, René Péron et Sandra. Remerciements particuliers pour leur coopération au dossier Palestine à M^{mes} Laïla Dahman et Leïla Shahid, ainsi que MM. Walid Atallah, Jean-Luc Bansard, Guy Briand, Esam Dana et Francis Le Trionnaire.

S o m m a i r e

CULTURE INVITÉE : LA PALESTINE

Gérard Prémel, <i>M. Darwich : à quand le prix Nobel?</i>	6
Biographie de Mahmoud Darwich	8
Mahmoud Darwich, <i>Un mètre carré en prison</i>	9
Mahmoud Darwich, <i>Une gazelle annonçant le séisme</i>	10
Entretien avec Jean-Luc Bansard autour de la pièce « Retour à Haïfa »	12
JEUNE LITTÉRATURE PALESTINIENNE présenté par Esam Dana	15
– La « Jeune » Nouvelle en Palestine : Majed Atef, Munir Zaarour, Ra'ed Abu-Sitth	16
– Voix jeunes de la poésie palestinienne : Line Ishaac El-Waary, Ali Abu-Khattab, Muhammad Jibril, Asmaa Saqer El-Atawneh, Mueen Shalouleh, Bashir Shalash, Tariq Al-Karmi	20
– Husain Jamil Al-Bargouthi, <i>Je serai parmi les amandiers</i>	25
– Ghassan Zaqatan, <i>Sortir de Damas du Cham vers « où »</i>	26
Bibliographie palestinienne	29
Majed Bamyra, <i>La journée de la Terre</i>	30
Majed Bamyra, <i>Vis ma beauté, vis</i>	32
Le village d'Emmaüs ou la mémoire des lieux	34
Paul Matthews et Bleuenn Bergé, <i>Fragments de témoignages</i>	36
Solidarité franco-palestinienne	39

ARTISTE INVITÉ : le Palestinien Taysir Batniji

LITTÉRATURE	45
Anne-Denes Martin, <i>Les terres excentrées</i>	45
Liliane Riou, <i>Vives voix de l'exil</i>	48

POÉSIE DE BRETAGNE

Denise Le Dantec	52
Bernez Tangi	55
Jacques Thomassaint, Erwan Gourmelen, Annie Rouxel, Bruno Geneste	58
Daniel Kay	62

LANGUE BRETONNE

Anne-Marie Kervern-Quefféléant, <i>Les Quéteurs de mémoire</i>	64
--	----

POURSUITE DU DÉBAT SUR LA LAÏCITÉ

Guy Coq, <i>La laïcité principe universel</i>	66
Erwan Vallerie, <i>Chers amis</i>	71

COMPTES RENDUS

Pèle-mêle, la chronique d'Alain-Gabriel Monot	74
Impressions	75
Passage en revues	82
Vu, entendu	85
Brèves de brèves ou si vous...	88
À voir, à découvrir	90
La vie de l'association	92 - 93

Le printemps est arrivé

Le printemps est arrivé. À Rennes, le jardin public qui s'étale devant le Parlement de Bretagne s'est couvert dix-sept jours durant de tentes, d'auvents, de caisses, de tables, de chaises et de paroles... Jusqu'au matin du 10 avril, pendant dix-sept jours, le jardin aura été au cœur de la ville un caravansérail et une agora auxquels ont intensément donné vie ces nouveaux nomades de la cité que sont aujourd'hui les étudiants. Mythos, le festival du conte avait renoncé par solidarité à planter son chapiteau en ce lieu.

Le printemps est arrivé. La Palestinienne Leïla Shahid a parcouru les villes et banlieues de l'Hexagone entre 2003 et 2005 en compagnie de Michel Warschawski, journaliste et militant israélien anticolonial, et de Dominique Vidal, historien et journaliste au *Monde diplomatique*. De ce périple est né un livre : *Les banlieues, le Proche-Orient et nous*, paru il y a juste un mois aux Éditions de l'Atelier. Puisse cette belle plante avant-coureuse du printemps polliniser sans entrave autour de nous.

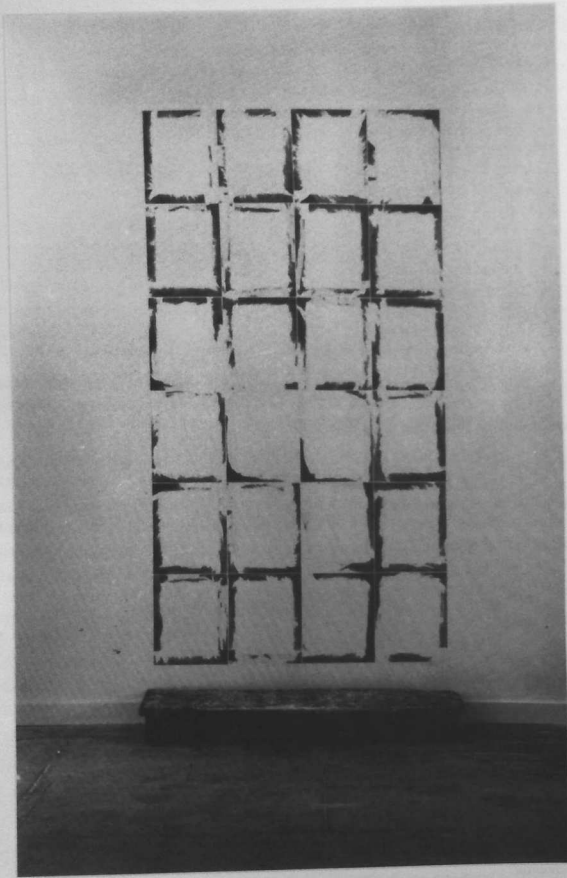
Le printemps est arrivé, avec son cortège de précarités, dont notre revue n'est pas exempte, mais les SDF auront moins froid, les jardiniers auront du pain sur la planche, et les yeux des enfants rappelleront aux citoyens – pour autant que ceux-ci regardent les yeux de leurs enfants – que les plantes, leurs fleurs et leurs racines, tout autant que l'eau et la terre, sont l'affaire commune de tous les citoyens du monde et non celle des multinationales mondialisées qui en ont fait l'objet de leur prédation.

Le printemps est arrivé. La langue bretonne – et non « ce qu'il en reste », comme dit sur les ondes l'estimable Alain Rey – continue de reflorir ; ce numéro en donne quelques échos. Et les Palestiniens – qui vous réservent quelques belles surprises dans ce numéro puisqu'ils en sont les invités – ont fêté, ce 30 mars, leur trentième Jour de la Terre...

C'est un printemps que ne connaîtra pas Samir Kassir. Palestinien, docteur en histoire moderne et contemporaine, rédacteur en chef de l'édition arabe du *Monde diplomatique*, Samir Kassir a été volatilisé à Beyrouth l'été dernier dans sa voiture piégée. C'est l'une de ces morts qui nous rappellent combien le printemps est fragile.

C'est pourquoi nous lui dédions ce numéro.

hopala!



Absence © Taysir Batniji.

Mahmoud Darwich : à quand le prix Nobel ?

Gérard Prémel

À l'occasion de la sortie du dernier recueil du grand poète palestinien *Ne t'excuse pas*, l'association Reid Hall avait organisé une lecture le 6 février en sa présence et en présence d'Élias Sanbar son traducteur (cf. à la rubrique Impressions - les comptes rendus concernant ce dernier). Un acteur disait les versions françaises des poèmes de Darwich que Darwich faisait entendre ensuite en arabe. Lecture intense : « *Le cheval est tombé du poème...* » « *Nous aussi, nous aimons la vie quand nous en avons les moyens...* » « *Et les douaniers ont dit : D'où venez-vous ? Nous avons répondu : De la mer. Ils ont dit : Où allez-vous ? Nous avons répondu : À la mer...* » Dans le dialogue qui s'en est suivi avec le public, Sanbar faisait le passeur entre le français et l'arabe. Soirée mémorable en présence de nombreux exilés et sympathisants de la Palestine, d'autant plus mémorable que nos amis vivent des jours difficiles. Certes, le peuple palestinien a montré qu'il savait démocratiquement manifester son opinion mais il exprime aussi, à travers sa façon de le faire, la difficulté qu'il y a à poursuivre la construction d'une société civile laïque équitable dans les conditions de dépossession et d'oppression qui sont celles de la Palestine. Lors de la discussion après la lecture, l'inévitable question sur la situation nouvelle créée par les récentes élections appelait cette réponse de Darwich : « *Les deux choses les plus importantes pour nous sont premièrement qu'il s'agit d'élections montrant que la société palestinienne fonctionne désormais dans le respect des règles démocratiques; deuxièmement, c'est l'occasion de rappeler que, pour nous, l'identité palestinienne reste arabe et laïque.* »

Identité, le mot clé était prononcé. J'ai réalisé alors que le fameux poème de Mahmoud Darwich « *Papiers d'Identité* » avait été écrit il y a trente-deux ans. « *Écris : I je suis Arabe.* »

Arrêtons-nous là. Arrêtons-nous sur un événement auquel la publication de ce poème a donné lieu en France. Si cet événement est aujourd'hui bien oublié – la mémoire collective de notre société étant ce qu'elle est, il n'en prend pas moins un relief considérable d'être évoqué aujourd'hui. Le musicien marocain Ahmed Essyad, qui fut des années 1970 au début des années 1990 une figure notable de la musique contemporaine, composa en 1975 une cantate sur ce poème de Mahmoud Darwich, « *Identité* ». C'était une époque dure pour le peuple palestinien. La résistance à l'occupation militaire israélienne de la Cisjordanie et de Gaza, et à la création des colonies, s'intensifiait comme s'intensifiait la répression. Trois ans plus tôt, l'immense écrivain Ghassan Kanafani avait été assassiné par les services secrets israéliens. À la terreur des emprisonnements, de la torture et des actions de maintien de l'ordre de l'appareil d'État israélien, la résistance palestinienne répondait par des actions souvent violentes, uni-

formément qualifiées d'actes terroristes. C'est dans ce moment de tension extrême qu'Ahmed Essyad choisit d'écrire cette cantate. Il ne s'est pas contenté de mettre le poème de Darwich en musique, ou de mettre de la musique sur le poème : la réflexion éthique tout autant que politique du musicien prolonge celle du poète. Comment pouvait-il en être autrement ? Ahmed Essyad a été un jeune militant de la gauche marocaine opposé au pouvoir absolu de Hassan II. Il faut savoir, par ailleurs, qu'il a été longtemps un des principaux disciples de Max Deutsch, vieil ashkénaze autrichien, disciple de Schoenberg et transmetteur en France de l'héritage dodécaphonique de l'école de Vienne. Réfugié à Paris après l'Anschluss, Max Deutsch a rejoint en 1938 les Brigades internationales en Espagne puis, quelque temps après son retour en France, durant l'Occupation, il rejoint le maquis limousin où il entraînera les jeunes partisans FFI-FTP. Au moins autant qu'un musicien, Max Deutsch est un résistant. Aussi soutiendra-t-il Ahmed Essyad dans son projet de donner plus d'ampleur encore au poème de Darwich et d'exprimer, par l'intensité dramatique de sa partition, le contexte dans lequel a surgi ce poème. En effet, Ahmed Essyad tresse dans sa partition vocale (écrite dans la tradition schoenbergienne du « chant – parlé ») le poème avec des extraits de la déclaration Balfour, postulat fondateur de l'État d'Israël et parfait énoncé de son projet colonialiste, et des déclarations des Panthères noires (mouvement de l'extrême gauche israélienne qui se bat alors contre les discriminations raciales en Israël, aussi bien par rapport aux Juifs d'Afrique et d'Orient que par rapport aux Palestiniens, et prône l'ouverture de négociations). Une étrange scénographie, impliquant des musiciens dans le déroulement de cette œuvre extrêmement moderne, exprime métaphoriquement la spoliation des Palestiniens.

La création mondiale de cette œuvre avait été programmée, pour mars 1975, au Festival international de Royan (qui était à l'époque l'un des événements européens majeurs de la musique contemporaine). Mais des groupes de pression favorables à Israël, soutenus par une campagne de presse, avaient alors exercé une vive pression tant sur les organisateurs du festival que sur les interprètes de l'œuvre, afin d'empêcher cette création. Campagne couronnée de succès : l'œuvre avait été déprogrammée, puis son interprétation rendue impossible par la défection de l'une de ses principales interprètes. Certains groupes exprimèrent à cette occasion leur détermination à faire en sorte que cette œuvre ne soit jamais jouée en France. Le musicien juif Max Deutsch avait alors donné au monde une belle leçon de courage et de dignité hébraïque tout autant que laïque, en décidant d'organiser un concert où l'œuvre serait créée sous sa propre direction. Il avait exprimé publiquement cette intention à travers une proclamation d'identité, qui était (est toujours) en parfaite résonance avec celle de Mahmoud Darwich : « *Moi, Max Deutsch, Juif de Vienne, je dirigerai la création de l'œuvre que mon disciple Ahmed Essyad a écrite sur le poème du Palestinien Mahmoud Darwich...* » Et l'œuvre fut créée à Paris durant l'hiver 1975.

Cette convergence magnifique entre un poète palestinien (alors militant : il a connu les géôles israéliennes), un jeune musicien marocain et un vieux musicien juif révolutionnaire est une leçon qui, trente et un ans plus tard, éclaire toujours notre chemin.

Mahmoud Darwich

Biographie

1942 : naissance près de Saint-Jean-d'Acre, en Galilée.
 1948 : premier départ familial sur les routes de l'exil, au Liban.
 1950 : retour clandestin en Galilée.
 1960-1970 : ses premiers poèmes lui valent d'être emprisonné à plusieurs reprises ; il milite au sein du Parti communiste israélien.
 1970 : Mahmoud Darwich fuit Israël et s'installe à Beyrouth.
 1982 : invasion israélienne du Liban. À nouveau les routes de l'exil : Tunis, Le Caire puis Paris.
 1993 : il démissionne du Comité exécutif de l'OLP (Organisation de libération de la Palestine).



Photographie : Mohammed Benmouh

Mahmoud Darwich vit aujourd'hui entre Amman, en Jordanie, et Ramallah en Palestine. Son œuvre, qui comprend vingt recueils de poésie ainsi que plusieurs ouvrages en prose et de nombreux articles, est traduite dans plus de quarante langues.

Principaux ouvrages

Aux éditions Actes Sud

- *Au Dernier Soir sur cette terre* (poèmes, 1994).
- *Une Mémoire pour l'oubli* (récit, 1994).
- *Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude ?* (poèmes, 1996).
- *La Palestine comme métaphore* (entretiens, 1997).
- *Le Lit de l'étrangère* (poèmes, 2000).
- *Murale* (poème, 2003).
- *Ne t'excuse pas* (poèmes, février 2006).

Aux éditions Gallimard

- *La Terre nous est étroite et autres poèmes* (2000).

Un mètre carré en prison

Mahmoud Darwich



C'est la porte et, derrière, l'éden du cœur. Nos choses, tout ce qui nous appartient, s'estompent. Porte est la porte, porte de la métaphore, porte du conte. Porte qui épure septembre. Porte qui ramène les champs à la genèse des blés. Nulle porte à la porte mais je peux accéder à mon dehors, amoureux de ce que je vois et ne vois pas. Tant de grâce et de beauté sur terre et la porte serait sans porte ? Ma cellule n'éclaire que mon dedans. Que la paix soit sur moi et paix sur le mur de la voix. En louange à ma liberté, j'ai composé dix poèmes, ici là et là-bas. J'aime les miettes de ciel qui s'infiltrent par la lucarne, un mètre de lumière où nagent les chevaux et les petites choses de ma mère... Le parfum du café dans les plis de sa robe quand elle ouvre la porte du jour à ses poules. J'aime la nature entre automne et hiver et les fils de notre géolier, et les journaux étalés sur les trottoirs lointains. Et j'ai composé vingt chansons pour maudire le lieu où il n'y a pas de place pour nous. Ma liberté : être à l'opposé de ce qu'ils voudraient que je sois. Et ma liberté : élargir ma cellule, poursuivre la chanson de la porte. Et porte est la porte. Et nulle porte à la porte mais je peux accéder à mon dehors...

Poème tiré du livre de Mahmoud DARWICH, *La Terre nous est étroite et autres poèmes*, traductions Elias Sanbar, © ed. Gallimard.
 Calligraphie de Mohammed Idali inspirée du poème de Mahmoud Darwich.

Une gazelle annonçant le séisme

Mahmoud Darwich

*Lettre de l'auteur à Kanafani après la mort de celui-ci assassiné en 72 par les Services israéliens.
Texte traduit de l'arabe par Abdellatif Laàbi.*

Son sang a séché maintenant. Quoi de plus normal? Et quoi de plus normal que ses amis soient retournés à leurs occupations? Quoi de plus normal que nous ayons recouvré la faculté de parler de lui comme si nous évoquions les fleuves qui nous ont traversés de part en part et ont repris leur cours?

Et c'est ce qui m'arrive à moi aussi. Voilà des jours que j'essaie de m'habituer à cette normalité, afin d'écrire sur lui (Gh. Kanafani) calmement. Mais, chaque fois, je me sens comme poussé hors de la page, car son encre, elle, n'a pas séché.

L'écriture! Nous nous sommes tant de fois interrogés sur sa signification sans pouvoir apporter de réponse. Lui seul a donné la réponse, tranchante et éclairante : de témoin il est devenu martyr! Il a donné à l'encre la consistance et la valeur du sang. Il l'a hissée au rang de la noblesse.

Kanafani a réussi à lever le malentendu. Celui qui le lit attentivement est obligé de poser la question de l'écriture à plusieurs niveaux.

Il y en a ainsi parmi nous qui considèrent le simple fait de vivre comme un délit et une trahison. Pour eux, l'écriture n'a pas de valeur pratique, car la liberté ne s'obtient que par la mort. La mort devient alors un but en soi. Vous êtes coupable jusqu'à ce que vous apportiez la preuve de votre mort. Il s'agit là d'un mal assez répandu dans notre réalité palestinienne. Les perdants dans nos rangs utilisent les dépouilles des martyrs comme autant de barricades, de tranchées et de tribunaux. Tantôt ils retournent l'arme contre eux-mêmes, tantôt ils attendent que les balles de l'ennemi les frappent pour gagner en considération. Cette façon de voir a pour conséquence de transformer le cadavre de Kanafani en argument-massue pour attenter à l'écriture et priver notre grand écrivain de toute valeur créatrice, en dehors de celle qu'il a accomplie avec sa mort.

Mais il y en a d'autres qui entourent l'acte d'écrire d'un halo de sainteté pour justifier leur tour d'ivoire, pour consommer leur divorce avec le risque.

D'autres, enfin, considèrent l'écriture comme un but en soi.

Kanafani, quant à lui, est l'écrivain de la vie. Il écrivait parce qu'il était vivant et vivait parce qu'il écrivait avec la matière de la mémoire palestinienne, dont il voulait faire la matière de son avenir. La mort n'était pas son but, car il avait cette capacité de vivre de la même manière dans l'écriture et dans le mouvement de la lutte palestinienne. Cette fusion quasi mystique était sa façon de vivre dans la vie de son peuple et de s'investir dans le grand rêve de ce dernier. Voilà! Nous ne le rencontrerons plus dorénavant. Nous n'entendrons plus ses commentaires ironiques sur ceux qui viennent à l'écriture sur la seule vertu de la Cause. Nombreux sont les Palestiniens qui ont écrit et sont morts. Mais leur encre séchait aussi vite que leur sang. Ghassan Kanafani n'en fait pas partie. Ses textes sont parmi les rares qui ne perdent rien de

leur force quand on les lit après les funérailles de leur auteur.

Pourquoi lui et non quelqu'un d'autre? Kanafani a réussi à remplir sa fonction, dont il était conscient des enjeux. Il savait pourquoi et pour qui il écrivait. En outre, ces deux questions étaient pour lui étroitement liées à une troisième : comment écrire? S'il a réussi à avoir de l'impact, c'est qu'il était un écrivain professionnel. Même dans l'écriture journalistique, il était singulier et méticuleux : élégant comme une gazelle annonçant un séisme.

A-t-il eu l'intuition de sa mort précoce pour avoir fait feu de tout bois, déployé toutes ses énergies en un laps de temps si court? Est-ce cette prémonition qui l'a poussé à investir plusieurs registres d'écriture : nouvelle, roman, théâtre, essai? Peut-être bien et peut-être que cette course contre la mort a été, dans son cas, comme une des plus belles expressions de l'« égoïsme » créateur et du don de soi en même temps. L'égoïsme de l'artiste s'est transformé ainsi en un fleuve généreux...

Qui a dit que les Palestiniens étaient impitoyables avec leurs écrivains?

Oui, je dis qu'ils le sont, tant ils croient dur comme fer à l'impact de la littérature, dont ils sont à la fois les destinataires et la matière vivante. C'est qu'ils la reçoivent et perçoivent comme une revanche contre les humiliations qu'ils subissent. Ayant tout perdu, ils ne possèdent plus que les mots. Les Palestiniens croient, à raison, que ce sont eux qui ont créé leurs écrivains. C'est pourquoi ils exigent d'eux un patriotisme exemplaire et une discipline de fer. Ils ne leur permettent pas d'être autre chose que des soldats et des saints. Vu ce rapport rigoureux, l'écrivain se trouve dans la situation où il doit voler du temps pour écrire et pratiquer son métier en cachette, car il doit réserver la journée aux autres formes de son engagement dans la cause de son peuple.

Êtes-vous un écrivain ou un militant? Ghassan Kanafani a longtemps été confronté à cette question, qui l'a poursuivi jusqu'à sa fin tragique. On peut dire aujourd'hui que cette question a été vaincue et que l'écriture de Kanafani a triomphé.

Ô ami Ghassan! Nous n'avons pas pu déjeuner ensemble pour la dernière fois ce jour-là. Tu ne t'es pas excusé de ton retard. Je t'ai appelé au téléphone pour te réprimander comme à l'accoutumée : « Il est 2h passées et tu n'es pas encore arrivé! Quand vas-tu te défaire de cette mauvaise habitude? »

Mais quelqu'un a appelé pour me dire : « Il vient d'exploser. » Personne ne vit sa vie comme il l'entend. Maintenant, nous te voyons partout. Tu vis en nous et pour nous.

Seulement, voilà, tu ne le sais pas.

1972

Calligraphie de Mohammed Idali



À propos de « Retour à Haïfa »

Entretien avec Jean-Luc Bansard



Le 3 février, la troupe du Théâtre du Tiroir donnait au centre culturel Georges-Duhamel de Vitry deux représentations d'une pièce tirée, par Slimane Benâissa – auteur et dramaturge algérien – de deux nouvelles de Ghassan Kanafani « Retour à Haïfa » et « Oum Saâd la matrice ». Ce travail a été effectué à la demande de Jean-Luc Bansard, metteur en scène et directeur de la troupe, qui entendait ainsi tenir la promesse faite par lui en 2000 aux réfugiés de Gaza : leur donner la parole à travers la voix d'un de leurs auteurs. La tragédie intime de Saïd, Safia, Myriam et Dov, les quatre principaux protagonistes de la pièce – donc de la nouvelle –, rejoint celle, politique, de la Palestine et fait écho au mythe du jugement de Salomon : un enfant pour deux mères, une terre pour deux peuples. Refusant toute prise de position pour un camp ou pour l'autre et s'affiliant ainsi à la pensée de Kanafani selon laquelle « *seul l'homme est responsable de son destin et lui seul est capable de le perpétuer ou de le changer* », cette pièce tente de démontrer qu'une paix juste est possible en réunissant des acteurs israéliens, palestiniens, algériens et libanais.

L'équipe de création a poursuivi, à travers les répétitions, ce travail de réécriture théâtrale, en cohérence avec les choix de mise en scène et de jeu des acteurs. Le résultat est assez bouleversant, porté par le talent et la diversité culturelle des acteurs (Nicolas Damuni, Malika Kadri, Maryvonne Schiltz, Rayana Obermeyer, Kamal Rawas) et l'art de Fayçal el Mezouar, chanteur et musicien, qui traverse la pièce un peu à la manière du chœur antique, mais aussi comme le messager muet, dans les derniers films de Losey...

L'argument de cette douloureuse histoire est simple :

– **1948 : création de l'État d'Israël.** Comme presque toute la population palestinienne de Haïfa, Saïd et Safia sont forcés militairement par les troupes juives et anglaises de quitter la ville et la Palestine. Dans la panique, la violence des combats, la soudaineté des rafles et l'immédiateté des expulsions, ils laissent derrière eux leur fils Khaldoun, âgé de quelques mois.

– **1967 : Haïfa, vingt ans plus tard.** Du camp où vivent Saïd et Safia surgit Oum Saâd « la matrice » personnification du camp, de sa boue, de son odeur et image du destin, peut-être aussi de l'espoir. Cette année-là, les Israéliens ont ouvert temporairement les portes de la ville à ceux qu'ils en avaient chassés. Saïd et son épouse Safia découvrent alors que leur ancienne maison est occupée par une femme, Juive polonaise survivante de la Shoah, et que leur fils Khaldoun, adopté par cette étrangère, est devenu Dov, un jeune soldat israélien...

Jean-Luc Bansard a bien voulu répondre à quelques questions de hopala !

hopala ! : Comment t'est venue l'idée de tirer cette pièce de la fameuse nouvelle de Kanafani ?

Jean-Luc Bansard : Une visite à des amis comédiens de Gaza en janvier 2000 m'a convaincu que la responsabilité des artistes dans le monde entier était de faire connaître cette injustice mondiale : l'expropriation de tout un peuple avec le consentement de la communauté internationale (l'ONU et son impuissance à faire appliquer ses résolutions cautions la colonisation par les sionistes des terres palestiniennes). En quittant les comédiens du Gaza Lab Théâtre, une des rares troupes professionnelles de Palestine et surtout de Gaza, je leur ai promis de raconter. Je leur ai demandé de me donner quelques noms de poètes ; ils m'ont dit : Mahmoud Darwich et Ghassan Kanafani. Et ils m'ont conseillé de lire *Retour à Haïfa*. Dès la première lecture, j'ai décidé de l'adapter, car cette nouvelle de Kanafani (sa dernière nouvelle, écrite en 1969, trois ans avant son assassinat par les Services secrets israéliens) est à la fois une œuvre profondément humaine, dramatique au sens shakespearien et est un résumé des deux grandes dates qui ont changé la face de la Palestine : 1948 et 1967. Pour le public français, c'est une leçon d'histoire et d'humanité.

Et comment t'est venue l'idée d'introduire un texte de Bertold Brecht à la fin de la pièce ?

L'épilogue de *la bonne âme de Setchuan*, de Bertolt Brecht, résume à elle seule les limites et le rôle du théâtre : l'impuissance du théâtre à changer le monde et la puissance du spectateur s'il sait devenir acteur de la société...

Voilà près de cinq ans que la pièce est don-

née. Combien de représentations ont eu lieu, quelles ont été les principales étapes de sa tournée et peux-tu dire un mot des réactions du public en ces périodes ?

La pièce a été créée en janvier 2004 à Mayenne, au centre culturel Le Kiosque. Nous avons donné une cinquantaine de représentations (Avignon, Paris et une tournée dans le Grand Ouest). À chaque fois, la pièce a été un choc pour la majorité du public. La plupart des



gens ignorent comment Israël s'est construit, comment les premiers « terroristes », des milices sionistes, ont persécuté les habitants et brûlé les villages palestiniens pour réaliser ce que Théodor Herzl demandait : « *Conquérir la Palestine par tous les moyens y compris s'il le faut en chassant les habitants.* »

Avez-vous joué devant des spectateurs palestiniens dans les territoires occupés ? Si oui, quelles ont été les réactions ?

Nous n'avons pas joué en Palestine, nous travaillons à ce projet mais les obstacles financiers et diplomatiques sont lourds à lever. Nous avons des contacts dans chaque théâtre de la Palestine occupée (le PNT, Théâtre national palestinien) dirigé par Jamel Gossch, à Ramallah au théâtre Ahtar et, au Liban, au théâtre Shams.

Où en est ton projet d'aller jouer la pièce en Israël ?

En Israël, j'ai rencontré le directeur de ce grand événement qu'est Israël Festival et les directeurs des théâtres de Haïfa et de Akka (Saint-Jean-d'Acre) ; à chaque fois, j'ai senti un véritable intérêt pour ce texte. Mais même si accueillir la pièce d'un auteur palestinien assassiné par les services secrets israéliens semble un acte théoriquement possible, il y a encore beaucoup de réserves, même si les directeurs rencontrés (en particulier Doron Tavori, directeur du théâtre municipal de Haïfa), veulent montrer en nous accueillant leur grande ouverture d'esprit, leur capacité de pratique démocratique.

Comment évalues-tu ce travail par rapport aux autres pièces que tu as montées ces six ou sept dernières années et peux-tu dire un mot, justement, sur le sens général de ton travail ?

Cette pièce est la première dans laquelle je ne suis pas acteur (j'ai réalisé trente spectacles professionnels avant celui-ci et, à chaque fois, j'y ai tenu un rôle). J'ai eu besoin d'être hors du plateau pour ne pas me tromper et diriger avec sérénité (quand on joue, on subit en plus ses propres doutes d'acteur...). Cette pièce résume pour moi ce que peut être un vrai acte artistique : elle est à la fois un regard sur les faiblesses des hommes et un acte citoyen. L'art ne peut être dégagé des contraintes du monde ; ici, c'est un cri contre une injustice que je souhaite faire entendre par la profonde humanité des personnages. La distance créée par la musique et la mise en scène de ce drame singulier doivent ouvrir les yeux de ceux qui n'ont pas pu voir « l'injustice de l'épuration ethnique » (cf. Edward Saïd), qui se fomentent depuis presque soixante ans avec la bénédiction de l'ONU.

Le Théâtre du Tiroir,
8, rue Jean-Macé, 53 000 Laval,
tél. : 02 43 91 15 66.



Calligraphie : Mohammed Idali.

La jeune littérature palestinienne

Esam Dana

C'est à la demande de Gérard Prémel, directeur de la publication *hopala!*, que j'ai traduit ces quelques textes de jeunes écrivains palestiniens. Il était convenu entre nous de présenter aux lecteurs de *hopala!* la nouvelle génération d'écrivains palestiniens et de laisser leurs textes parler d'eux sans trop intervenir. Mis à part les textes de Husain Jamil Al-Bargouthi (1954-2002) et de Ghassan Zaqatan, les autres textes choisis représentent, comme l'indiquent les notes bibliographiques, des écrivains palestiniens nés dans les années 1980 ; ils n'ont vécu aucune guerre et n'avaient pas plus de cinq ou six ans à l'époque de la première Intifada. Cependant, ils en subissent pleinement les conséquences.

L'Occupation sévit dans le quotidien de tous les Palestiniens, la littérature ne saurait être une exception, puisqu'elle s'efforce, depuis toujours et en dépit des frontières, de regarder dans les lieux les plus intimes de l'Homme. Imaginez qu'une longue occupation militaire vienne s'ajouter à vos peines et à vos soucis, à tous les déboires et contraintes de la vie moderne. C'est dans ce contexte que doivent évoluer les jeunes écrivains en Palestine. Émancipés d'une vision militante de la littérature, en partie grâce à l'expérience de leurs aînés, ils explorent des terrains qui leur semblent avoir plus de singularité, aussi bien au niveau du message qu'au niveau de la forme.

Pourquoi traduire ces textes en particulier ? Je ne suis ni expert confirmé de la littérature palestinienne ni de la traduction littéraire vers une langue que je n'ai apprise qu'il y a une dizaine d'années. Le lecteur ne manquera donc pas de remarquer que les textes traduits pour *hopala!* ne peuvent aspirer à un tableau complet du paysage littéraire naissant en Palestine. La plupart des poètes introduits par ces textes n'ont pas encore publié leurs premiers recueils, bien qu'ils aient pu nous présenter leurs productions artistiques dans les revues palestiniennes réservées à la littérature et à la poésie ! Ainsi, les textes ont été choisis en fonction de leurs qualités – et c'est très subjectif, je l'avoue – par rapport aux textes publiés dans les mêmes revues. Quant aux nouvelles traduites, la tâche me fut plus aisée : deux des nouvelles présentées ont été récompensées par une fondation culturelle palestinienne. Les textes de Zaqatan et Al-Bargouthi, quant à eux, sont exemplaires des écrivains qui se sont fait connaître pendant les années 1980.

La « Jeune » Nouvelle en Palestine

Textes traduits de l'arabe par Esam Dana.

Le Mendigot

Majed Atef

Les clients, que j'ai su fidéliser comme on élève des pigeons, sont de moins en moins nombreux, ceux qui le sont restés ne dépassent pas le nombre des doigts d'une seule main, la mendigote non comprise. Une boutique pour cinq clients et une mendigote! Plus précisément pour sept mendigots! Quelque chose a tant vieilli dans mon âme que je ne m'intéresse plus à la préparation des demandes d'achat. Et, comme d'habitude, Ibrahim et son père n'ont rien trouvé quand ils sont venus. Ils n'ont fait aucun commentaire, de toute manière leur ordre d'achats, c'est la dernière des choses à laquelle ils pensent. Ibrahim, pâle et silencieux, son père s'est mis, tout joyeux, à me raconter le retour à la maison de sa femme. Je lui ai demandé :

- « Vous êtes réconciliés?
– Pas tout à fait. (Il fait un demi-cercle de sa main.)
– Vous êtes encore brouillés?
– Pas tout à fait. (Un demi-cercle.)
– C'est quoi au juste?
– Eh bien, écoutez : ... »

Des histoires longues et nombreuses, des intermédiations plus nombreuses encore, une délégation composée de ses frères, et encore une autre, ils ont divisé la maison en deux « sous condition de non-promiscuité ». Il m'a fait part de beaucoup de détails sur ce qu'il compte leur faire subir, moi, je pensais plutôt à ce qu'ils vont lui faire endurer, son fils écoutait silencieusement. Il est sorti un peu du magasin à l'appel de quelqu'un, Ibrahim m'a murmuré : « Ne croyez pas un mot de ce qu'il raconte. Il a pris en location la moitié de la maison mais ils l'ont exempté du loyer! »

Le silence s'est installé après notre amer sourire. Si je dis le moindre mot, je risquerais de l'exciter à l'encontre de son père, chose, me semble-t-il, dont il n'a nul besoin, s'il se tait, je me tairai aussi, à contre cœur. Je songeais à Ibrahim, lui songeait à moi. La maudite, assise dans son coin, riait comme si elle lisait dans nos pensées. Son allure m'a inspiré une idée folle : le

père d'Ibrahim aussi est un mendigot, tout comme elle.

Non! Je me suis dit que c'est un faible mais non un parasite. Elle, elle fait la manche, c'est une parasite; lui, il est devenu tellement faible qu'il mendie une partie de son patrimoine et, comme dit Ibrahim de son père, il n'a rien pris. Quelle différence y a-t-il entre les deux? Étrangement, comme expression d'une sagesse latente, comme pour me hanter l'esprit, Ibrahim a dit : « Ce n'est pas une question de maison!... »

Question de maison? Question de dignité? Peu m'importe... Je ne veux pas, maintenant, me casser la tête avec la mendigote ou bien avec les plans d'Ibrahim et qu'il fasse, à son tour, ce qu'il souhaite! « On dit à Jeha : il y a le feu dans ton pays, il dit : pourvu que cela soit loin de mon quartier. Mais c'est là qu'il est, lui dit-on. Et Jeha : pourvu que cela soit loin de chez moi. Mais c'est ta maison qui flambe, lui dit-on. Dieu merci je n'y suis pas! dit Jeha. » S'il a perdu son toit de cette manière, quelle garantie puis-je avoir pour que la mendigote ne vienne pas demain partager ma boutique!? Cette idée est-elle folle ou raisonnable? Que m'importe! Je me suis levé pour la chasser!

À l'aurore

Munir Zaarour

Le rossignol ne revient pas à ses débuts mais reprend son chant là où il l'avait achevé, un soir passé. Modulant ses profonds soupirs, il surprend tant les choses dans sa recherche de la perfection qu'il désoriente l'aurore. De l'Est, elle le transperce d'un soleil froid, de l'Ouest, d'un vent ensommeillé qui porte les feuilles de mûrier jusqu'aux carrelages derrière les portes de maisons restées ouvertes.

Taha, vêtu de son sang et de la fin de son désir, alla ramasser les feuilles de mûrier dans les maisons pour les remettre au lieu de leur appartenance, sous les arbres. Comme s'il savait que, parfois, les morts sillonnent les lieux, pour corriger les erreurs du vent.

Taha

Munir Zaarour

Il ouvrit les yeux sur deux traits phosphorescents à peine visibles. Rien n'était visible dans la chambre, à part ces deux traits peu lumineux qui indiquaient cinq heures, quelles cinq heures? Il se désintéressa de la question, il abaissa les paupières.

Les gens se rassemblaient sur la place et entouraient le berger engagé pour mener paître la chamelle, laquelle s'avançait à ses côtés sans rênes, blanche comme une lampe dans la nuit, nonchalante et bien charnue depuis sa dixième année. Le Kahin¹ leur avait dit, le jour de sa naissance, de la confier au plus beau des bergers, ses mamelles ne furent jamais tétées, aucun mâle ne l'approcha. Les gens s'espacèrent pour faire une brèche dans le rond autour de la chamelle, elle se dirigea vers l'autel et s'accroupit dessus. Elle tendit son cou sur la pierre du sang, les gens se prosternèrent, ils l'attendaient depuis dix ans. Le Kahin sortit le sabre du pardon et le bol des noms; il l'égorgea alors qu'elle souriait, il répandit son sang sur les paumés qui l'entouraient. Son sang n'était pas encore sec quand sombra le temple dans les caillasses et quand, de leurs attaches, les soleils brûlants se dégagèrent. Une offrande aussi pure n'aurait jamais provoqué la fureur des dieux, si eux-mêmes n'avaient tant haï cinq heures.

Allongé sur son dos, Taha ouvrit ses yeux sur le cadran accroché devant lui, les aiguilles indiquaient cinq heures! Il se demanda à haute voix : « Quelles cinq heures? » Il chercha de ses doigts la cigarette qu'il avait laissée la veille avant de s'endormir sur sa boîte de cigarettes. Étant encore engourdis ses doigts firent tomber la cigarette par terre, il s'inclina pour la chercher mais ne vit rien. De ses regards, il parcourut le noir de la chambre et ne vit que deux traits phosphorescents émettant une faible lumière à peine visible. Il chercha, à tâtons, sa boîte de cigarettes; il en retira une et « agrippa » sa boîte d'allumettes. L'odeur du soufre, du tabac et une sécheresse visqueuse se mêlèrent dans sa bouche; il aperçut, pour la quatrième fois, les aiguilles qui indiquaient cinq heures. Il aspira une autre bouffée et prit pour illusion tout ce qu'il venait de vivre : bourbier, vide dépourvu de temps, où les aiguilles d'une montre réduisaient à néant l'espace concret où elles se mouvaient. Allongé sur son dos, il referma les yeux, persuadé qu'elles attendraient une deuxième étape, y aurait-il vraiment un autre choix? Un entretien d'embauche l'attend à huit heures, les aiguilles sauront-elles arriver jusque-là?

Feuilles

Ra'ed Abu-Sitteh²

(1)

Il fut viré de Hawwali³ à cause des doutes sur l'authenticité de son arabite puisqu'il ne sait ni monter à dos de chameau ni traire une chamelle.

(2)

Ils lui accordèrent enfin son droit à l'intimité; présentement, il fait ses prières dans son ermitage.

(3)

Il reste introuvable, les évidences ne sauraient dire s'il est au-dessus de la Terre ou bien en dessous. Dieu et les fils de..., seuls, savent où il est.

(4)

Ils ont lavé, il y a peu, son sang répandu dans les rues de Londres, pour éviter l'affolement des gens.

(5)

Il se détend dans sa nouvelle tente à Hay El-Touffah⁴, au camp de Khan Younés, et regarde avec plaisir les chaînes de satellites arabes : *Qui veut gagner des millions?* Le nouvel officier du RG se contenta des feuilles qu'il avait lues dans un dossier portant l'inscription Top secret.

1. Prêtre préislamique.

2. Étudiant à l'université de Gaza où il réside.

Source : *Aqwas* (revue trimestrielle, Ramallah), n° 8, printemps 2004.

3. Hawwali est un quartier de la ville de Koweït qui était majoritairement occupé par les Palestiniens; depuis la première guerre du Golfe, ce n'est plus le cas (note de l'auteur).

4. Un quartier de Khan Younés qui a été rasé par les bulldozers israéliens (note de l'auteur).

Voix jeunes de la poésie palestinienne

Textes traduits de l'arabe par Esam Dana.

Tristesse

Line Ishaac El-Waary¹

Une mer enivrée
Des plaintes de ses amants...
A follement dansé
S'est effondrée
Sur les navires.
Un naufragé sollicitant une épave flottante
Renonce à sa visée
Ouvre ses bras
Dans l'espoir d'êtreindre
Son amant...
Le requin!!

Un rêve ishtarien

(À x)
Ali Abu-Khattab²

Tu lèches les tresses du désir / tu tues ton péché sur ma poitrine (entre nuage et embellie) / tu glisses comme une écume qui se réchauffe aux sentiments de nudité / tu es une vague épuisée par la marée haute et basse / je suis la mer couverte de ton ciel / tu es le déluge au moment de jaillir / mon argent a embrassé l'arôme de ta folie / une cascade de hennissements grandit dans tes tresses / le désir est une sirène qui se lave dans tes yeux / d'écume te lave les pieds le e du féminin / le corail chante dans l'aire de tes lèvres / l'intervalle entre les lèvres comme l'étreinte entre pierre et mer / enflamme-toi comme un phénix et en feu pars de mes cendres.

Je le connais bien

Muhammad Jibril³

Je le connais bien
Sa voix file l'épilepsie
Et son visage ressemble à une orange
La pomme d'Adam s'installe dans sa gorge
L'œil larmoyant
Son soupir est chaleureux
Claque avec ses chaussures en plastique
Traverse les allées du camp
Ne sait point s'endormir
Raconte des histoires déchirées...!

À Tammuz

Asmaa Saqer El-Atawneh⁴

(Qui vit là où je ne sais pas)
Tu es mien ou bien la mort est tienne...
Si tu meurs, je me reposerai...
Parce que je sais... que tu es là...
Loin
Loin
Des femmes de la terre...
Ishar (Inana)

Une heure faite d'espoir

Mueen Shalouleh⁵

- 1- Quand la terre s'agrandira ;
Je construirais des montagnes à l'air pur
Et comme un champ m'approcherai de la fontaine
Et de voix dessinerai mon sourire
Et la chose du calme
Ma mère et la peine du temps ;
Malgré la main usée.
- 2- Les flancs de secondes obstinées,
Dans mes yeux avancent vers le silence
Mais je vais affliger mon temps,
Et sortir de mon instant un désir et une jument.
- 3- Moi :
Je ne le souhaite pas à autrui
Mais je demeure /
Compagnon de la tristesse sur la mort de mon plus petit pas.
- 4- Dans un vallon, si je couve les petites chandelles
Je me languis...
Je confirme la larme de mon chagrin sur la blancheur de mes sourcils
Et dans la tête du minéral.
- 5- Puisque la vérité est l'accalmie d'un doute ;
Je vais dormir dans le fleuve et l'expérience
Le ciel agonise pour sortir de moi ;
Pourtant, je suis encore de son secret larvé /
Tout près.
- 6- Me remplissent d'arbres les fenêtres de la Terre :
– Mes péchés malgré la vieillesse de mon intention
– Et j'ai l'œil sur une langue dans une pierre.

Désirs

Bashir Shalash⁶

Et sur toi je veux jeter mes lys
Pour que te voit la mer
Le rivage rétrécissant
Les bergers de mélancolie experts en exils
Et les facteurs de la poste.

Je veux qu'à ton nom verdisse mon nuage.

Et je veux voir briller ta voix
Comme un arc de loin.

Et... m'endormir un peu
Sur la pierre saillie de ton genou
Et comme enfant attendre sur tes genoux
L'hiver d'un an nouveau.

Aussi, je veux froter de mes jambes
La pierre philosophale
Et la mer des glaïeuls
Quand elle me transperce comme la foudre.

Et je veux un peu m'ensommeiller
Dans ta poitrine qui se feuille
De pluie bleue et de fruits.

Et je veux
Attendre
Les dieux
Ici dans le jour des esclaves.

Malédiction

Tariq Al-Karmi⁷

Qui a guidé la mer
 À ma septième chambre?
 Qui a guidé le loup
 À mon assiette?
 Qui m'a habillé le tonnerre de son poème
 Comme d'épines?
 Qui a offert comme champ,
 Ma chemise au vent, ô Joseph?
 Et la rose, qui a planté la rose,
 Tordue, dans mon flanc, dans ma côte?
 Qui m'a entré dans le chas
 des ténèbres blanches?
 Qui m'a rendu femme le désir
 Que si elle me quitte, je fane
 Ou me hante
 Je tombe malade?

1. Née à Gaza en 1981, Line Ishaac El-Waary est étudiante en sciences politiques et économie à l'université islamique.

2. Né en 1976 à Gaza, Ali Abu-Khattab est licencié de l'université Al-Zaytouna (Jordanie) en traduction (anglais-arabe) et rédacteur à la revue *Ishtar*.

3. Né à Gaza en 1973, Muhammad Jibril est licencié de l'Université de Damas en psychologie. Il travaille dans l'assistance sociale.

4. Née en 1978, Asmaa Saqer El-Atawneh travaille dans le journalisme et poursuit ses études en lettres anglaises à l'université Al-Azhar à Gaza.

5. Née en 1978, Mueen Shalouleh est licencié de l'Université d'al-Aqsa en pédagogie de la communication.

6. Bashir Shalash vit à Jérusalem.

7. Tariq Al-Karmi vit à Tulkarem.

Je serai parmi les amandiers...

Husain Jamil Al-Bargouthi

Texte traduit de l'arabe par Esam Dana.

Après trente ans, je retrouve la campagne de Ramallah, cette beauté trahie. Je m'étais exilé volontairement, loin de mes origines, j'avais choisi l'exil. Étant de ceux qui savent bien concevoir leurs débuts, mais guère leurs fins, ce retour fut une fin mal élaborée.

Je me promenais dans la pénombre parmi les amandiers qui entouraient notre maison et méditais sur cette fin, sous la pleine lune, dans l'air glacial. C'est mon cancer qui m'a fait revenir et un mal au bas du dos, un mal qui persistait jusqu'à l'ennui. Et l'ennui, comme dit Kierkegaard, est terrifiant, il l'est au point que je puis dire qu'il est terrifiant jusqu'à l'ennui. Pour moi, la maladie est une vision de la vie.

Mis à part la fréquentation, ennuyeuse aussi, de l'hôpital de Ramallah, il ne me reste plus aucune place dans cette Intifada. L'hôpital est maintenant pour moi à la fois la Kaaba et le dernier mur des Lamentations. Il y a un coin pour moi entre l'étage supérieur des nouveau-nés et le réfrigérateur mortuaire du bas. Je veux dire que je suis complètement désœuvré, que je suis à la marge des événements, à la périphérie des choses. Exemple : certains des corridors étranges de cet hôpital sont longs et habités par des créatures vêtues et chaperonnées de vert ; une autopsiste traîne derrière les chariots-brancards transportant des anesthésiés qui ne se sont pas encore réveillés, qui ne se réveilleront peut-être plus jamais. À l'entrée des Urgences, se suivent des ambulances griffées du croissant rouge, comme celui que je voyais derrière les montagnes, avec leurs blessés et leurs martyrs. Moi, tout désespéré, je demande à voir l'hématologue ; une infirmière très énervée me répond : « Nous avons des urgences, n'est-ce pas clair ? » Je réalisai alors que j'étais un individu en surnombre, un parasite malade se dirigeant seul vers sa destinée, avec quelques obsessions personnelles. Je n'étais ni visiteur ni sain ni blessé. Martyr en puissance pour un futur plausible, je ne l'étais pas non plus ; juste un patient ordinaire, c'est-à-dire un mot tiraillé entre deux taxinomies, celle des morts et celle des vivants, entre les nouveau-nés de l'étage supérieur et le réfrigérateur mortuaire du niveau inférieur. Comment peut-on ressentir quoi que ce soit lorsqu'on observe sans pouvoir intervenir, lorsqu'on perçoit l'odeur des médicaments, plutôt que celle de la colchique, entre deux étages ?

Ce texte est extrait de *Biographie*.

Husain Jamil Al-Bargouthi est né en 1954 à Couber-Ramallah. Il fut poète et professeur d'université. Titulaire d'une thèse de doctorat de Washington University, il a enseigné la littérature comparée, pendant de nombreuses années, à Beir-Zeit University. Il est mort en 2002 après une lutte de deux ans contre le cancer.

Il a publié, en poésie : *Al-Rou'ya* (La Vision), *Maraya Sa'elah* (Miroirs liquides) ; roman : *Al-Diffah Al-thaltheh li Nahri Al-Ordon* (Le Troisième Flanc du Jourdain) ; biographie : *Al-Daw'o Al-Azraq* (La Lumière bleue) ; théâtre : *Qissat Sa'her El-Ward* (L'Histoire du magicien des roses) ; études : *Azmat El-Shi'er El-Mahalli* (Crise de la poésie locale).

Sortir de Damas, du Cham vers « où »¹

Ghassan Zaqatan

Traduit de l'arabe par Esam Dana.

Nous avons quitté Damas tel qu'il était,
Fortifié par la métaphore et submergé par les barbares arrivant
Sur leurs chevaux, des citadelles du sud.

Cinquante-trois royaumes sous le règne des mages
Cinquante-trois prairies du nord
rapportés dans les bordereaux des percepteurs
Et recensés, grain par grain, dans les comptes du fisc.

Cinquante-trois massacres
perpétrés
Pour que l'on soit désigné par les intrigues du Prince
Et pour qu'un poète les révèle dans le livre du Temps
Cinquante-trois jâriyas²
sur la route d'Ispahan!

Nous avons laissé Damas nourrir nos chevaux dans les conquêtes
Nous l'avons quitté neutre comme un puits vieilli
Et gouverné par les tombes de Mamelouks en terre d'Égypte
« ... peut-être que nous n'allons... »
Ni obéir à la parole
Ni nous laisser acheter par la rhétorique comme des paons!

Dans ses forums, nous avions des frères de langue³
Réfractaires et commerçants de chameaux et d'épices
Narrateurs et lettrés
Explorateurs de sens et coutumiers de tavernes.

... Une assemblée fraternelle des brousses de l'Iraq et des quartiers de Bagdad
Expose ses arguments
Comme le fauconnier lance son oiseau après les proies
Blanches et brunes
Et parmi eux des Kurdes, des Noirs et des Turkmènes.

À sa porte les chevaux nous ont dit adieu
Comme font les soldats
Ses habitants, ses gens, nous ont dit
Ce qui se dit aux voyageurs en partance.

Nous lui avons rendu le mont Qasioun comme il était,
Comme lors de la restitution des dépôts⁴.

Nous lui avons laissé un fleuve courant, un petit fleuve,
Les noms de ses voisins
Et les mulets qui ont porté tout son été vers les tranchées.

Nous lui avons laissé Bab Touma
La tombe d'Ibn Ayyoub
Le Cheikh
Et le Khan pour les visiteurs d'Al-Maari...⁵

Les cercueils de l'armée d'Égypte
Sortaient de ses portes sur la route du sud.

Dans ses halles les pieux ennuyeux lisaient.

Et les ivrognes pleuraient et redessinaient les marges
Sous les pierres où gisait le livre...

Les extrémistes parmi les bâtinis⁶ jetaient leurs fils des bords de montagnes

Et les prédicateurs, en hâte, empruntaient les sentiers
Des plaines de Houran...

Le nord était lointain et surabondé d'hommes.

Nous avons laissé les femmes étrangères à Bab Touma
De leurs parfums balisant les chemins du départ
Nous sommes restés captifs.

Nous avons laissé la jeune femme allongée dans un large lit
Et un temps qui déborde des deux côtés
Et la porte de Al-Ziqaq
Qui est sans porte.

Nous avons quitté Damas tel qu'il était
Élu et peuplé
Dans la confusion de la métaphore.

Lentement, il ramassait les noix
Sur des arbres éphémères
Où attendent les passagers à destination de «où»
Un wagon du train de l'Hijaz.

1. Extrait de *Biographie au fusain*, paru en 2003.

2. Jeunes esclaves.

3. C'est-à-dire des locuteurs naïfs.

4. Dépôt au sens général : tout ce qu'on doit à autrui.

5. Bab Touma est l'une des portes de Damas. Ibn Ayyoub est plus connu en Occident comme Saladin.

Le Cheikh est, vraisemblablement, le grand soufi Ibn Arabi. Al-Maari est le grand poète arabe classique.

6. Les « assassins », constitués en secte, sont des bâtis extrémistes.

Ghassan Zaqatan est né en 1954. Il vit à Ramallah où il travaille comme rédacteur en chef de la revue *A-Shoara'a* (Les Poètes). Parmi ses publications : *Asbab Qadimah* (Vielles Raisons), *Al-Rayyat* (Les Oriflammes), *Layssa min Ajli* (Non pas pour moi), *Qass'ed min borji El-Hissan* (Poèmes de la Zodiaque du Cheval)...

Bibliographie palestinienne

DARWICH Mahmoud (cf. p. 8).

HALEVI Ilan, *Sous Israël, la Palestine*, Sycomore, 1978.

HALEVI Ilan, *Face à la guerre, lettre de Ramallah*, Sindbad - Actes Sud, 2003.

HALEVI Ilan, *Allers Retours*, Flammarion, 2005.

HABIBI Émile, *Les Aventures extraordinaires de Saïd le pépimiste*, trad. de l'arabe, Gallimard, 1974.

HABIBI Émile, *La Fille de l'ogre*, Gallimard, 1996.

KANAFANI Ghassan, *Retour à Haïfa et autres nouvelles*, éd. Actes Sud, 1997.

KANAFANI Ghassan, *Des Hommes dans le soleil*, trad. de l'arabe, Sindbad, 1977.

KARMI Ghada, *À la recherche de Fatima, une vie palestinienne*, trad. de l'anglais, Labor & Fides, Genève, 2005.

KASSIR Samir, *Considérations sur le malheur arabe*, Sindbad - Actes Sud, 2004.

KHADER Bichara et Naïm, *Textes de la révolution palestinienne*, Sindbad, 1975.

KHALIFA Sahar, *Chronique du figuier barbare*, trad. de l'arabe, Gallimard, 1978.

KHALIFA Sahar, *L'Impasse de Bab Essala*, Flammarion, 1990.

AL QASSIM Samih, poèmes, *Une Poignée de lumière*, Circé.

SANBAR Élias, *Palestine 1948, l'expulsion*, Les livres de la revue d'études palestiniennes, 1984.

SANBAR Élias, *Palestine, le pays à venir*, éditions de l'Olivier, 1996.

SANBAR Élias et MARDAM-BEY Farouk, *Jérusalem, le sacré et le politique*, Sindbad - Actes Sud, 2000.

SANBAR Élias et MARDAM-BEY Farouk, *Le Droit au retour, le problème des réfugiés palestiniens*, Sindbad - Actes Sud, 2002.

SANBAR Élias, *Figures du Palestinien - Identité des origines, identité de devenir*, Gallimard, 2004.

Sur la Palestine

AUREJAC Cécile, *Femmes palestiniennes*, éd. l'Hydre, 2001.

BISHARA Marwan, *Palestine - Israël : la paix ou l'apartheid*, la Découverte, 2001.

Collectif, *Une terre, du sang, des larmes - recueil d'articles du Monde*, Librio, 2002.

Collectif Reporters sans Frontières, *Israël, Palestine, Le Livre noir*, éd. de la Découverte, 2002.

ENDERLIN Charles, *Histoire de l'échec du processus de paix au Proche-Orient en 1995*, éd. Fayard, 2002.

ENDERLIN Charles, *Paix et guerres - Les secrets des négociations israélo-palestiniennes de 1917 à 1997*, éd. Stock, 1997.

HASS Amira, *Boire la mer à Gaza*, la Fabrique, 2001.

HASS Amira, *Correspondante à Ramallah*, la Fabrique, 2004.

KAPÉLIUK Amnon, *Arafat l'irréductible*, Fayard, 2004.

MALBRUNOT Georges, *Des pierres aux fusils - Les secrets de l'Intifada*, Flammarion, 2002.

OZ Amos, *Aidez-nous à divorcer! Israël-Palestine : deux États maintenant*, Gallimard, 2004.

SHAHID Leïla, VIDAL Dominique et WARSCHAWSKI Michel, *Les banlieues, le Proche-Orient et nous*, éd. de l'Atelier, 2006.

WARSCHAWSKI Michel, *À tombeau ouvert*, éd. de la Fabrique, 2003.

La journée de la Terre

Majed Bamya

« Être palestinien, c'est mêler sa voix à cet hymne à la vie alors même que tout n'invite qu'à la mort. »

Michel Sourat

Chaque 30 mars depuis 1976, les Palestiniens commémorent la journée de la Terre. Après les destructions de villages et les confiscations de terres de 1948, le gouvernement israélien mit en œuvre un vaste plan de « judaïsation de la Galilée ». C'est ainsi que Joseph Nahmani adresse en 1953 cette recommandation à Ben Gourion : « Bien que la Galilée occidentale ait été occupée, elle n'a toujours pas été libérée de sa population arabe. Il y a toujours 51 villages et la ville de Nazareth qui, avec 84 000 Arabes, contrôlent 929 549 dunums... L'existence d'un tel groupe dans cette partie du pays est une invite aux Etats arabes à avancer leurs revendications. Il est donc essentiel de le disloquer au moyen de colonies juives... »*

Dès février 1976, suite à la décision du gouvernement travailliste de confisquer 25 000 dunums de terre en Galilée, les Palestiniens décidèrent une grève générale réunissant, autour des maires et conseillers municipaux des villages, non seulement les militants étudiants et villageois mais aussi les chefs traditionnels.

Appuyées par une presse israélienne violemment hostile, les pressions s'intensifièrent contre les organisateurs de la grève... En dépit des menaces, celle-ci eut lieu. Le 30 mars 1976, la présence de l'armée israélienne la transforma en manifestation, puis en révolte. Le jour de la Terre devint, ainsi, celui de « la résurrection politique des Arabes d'Israël, que l'on croyait... résignés sinon intégrés » (cf. le livre d'Ilan Halevi Sous Israël, la Palestine). Les Palestiniens de Cisjordanie et de Gaza, exprimant leur solidarité avec leurs frères, se mirent en grève à leur tour. Bilan de la journée : 6 morts, des centaines de blessés, des centaines d'arrestations.

En cette commémoration de la journée de la Terre, à l'heure où nos blessures restent grandes ouvertes, nos pensées vont d'abord à ceux qui nous ont quittés pour que nous puissions exister. Ces six martyrs palestiniens et palestiniennes, ces six étoiles qui se sont éteintes le 30 mars 1976 alors qu'elles protestaient contre la confiscation de leurs terres décidée par le gouvernement israélien pour construire des colonies et établir des zones militaires. Ils avaient décidé de répondre à la violence par la grève mais l'armée ne fait pas ce genre de distinction, comme elle ne les a pas épargnés malgré leur citoyenneté israélienne.

Cette journée est l'occasion de rappeler notre attachement à la terre mais aussi à la vie humaine que l'occupation cherche à nier et à détruire. C'est aussi l'occasion de nous souvenir pourquoi et comment le combat doit continuer, jusqu'à ce qu'enfin nous puissions vivre libres sur notre terre.

Quand on pense à notre lutte, une des premières choses qui traverse l'esprit est le vers d'un poète, ou le refrain d'une chanson, c'est « Inscris! Je suis arabe » de Mahmoud Darwich ou les romans poignants de Ghassan Kanafani, écrivain et homme politique qui a toujours su faire appel à la conscience universelle.

Notre combat est celui d'un peuple, nation déchirée reconstruite par-delà les frontières, uni dans sa diaspora, dans sa diversité et son éparpillement. Comment exprimer la terre en exil et comment vivre loin de ce qui vous pousse à vivre? La Palestine était là dans nos cœurs au moment où d'autres s'acharnaient pour l'effacer de la géographie et de l'Histoire et, de nos cœurs elle s'envola vers d'autres cœurs et consciences, devenant message. Et les battements de ces cœurs, devinrent revendications. Notre société deviendra une société éduquée portant la revendication de la démocratie et de la laïcité sincères, prônant l'égalité des hommes sans distinction de race, de sexe ou de religion, l'idée d'une terre multiculturelle et multiconfessionnelle, acceptant le partage et la coexistence.

Nos penseurs et nos poètes ont cessé de nous appartenir pour appartenir à l'universel, comme Edward Saïd ou Mahmoud Darwich dont les écrits étaient quelques pierres posées, participation d'un peuple à la construction de l'Humanité. Les vers de Tawfiq Ziad retentissent encore en écho pour traverser la mort et le doute, le doute de la mort pour atteindre la mort du doute.

La Palestine devient culture, tout rappelle la terre, les broderies, les poèmes, les contes. Le nom des camps et des nouveau-nés sera celui des villes perdues ou villages disparus. Et la Palestine vivra.

Quand le peuple se soulèvera en Palestine, ce sont les sourires des enfants autant que leurs pierres qui agaceront l'occupant. Malgré nos souffrances, nous avons su préserver l'espoir.

Alors cette année, la journée de la Terre, journée de souffrance et de mémoire, sera l'occasion de célébrer la culture palestinienne, résistance populaire du peuple palestinien, cette quête de liberté qui lutte contre l'Occupation, ce rêve d'une terre retrouvée, ce combat permanent contre l'absence et l'oubli, celui de la vie à l'assaut de la mort. Et la Palestine renaîtra de nos vers, de nos chants, de nos hymnes, de nos espérances. Venez nombreux vivre la Palestine pour que la Palestine puisse vivre. Laissez-vous transporter par une terre devenue idée et idéal, une lutte devenue symbole, une jeunesse devenue étendard de liberté, de justice et de droit.

Cette journée de la Terre est l'occasion de célébrer la Palestine... et l'espoir avec vous et grâce à vous. Notre combat continuera jusqu'à la destruction du mur, la fin de l'Occupation et de l'exil, jusqu'à ce que le droit et la justice deviennent les fondements sur lesquels on construit la paix, cette paix qui seule peut être réelle et durable.

* Unité de mesure au Moyen-Orient : 1 dunum = 1 000 m².

Majed Bamya vit en France depuis cinq ans, où il poursuit des études de droit international. Il est l'actuel président de l'Union générale des étudiants palestiniens. Écrit en français et en arabe (il a fait ses humanités au lycée français de Jérusalem). Auteur des *Chants du silence*, éd. de la Société des écrivains, 2004.

Vis ma beauté, vis

Majed Bamyà

Je prends une photo de toi mon amour
Pour me souvenir de ta beauté
Encore jeune et maquillée
le vert sur tes yeux, le rouge sur tes lèvres.

Je cours pour te regarder
Encore une fois
Comme celui qui retrouve la foi
Avant de quitter la terre
Sans pour autant rejoindre les cieux.
Comme celui qui meurt
Sans croire en l'au-delà.

Je te contemple pour que ton image
Devienne à jamais le reflet de mon regard,
Pour que chaque trait de ton visage
Demeure éternellement en ma mémoire.

Tes collines coupées en deux,
Leurs cœurs déchirés.
Tu ne pleures plus, tu ne saignes plus.
Tu es simplement morte.
Personne sur la terre entière
Ne vient et ne te reconforte
Et je vois tomber du ciel
Sans réponse tes prières.

Je prends une photo de toi mon amour
Avant qu'ils ne mutilent ton corps
Pour voler une belle image
À une ère qui a tout enlaidi
Pour arracher un souffle de vie à la mort.

IL détruit tout sur son passage,
Les maisons, les oliviers, les êtres humains.
IL détruit jusqu'à notre courage

et assassine nos lendemains.
IL avance en arrosant la terre de ciment,
Le béton qui te tue, le béton qui te profane.

J'entends le cortège en deuil rejoindre nos fêtes ;
J'entends les musiques se taire
Rien ici qui montre combien je t'ai aimé
Et combien, je l'espère, tu m'as aussi aimé.

Personne ne connaît l'ampleur de ma blessure
Et pourtant si on voulait regarder, on l'aurait vue.
Elle a cette particularité qu'elle se calcule et se mesure
En mètres, kilomètres et kilomètres carrés.

Je prends une photo de toi mon amour
Pendant que tu expires.
Ma souffrance est un empire
Qui n'a pas de limites
Mais qui a des frontières.
Elle est une frontière
Qui ne cesse de courir.

Je prends une photo de toi mon amour
Comme pour t'arracher à ma propre mort,
Je sens les barbelés qui t'enferment
Et la corde qu'on serre sur mon cou.
Ils érigent ce tombeau pour y rassembler tous nos corps.
Ils se suicident
En jouissant de nous voir mourir d'abord.

Je vois tomber le soir
Sans cacher ma blessure.
Elle a un nom et un visage
Et moi, je garde ton image
Avant ta mort, avant le MUR.

Je jette ma photo et mes larmes,
Et je m'en vais soigner tes blessures.
Vis ma beauté, vis,
Tu peux vaincre le mur
Vis, pour que nous puissions vivre
Et nous nous battons encore
Et nous vaincrons le mur
Et nous vaincrons la mort.

Le village d'Emmaüs ou la mémoire des lieux



1958 : le village palestinien florissant de Amwas, l'antique Emmaüs biblique.



1967-1968 : occupé par l'armée israélienne, le village est rasé au bulldozer et ses habitants chassés de leurs terres.



1978 : avec l'aide des capitaux de la communauté juive du Canada, Israël plante à cet emplacement un parc forestier baptisé « Canada Park »...

Nombre total de villages rasés : 531 (dont les 3 rasés en 1967 et jamais reconstruits : **Emmaüs 1955 habitants, Yalu 1644 habitants, Beit Nuba**).

Les cartes topographiques officielles de l'État d'Israël des années 1950 (1/100 000*), reprises des cartes établies par l'administration mandataire britannique mais surimprimées en hébreu, mentionnent explicitement près de 300 localités palestiniennes détruites. En effet, chaque localité palestinienne, qui se trouvait démolie à l'époque de la surimpression de ces cartes, porte en hébreu la mention *hârouv* qui veut dire « détruit ». À elles seules, ces cartes établissent avec certitude la disparition d'un nombre impressionnant de localités palestiniennes.

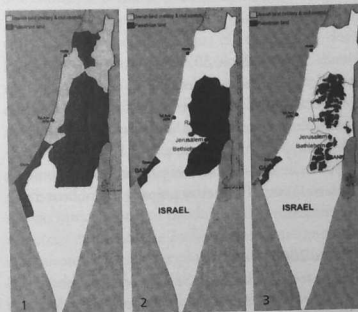


Fig. 1 : Plan de partage des Nations unies, 1947.
Fig. 2 : Territoires palestinien et israélien, 1948-1987.
Fig. 3 : Territoires palestinien et israélien, 1999.

« Toutes nos cités sont construites sur les ruines de villages arabes et nous ne rasons pas seulement leurs murs mais nous essayons de rayer leurs noms des livres d'histoire. Ils (Les Palestiniens) ont donc de très bonnes raisons de lutter contre nous. Si j'étais arabe, je combattrais certainement pour Al-Fatah. »

Moshe Dayan (ancien ministre de la Défense d'Israël)

Le chiffre de la diaspora palestinienne atteint 4 millions de personnes, pour la plupart répartie dans les pays du Moyen-Orient.

Selon les données récentes de l'UNRWA (agence de l'ONU pour les réfugiés), 1 278 678 d'entre eux vivent dans les camps :

- au Liban : 404 000 réfugiés, vivant dans 12 camps ;
- en Jordanie : 288 110 réfugiés répartis dans une dizaine de camps ;
- en Syrie : 116 000 réfugiés répartis dans une dizaine de camps ;
- les camps de Cisjordanie et de Gaza totalisent, quant à eux, 663 382 réfugiés.

Quantité d'eau disponible tous usages confondus :
pour un Palestinien : 90 litres/jour.
pour un Israélien : 600 litres/jour.

Fragments de témoignages

Paul Matthews et Bleuenn Bergé

membres de l'association France - Palestine Solidarité

HALHÛL. Samedi 12 novembre 2005.

Débarqués à l'aéroport de Tel Aviv le jeudi 10 vers 23 h 30, nous avons répondu sans problème à l'interrogatoire de la sécurité israélienne. Reposés à Jérusalem, nous arrivons un jour plus tard chez N., où nous sommes bien accueillis. Son atelier et son foyer se situent en milieu urbain. Heureusement, les conducteurs des taxis collectifs semblent bien connaître notre hôte; la documentation préparatoire fournie par l'AFPS nous a bien servi. Histoire de nous dégourdir les jambes, nous nous promenons et sommes invités par une foule d'enfants chez la famille P., où nous passons la soirée faisant la connaissance et prenant des photos d'une trentaine de Palestiniens, pour la plupart des enfants.

KHIRBAT JANBAH. Dimanche 13 novembre 2005.

Accueillis au siège du Land Defence Committee à Hébron par le géographe Abeb Alhadi Antash, nous partons pour Yattah au sud d'Hébron. Le soleil est au rendez-vous, alors que nous quittons cette ville pour nous rapprocher de la pointe du Neguev. Nous traversons le désert de Judée, sur une route extrêmement cahoteuse et poussiéreuse. Au loin la crête des montagnes de la Jordanie. La région est plutôt aride, très accidentée, pètrie d'une histoire multi-millénaire. À cinq cent mètres de la ligne verte – que les autorités israéliennes tentent de faire disparaître et qui n'existe plus nulle part sur leurs cartes de tourisme – se trouve notre destination, à la fois haut lieu de la résistance palestinienne et carrefour d'Asie et d'Afrique fréquenté depuis la nuit des temps par les caravaniers. Les archéologues y ont déterré des pièces romaines et byzantines. Nous essayons tant bien que mal de communiquer avec les bergers que nous rencontrons. Leurs troupeaux de chèvres trouvent de quoi manger dans une étendue faite, à première vue, exclusivement de sable et de rocaïlle. En réalité, au pied des djebels, s'étend une steppe de graminées, la végétation la plus répandue étant l'alfa et une plante épineuse qui a reçu le nom de Pilate. Les oueds sillonnant le paysage, et la présence par-ci et par-là des puits – que les colons sont réputés pour empoisonner en y jetant des carcasses de poulets –, indiquent des nappes phréatiques.

La présence d'arbres pourrait changer le climat mais, pour en planter un seul, il faut une autorisation. Devant une colonie nichée parmi des épicias et perchée sur un piton, un paysan nous raconte ses déboires avec la justice israélienne qui refuse d'instruire un procès contre des colons qui ont tué son cheptel. Il nous relate un enchaînement récent d'événements : un colon a assassiné un berger et blessé un autre. Il est abattu et son meurtrier, poursuivi par l'armée, est tué à son tour. En arrivant à Khirbat Janbah nous comprenons bien l'enjeu politique de

l'Occupation. Ici, apparemment aussi, nous revivons à grande échelle le choc des civilisations, un Far West où les Arabes jouent le rôle des Amérindiens et où les Juifs les plus extrémistes, d'emblée, se sont octroyés le droit de vie et de mort sur les indigènes. Cette guerre d'usure commence à partir de 1948. Les villages palestiniens de la région ont été détruits en 1950 et 1967.

Les habitations sont très isolées. Il faut acheminer tout de Yattah. Sur la route de retour, nous croisons un camion-citerne. Une seule bâtisse d'origine a survécu aux pilonnages israéliens. Ces derniers pratiquent une stratégie d'encercllement et d'étouffement des communautés palestiniennes. Ainsi la construction de trois colonies, dont une sur la seule route d'accès. Un projet de nouvelle route a été mis en sommeil par les Israéliens, qui ont refusé l'autorisation et ont confisqué le matériel de construction.

Alors que les paysans s'apprentent à moissonner leurs céréales, les Israéliens introduisent des carcasses de voiture dans leurs champs qui deviennent des cibles pour les exercices de tir de l'aviation. Laissés sur place, des missiles anti char mutilent et tuent les paysans. Nous apprenons tout ceci d'un paterfamilias en buvant plusieurs verres de thé servi par un jeune homme, dont les yeux ont le bleu du ciel de Neguev.

Avec M. et P. comme interprètes, nous visitons un deuxième foyer.

C'est dans ce Larzac palestinien – plus précisément sur le flanc de la colline près de l'avant-poste de la colonie Havor Ma'on – que des bergers de Khirbat at Tuwani ont découvert, le 22 mars dernier, des granulés de fluoroacétimide, « une substance très toxique, interdite au niveau international et produit uniquement en Israël, dans deux usines ». Selon les propos du directeur du Centre de recherche en santé environnementale, le produit incriminé aurait tué 4 moutons, 2 gazelles et plusieurs autres animaux. Retour dans l'après-midi sur une bétailière tirée par un tracteur Fordson antédiluvien et maintes fois rafistolé, peut-être dans la rue même du petit atelier de P.

VERS KHIRBAT BAYT AWWÀ. Lundi 14 novembre 2005.

Aux environs de 9 heures, nous récupérons O., un paysan collègue de P., au local du LDC à Hébron. Direction *Dûra* et *Bayt Awwâ* vers l'ouest par un vieux car qui nous emmène jusqu'au bourg, où la colonie avoisinante de *Nahal Negohot* domine des oliveraies palestiniennes en gradins. À notre arrivée, un dignitaire palestinien monte dans la voiture et nous fait un discours en espagnol. Pour accéder aux oliviers, il faut descendre tant bien que mal un vallon escarpé. Derrière leurs barbelés, les militaires nous observent de loin avec leurs jumelles mais ne bronchent pas. La famille sur place a déjà eu la visite des colons. Tôt dans l'après-midi, nous terminons la cueillette sans incident. Sur la route de retour, P. nous fait remarquer les voitures de police palestinienne écrasées par les tankistes israéliens. Dans la soirée, il a voulu chercher de quoi manger chez le roi des felafel à Hébron. Suite à un attentat, il doit rebrousser chemin face à un barrage installé au sud de Halhûl. Du coup, nous mangeons tous ensemble à Halhûl au Brothers Restaurant, dont les salades sont savoureuses et où nous lions amitié avec l'un des serveurs.

HALHÛL. Mardi 15 novembre 2005.

Changement de temps avec l'arrivée de la pleine lune demain. Après la pluie dans la nuit une journée agréable de cueillette des olives sur les terres de la famille A. D. Sous un ciel chargé, il fait assez froid dans la soirée.

HÉBRON MUNICIPALITY. Mercredi 16 novembre.

À pied entre Halhûl et Hébron, nous sommes étonnés de découvrir les restes d'un chameau suspendus sur un crochet à la devanture d'un boucher. Essoufflés par la pollution, nous faisons une petite pause devant la verrerie. Rendez-vous 14 h 00 chez le Comité féminin de défense en face de la *Municipality* d'Hébron : un exposé dans le bureau de la directrice sur les actions multiples de cette ONG palestinienne dynamique.

HÉBRON. Jeudi 17 novembre.

Rendez-vous au local du LDC à Hébron. Taxi collectif puis marche à pied vers le nord-est de la ville et les terres avoisinant la colonie Kiryat Arba qui a l'air de s'agrandir au jour le jour de façon à rejoindre la colonie Giv'at Harsina à côté et de fermer plus l'étau de l'annexion autour d'Hébron palestinien. Par téléphones portables P. et O. tentent de négocier avec les autorités. Notre hôte nous sert le thé à la menthe. Sa jolie maison de plein pied est inachevée comme bien d'autres à cause de l'interdiction de construire en hauteur. Nous nous occupons des arbres le long du grillage en attendant l'autorisation de pénétrer dans l'enceinte pour y cueillir les olives. Une moisson plutôt maigre sauf sur le dernier olivier : un magnifique spécimen d'arbre particulièrement fourni. Pas d'autorisation de se rendre de l'autre côté du périmètre, aménagé comme celui de toutes les colonies de grillage, *razor wire*, très coupant et avec capteurs.

Nous avons été informés de l'état des lieux à Hébron. Dans la soirée, nous constatons de nombreuses échoppes fermées à cause de la tension vive qu'entraîne la présence de colons juifs extrémistes à proximité. Ceux-ci se sont implantés non seulement dans la grosse agglomération de Qiryat Arba* à 1 km d'Hébron mais aussi, il y a environ six ans – et toujours sous la protection de l'armée –, en plein cœur de la ville arabe dans l'ancien quartier juif abandonné en 1948. Nous nous sommes entretenus avec L., propriétaire d'une boutique de fringues dans une rue commerçante déserte. Son chiffre d'affaires a chuté de 100 dollars à 10 dollars par jour. Nous avons aussi photographié les immondices que jettent les enfants des colons sur les filets censés protéger les ruelles du souk. Nous avons rencontré deux membres du TIPH (Temporary International Presence in Hebron), qui escortaient une délégation de diplomates suédois dans un tour de la ville. La présence partout des postes militaires israéliens n'est point rassurante. Visiblement et comme en Irlande du Nord, ils donnent cet aspect sinistre de sucrière en permanence tendue par une armée d'occupation.

* Ou bien *Kiryat Arba* – La Ville de quatre clans – le premier nom d'Hébron à l'époque cananéenne. Cette colonie – fondée en 1970 c'est-à-dire après la guerre de Six Jours et dans l'euphorie de la conquête juive de la Cisjordanie – est le fief du *Goush Emounin*, l'une des organisations politico-religieuses israéliennes les plus extrémistes. À noter aussi la date du 25 février 1994 quand Baroukh Goldstein pénétra dans la mosquée du tombeau d'Abraham à Hébron et y fusilla 25 personnes. Cet homme est issu du mouvement *Kach* (c'est ainsi) – déclaré illégal en Israël et dont le fondateur, Meir Kahana, rabbin prédicateur raciste, fut assassiné à New York en 1990. Les Arabes appellent Hébron *Al Khalil*, c'est-à-dire l'Ami, en hommage à Abraham « Ami du Seigneur ». Avant que sa femme Sarah ne donne naissance à Isaac, Abraham aurait eu de sa servante égyptienne Agar un premier fils qui, selon la tradition musulmane, serait l'ancêtre des Arabes. Sur l'image d'une carte postale du tombeau des Patriarches (*Ma'arat HaMakhpela* en hébreu – grotte de *Machpelah*) et que nous a vendu un garçon insistant, il y a un édifice en pierres taillées qui – vu de l'extérieur – ressemble un peu au sarcophage qui entoure la centrale de Tchernobyl. Nous n'avons pas assez de temps pour visiter le site où, d'après la légende, furent enterrés Abraham, Sarah, Isaac et Jacob. Le nom arabe du lieu est *Haram-el-khalil* (sanctuaire de l'Ami).

Solidarité renno-palestinienne

Le Comité rennais de l'association France - Palestine Solidarité, dont un des buts est d'informer sur la situation réelle du peuple palestinien, dénonce plus particulièrement la construction du Mur, qui s'étend déjà sur 250 km de long, pénètre de 20 à 30 km en Cisjordanie et atteindra 620 km. Ce mur, qui annexe 20 % du territoire palestinien, confisque 40 % de ses meilleures terres et ampute l'Université de Jérusalem, vise à rendre sans retour l'expansion israélienne. Il a été déclaré illégal par la Cour de justice de La Haye en juillet 2004. Rien n'a bougé depuis, aucune pression diplomatique ou économique; alors que, à Anata, un lycée de 800 élèves a été coupé en deux par ce mur au cours d'un week-end, que des milliers d'élèves sont coupés de leur école, que des dizaines de milliers d'habitants sont coupés de leur centre de santé et qu'une violence extrême réprime les manifestations pacifiques contre cette construction : à Bil'in où, en octobre dernier, 40 personnes ont été blessées et de nombreux jeunes arrêtés arbitrairement. L'association France - Palestine Solidarité considère que seule une résolution pacifique du conflit, durable, conforme au droit international, peut amener la paix et la sécurité pour les deux peuples palestinien et israélien. Nous ici, sommes garants de ce droit.

Parallèlement à son action politique, l'association France - Palestine Solidarité se fixe comme objectif d'aider le peuple palestinien à survivre, à résister pacifiquement et à progresser vers une paix juste. Citons entre autres actions de solidarité :

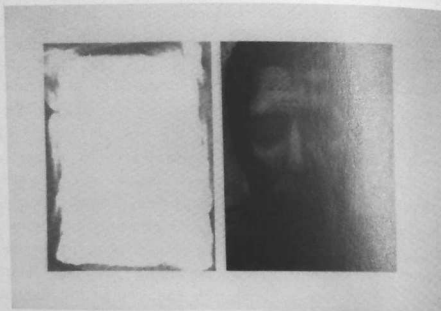
- 1/ **Commercialiser des produits** de son agriculture (en particulier l'huile d'olive) qui ne peuvent plus l'être par les voix normales en raison du blocus israélien; aider les coopératives palestiniennes à moderniser leurs installations pour satisfaire aux normes européennes; construire des unités de transformation du raisin en jus de fruit conditionné, le blocus israélien ne permettant plus le transport des fruits frais dans les délais compatibles avec leur conservation.
- 2/ **L'organisation de missions de cueillette des olives**, dont le but est d'aider les agriculteurs palestiniens à récolter leurs olives dans les sites proches des colonies.
- 3/ **Lutter contre les condamnations injustes** et discriminatoires de Palestiniens.
- 4/ **Faire connaître en France la vérité sur la situation** et systématiser la diffusion de l'information et des échanges sur la question palestinienne. À titre d'exemple, du 18 au 21 avril 2006, conférences, projections et débats avec les jeunes dans les maisons de quartier et les lycées professionnels de Rennes.
- 5/ **Faire avancer le dialogue** israélo-palestinien. L'association participe à la soirée du 16 mai.

Rennes : 10, rue Jean Boucher; tél. : 02 23 30 26 93; afps35@tiscali.fr – Brest : afps29@yahoo.fr
Lorient : francepalestine.paysdelorient@wanadoo.fr – Carhaix : fps.centrebretagne@wanadoo.fr
Nantes : Afpsnantes@Wanadoo.fr – St Malo : afps-st-malo@yahoo.fr – Vannes : afps56@tiscali.fr

LE 16 MAI À 20H 30, AU LIBERTÉ À RENNES,
AURA LIEU LE CONCERT
« D'UNE SEULE VOIX »
CHANTS PROFANES ET SACRÉS POUR LA PAIX
PAR UN GROUPE DE CHANTEURS ET MUSICIENS
ISRAËLIENS ET PALESTINIENS

France
التضامن
Palestine
Solidarité

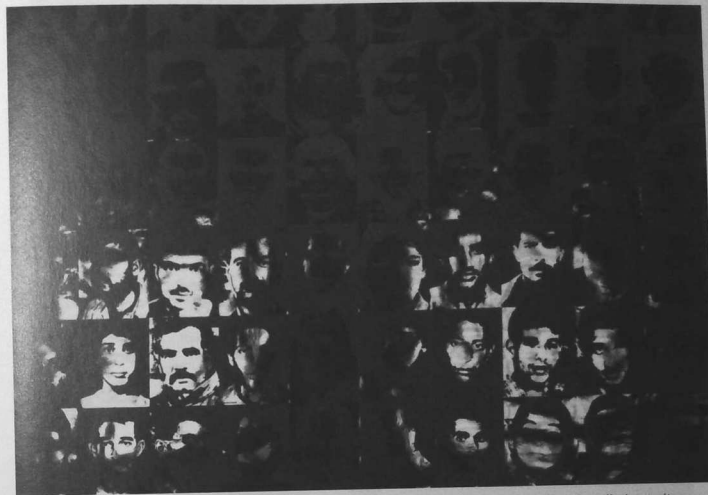
Taysir Batniji



Undefined : autoportrait (huile sur papier, scotch arraché), 1997.

Taysir Batniji est né à Gaza en 1966. En 1985, il fait ses études aux beaux-arts de Naplouse en Cisjordanie. Il obtient une bourse du gouvernement français de cinq mois pour l'école des beaux-arts de Bourges, où il séjourne de 1995 à 1998. Depuis, il vit entre la France (et l'Europe) et la Palestine. Dans cet entre-deux géographique et culturel, il a développé une pratique artistique pluridisciplinaire (dessin, peinture, installation, performance, etc.) où l'image photo et vidéographique est centrale. Des vidéos, tels *Départ*, *Transit* ainsi que des œuvres photographiques et des installations, témoignent de cette situation, dans laquelle vit l'artiste depuis des années. Il tente ainsi de rendre compte des conditions de vie auxquelles sont confrontés les Palestiniens aujourd'hui, donnant une lecture conceptuelle et distanciée de la réalité, loin des clichés et des images véhiculées par les médias.

Après sa première exposition personnelle « Dessine-moi une patrie » à Paris en 2002, montrant des travaux réalisés à Gaza en 2001, il a participé à de nombreuses expositions, festivals, workshops et rencontres artistiques, en Europe et dans le monde (Rencontres d'Arles en 2002; C'est pas du cinéma au Fresnoy en 2002; la Biennale de Venise en 2003; Représentations arabes contemporaines, projet mené par Catherine David depuis 2001). Il a également participé à des expositions personnelles et collectives en Norvège, Italie, Allemagne, Pologne, Suisse, Belgique, Égypte, Grande Bretagne, Cuba, Brésil, Sénégal, Portugal...



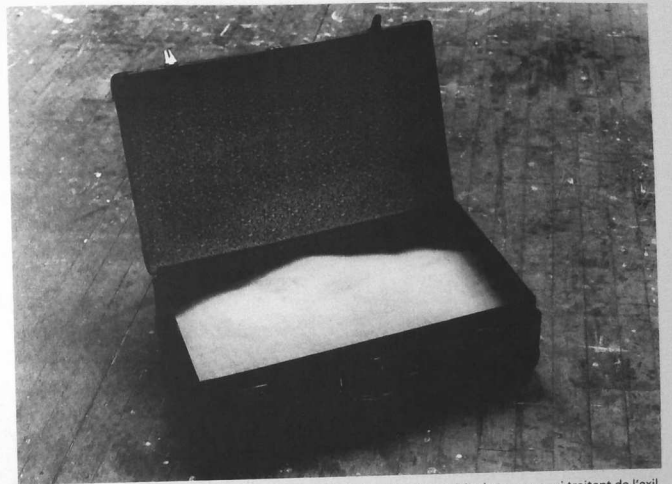
Sans titre : installation photographique à partir de portraits de martyrs palestiniens. Cette installation traite de la mémoire et de l'effacement.

Meriam Rosen, dans la revue *Art Forum* (2002), dit de lui : « Lorsque Taysir Batniji revient à Gaza en 2000, après six ans passés en France et en Europe, il découvre les traces et les marques de l'absence et de la mémoire blessée, de la désespérance et de la perte. Ce sont les thèmes qu'il développe depuis lors mais dans une veine allusive, métaphorique à travers les peintures, empreintes et objets, qui tous expriment la situation qu'il a découverte à Gaza après l'arrêt de la seconde Intifada. »

Meriam Rosen insiste plus particulièrement sur le fait que « ces matériaux, témoignages de la violence des situations vécues, sont reliés entre eux par le fil conducteur de questions sur la place et le déplacement, la géopolitique et la culture et, en dernière instance sur la possibilité d'un art comme expression d'identités à la fois individuelle et collective, locale et universelle... ».



Sans titre : installation réalisée en 1997, des empreintes (oxidation) de clés sur toiles roulées, 20 éléments de 30 cm de longueur. Les Palestiniens chassés par l'armée israélienne en 1948 n'eurent, pour la plupart d'entre eux, que le temps d'amener dans leur exode leurs papiers et la clé de leur maison.



Sans titre (valise et sable) : installation réalisée en 1998. Fait partie d'une série de travaux qui traitent de l'exil, de l'exode, du déplacement.



Sans titre : fragments photographiques prélevés sur les murs et les portes de la ville de Gaza, tirés d'un diaporama d'environ 60 images, réalisé en 2001 sur le thème de la disparition.

Page suivante : photos d'une série intitulé *Pères*. Il s'agit de portraits de pères que les gens ont l'habitude d'accrocher ici dans les boutiques, cafés, usines et d'autres lieux de travail ou du commerce, 2005-2006.



Les terres excentrées

Anne-Denes Martin

Le conte d'Hugo Ball, *Tenderenda le fantasque*, vient enfin d'être traduit en français¹. Hugo Ball, l'un des chefs de file du mouvement Dada, ne vit jamais la publication de son œuvre. Jusqu'à sa mort en 1927, il chercha en vain un éditeur. Quand, en 1967, *Tenderenda le fantasque* fut publié en Allemagne, il connut un grand succès.

La mésaventure d'Hugo Ball n'est pas unique. En début d'année, Lautréamont a subi le même sort : le manuscrit des *Chants de Maldoror*, adressé par un journal satirique belge à des éditeurs parisiens et belges, a été refusé, au motif qu'il n'entrait pas dans leur catalogue. Un seul éditeur, Gallimard, a reconnu la prose de Lautréamont, répondant avec humour qu'il avait déjà ce livre dans sa collection La Pléiade. Les autres ont refusé le manuscrit, sans reconnaître la prose pourtant si particulière de Lautréamont.

Désinvolture ou ignorance ?

Lautréamont est donc aussi inconnu en 2005 qu'en 1869, aérolithe qui tombe dans le paysage littéraire pour s'y enfoncer et y disparaître. Inclassable, dérangeant ou... jugé sans intérêt, car on ne mesure jamais assez le degré d'indifférence qui entoure le manuscrit d'un auteur anonyme, tel que se présenta le texte de Lautréamont, sous un titre et un nom d'emprunt.

Imprimés en 1869, les *Chants de Maldoror* ne sont découverts qu'en 1885, tout comme les *Illuminations* de Rimbaud, composées entre 1872 et 1875, ne sont publiées qu'en 1886 par Verlaine. Tristan Corbière connaît le même destin : son recueil *Les Amours jaunes*, paru dans l'indifférence générale en 1873, n'émerge de l'oubli que dix ans plus tard. C'est par l'admiration que lui voue son cousin Pol Kalig et non par le choix d'un éditeur que Tristan Corbière entre dans la littérature. De Pol Kalig à Léo Trézénic, fondateur de la revue *Lutèce*, le recueil arrive jusqu'à Verlaine. La revue publie en 1883, sous le titre *Les Poètes maudits*, trois études du maître où le nom de Corbière voisine avec ceux de Rimbaud et de Mallarmé.

Comment auraient-ils pu être entendus en un temps où les revues littéraires faisaient le succès des poètes, où Catulle Mendès régnait en maître sur le monde des lettres ? De 1871 à 1876, fleurissent les revues parnassiennes : l'ancienne revue *Le Parnasse contemporain*, éditée en 1866 par Alphonse Lemerre, est suivie en 1871 par la *Renaissance littéraire et artistique* puis, en 1874, par la *Revue du monde nouveau* et enfin, en 1875, par la *République des Lettres* de Catulle Mendès. La lumière ne peut venir que des cénacles et non des terres lointaines !

Or, dans le monde de Lautréamont, de Rimbaud et de Corbière, il n'y a ni coteries ni salons littéraires mais des « équipages d'aventure » !

Voix isolées de poètes qui viennent des frontières extrêmes de la France, comme Corbière

ou Rimbaud, ou de terres lointaines, comme Lautréamont.

La création est hors norme. Saint-Pol Roux l'avait bien compris, qui écrivait dans le liminaire des *Reposoirs de la procession* :

« L'Art ne consiste pas seulement à voir et à sentir son heure mais, principalement, à prévoir et à pressentir par-delà les limites de son temps les idées impratiquées.

L'Art véritable est anticipateur. »

Quand elle surfe sur les courants à la mode, quand elle se fond dans l'air du temps, la création littéraire perd de sa vigueur. Mais comment échapper à l'air du temps quand on le respire? La nouveauté surgit de terres excentrées. Les centres l'exploitent et la diffusent.

Les grands mouvements littéraires qui ont révolutionné la sensibilité en témoignent.

Qu'eût été le romantisme sans les chants exaltés d'Ossian, traduits du gaélique par Macpherson en 1760? Sans la *Nouvelle Héloïse*, les *Confessions* et les *Réveries du promeneur solitaire* de Rousseau? Des œuvres nées dans des pays agrestes, l'Écosse et la Suisse, à l'écart des courants à la mode, excentrés par rapport à Paris. C'est Rousseau qui, le premier, bravant le ridicule, ose affirmer avec force la toute puissance de l'individu : « Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vauz pas mieux, au moins je suis autre » (Livre premier des *Confessions*.) C'est lui encore qui explore dans ses *Réveries du promeneur solitaire* ce que l'on appellera plus tard « l'inconscient ». Ces thèmes seront développés, le premier par les romantiques, le second par les dadaïstes.

Mais de Dada, que connaît-on?

Le dadaïsme, trop souvent associé au milieu culturel parisien, est né à Zurich en 1916 de la rencontre d'un groupe de jeunes artistes cosmopolites : les Allemands Richard Huelsenbeck et Hugo Ball – fondateur du cabaret Voltaire –, le Français Hans Arp, les Roumains Marcel Janco et Tristan Tzara. Après Zurich, New York, Berlin, Cologne, le dadaïsme connaît son apogée et sa fin à Paris avec la victoire de la dissidence surréaliste rassemblée autour d'André Breton.

De Dada, l'histoire a surtout retenu les révoltes et les extravagances, beaucoup moins les œuvres. Plus de quarante ans séparent la création de *Tenderenda le fantasque* de sa publication en Allemagne, en 1967, et presque autant de sa traduction en français en 2005.

Or, que découvre-t-on? Que le rêve, la féerie, le jeu verbal, le hasard et l'incongruité, l'humour – bref tout ce que les surréalistes élaborèrent quelques années plus tard avec rigueur et méthode dans leur Bureau de recherches surréalistes – sont déjà présents dans ce texte : plus joyeux, plus fous, plus libres.

Et aujourd'hui? Existe-il encore des terres qui ne soient pas « apprivoisées »? Des bouts du monde où l'expression ne soit pas normalisée, calibrée au moule des trissotins de l'époque?

Au milieu d'une masse d'œuvres qui ne se distinguent souvent l'une de l'autre que par référence au nom – journaliste, homme politique, comédien, chanteur, fils ou fille de, ex-bandit non repent – force est de se tourner vers des pays que l'Histoire, souvent dramatique, a tenus à l'écart du monde occidental et du marché, comme la Palestine et ses poètes dans *l'Anthologie* d'Abdellatif Laâbi, l'Europe centrale et ses créateurs : Sandor Márai, Imre Kertész, Magda Szabo, Bohumil Hrabal, Ivo Andrić, Dubravka Ugrešić et tant d'autres!

Sans doute existe-t-il encore, dans nos pays dits libres, des poètes et des créateurs qui

portent en eux leur bout du monde. Mais qui les entendra dans leur bourgade fantôme, dont les maisons aux volets noirs ouvrent sur des fourrés lunaires? Quel prince des lettres, quel mécène les reconnaîtra au milieu de villes, dont les lampadaires prennent la forme d'étranges ducs d'Albe fichés dans la brume?

1. Hugo BALL, *Tenderenda le fantasque*, texte traduit de l'allemand et annoté par Pierre Gallissaires, éd. Vagabonde, 2005.



Hugo Ball lisant le poème sonore « Karavane », cabaret Voltaire, Zurich, 1916.

Anne-Denes Martin est née à Brest, en 1937. Elle est actuellement professeur émérite à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3. Ses principaux sujets de conférences sont : Les poètes bretons de langue française; les littératures d'Europe centrale : Kafka, Gombrowicz, Bruno Schulz, Imre Kertész, Kundera, etc.; les femmes et le monde du travail; identité et déracinement. Elle a publié : *Tristan Corbière ou l'aventure marine*, éd. Francophonies, 1988 et, aux éditions l'Harmattan, *Les Ouvrières de la mer*, 1994, *Itinéraire poétique en Bretagne*, 1995 et *Comme un éclat de phare*, 1997. En préparation : *Une Enfance douarneniste*, *Les Sables de la mémoire*, *Les Déracinés*. Elle a publié dans *hopala !* : « Les écrivains de l'altérité » dans le n°14 et « Jeanne Nabert, un talent qui déränge » dans le n°12.

Vives voix de l'exil

Liliane Riou

« Briser le silence des rives »

« Quand je vous écris, je ne pense pas à faire beau », disait Simone de Beauvoir dans ses *Lettres* à Nelson Algren. C'est l'écrit nature, de la main à la main. « Ce que j'aime dans une lettre, c'est l'absolue liberté d'écrire sur ce qui me tient à cœur », dit de son côté Leïla Sebbar dans les *Lettres parisiennes, histoires d'exil*, sa correspondance avec Nancy Huston, entre 1983 et 1985. L'une est née dans l'Algérie encore française, l'autre au Canada anglais. Elles s'interrogent sur le déplacement des langues, trient ce qu'elles ont dans leur sac, différent suivant que l'on vit ici ou là. Leïla Sebbar s'estime policée par les vieilles cultures dominantes, Nancy Huston contaminée par les effets de la colonisation. Polyglotte, elle est en conflit avec le français, « *sa marâtre* », mais non plus empaillée dans sa langue maternelle et « *l'évidence du faux naturel* ». Leïla Sebbar, unilingue, ne parle pas l'arabe, ne veut pas l'apprendre, « *seulement l'entendre* », avec une certitude : si elle avait su la langue de son père, celle de l'indigène, elle « *aurait fait corps avec une terre, une langue* » et ne serait pas en position d'écrire. Tout se passe comme s'il y avait là un lièvre trop lourd à soulever et le français enseigné par le père devient la marâtre, qui oblige à prendre le large. (On pense à Guillevic : *Ma langue maternelle n'est pas celle de ma mère...*)

L'inévitable question est reprise, échographiée à chaque échange, envisagée sous un autre biais, sans « *rien à prouver, mais tout à trouver* », dans le plaisir du texte. Leïla vit à distance des siens, enfants de l'émigration « *forts de leurs particularismes et de leur capacité à saisir la modernité* ». Nancy porte un regard critique sur le pays d'adoption et débusque le double langage : « *Pendant que la liberté de Delacroix menait le peuple, il n'était pas question que les Françaises aient le droit de vote.* » Contre la naissance arbitraire, le libre arbitre trouve à quoi s'opposer, d'où un flottement, une absence d'ancrage entre la langue maternelle et celle d'emprunt. Toutes deux sont entre deux rives, plaies béantes que, seul, le recours à la fiction suture. Elles ne se sentent de place nulle part, dit Nancy Huston, « *faute de modèles, dans un pays où il est impossible d'avoir une conversation tenable avec un Français (...), le seul trait pertinent de la discussion étant (pour celui-ci) sa brillante* ». Mais elle ne s'interroge pas sur le pourquoi de cette brillante : ne vise-t-elle pas à se défausser du sujet en dominant l'interlocuteur ? Tandis que Leïla Sebbar se voit parfois sommée par les intégristes des deux bords (ils se ressemblent tous...) de renoncer à son patronyme, parce qu'elle ne parle pas l'arabe selon les uns ou parce que, selon les autres, écrivant en français, elle deviendrait ipso facto un écrivain français.

Découvrant l'Irlande de ses ancêtres, Nancy Huston se sent renaître : « *Enfin, c'est mon*

pays ! Ce sont mes camarades ! ma langue ! ma musique ! » (Cela sonne dru, comme chez Angela Duval : « *Ma bro, ma yez ha ma frantziz* ».) Mais lucide, elle sent bien que cette expérience n'a pas grand-chose à voir avec la réalité de l'Irlande, faute d'être partie prenante de son histoire, de sa « *terrible beauté* ».

L'exil « *doré* », « *l'écart recherché* » concoctent des filtres de détresse ; la sororité, solidarité féminine (si impensable qu'une coquille la transforme ipso facto en sonorité !), métamorphose l'exil en fantasme permettant de fonctionner et d'écrire ; chez l'exilée volontaire se profile alors, en raccourci, le malaise de la 2^e ou 3^e génération d'émigré, lorsqu'elle prend conscience du caractère irrévocable de la perte et de l'appauvrissement sans accéder à l'assimilation ni à « *l'harmonieuse évidence avec le pays d'origine* » ni au désespoir serein ou à l'amnésie de Rimbaud – l'un de ces exilés considérables que les épistolaires convoquent parmi d'autres rencontrés dans les livres ou dans la vie.

Parmi ceux-ci, on n'est pas étonné, dans les lettres ultimes, de trouver Yannick, comme une évidence, « *installé dans un exil douloureux dans la province même où il est né* ». Il correspond en cinq langues avec des femmes de l'exil : « *Il aime les déracinés (...). Je ne sais pas s'il parle le breton. Il vit un exil plus tragique que le nôtre parce qu'ils ont, là où ils vivent, une terre et une langue mais ils sont à côté désespérément, sans pouvoir dire, parce que ce serait faux, qu'ils sont sans terre et sans paroles, privés de la langue maternelle* », dit Leïla Sebbar, à propos de Yannick et d'un autre correspondant, africain celui-là. Et Nancy Huston : « *Nous pouvons, nous, au moins prétendre qu'une part de notre réalité réelle est ailleurs (...). Eux non.* » On pense à Youenn Gwernig : « *Táp da sa'h, breur koz, breur koz et, surtout, ne pleure pas, cela ne sert à rien.* »

« Encore une mer à traverser »¹



Les *Lettres créoles*, de Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, c'est l'histoire croisée de la littérature créole. Un cri jailli du fond de la cale l'inaugure, à mesure que la rive africaine s'éloigne. Puis, au fil des siècles, « *au contact du français, les Caraïbes vont élaborer une sorte de pidgin (...), appelé baragoin* ». En parallèle, un « *surmoi culturel* » se mettra en place, menace de standardisation, avec cette fascination répulsion qu'exercent sur le vaincu les valeurs culturelles du vainqueur et l'obscur sentiment de malédiction dû à la défaite ressentie comme un châtiment. « *Mais, au sein des plantations, le conteur résiste* », lui « *le Palpitant* », lui « *le Paroleur* », mixte d'Amérique pré-colombienne, d'Afrique et d'Europe en sa « *mosaïque ouverte* » que la collectivité s'approprie. Tandis que le colon transmet une littérature clonée sur le modèle d'origine et le « *parisiano-tropisme* », un « *culte du centre qu'il porte en lui* ».

En escale forcée à la Martinique en 1941, André Breton découvre, en lisant Aimé Césaire, « *ce qu'il fallait dire, non seulement du mieux mais du plus haut qu'il peut le dire* » et aussi la parole qui révèle en l'homme « *le nègre qu'on a voulu étouffer* », tandis que le colonisateur « *persiste et mutile* », enfermé dans « *le même* ».

Pour l'heure, en plein « *mélstrom de la créolisation* » (Naipaul), alors que se pose la question de savoir s'il faut « *survivre en créole* » ou « *exister en français* », avec le florilège des écrivains

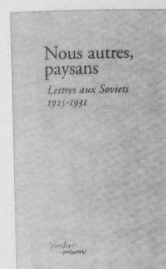
caribéens dont la langue, somptueuse, diffuse ses fragrances. À la fois « piste d'envol » et « sel qui réveille les zombis », elle fait sa fête à la langue française sans la malmenier mais sans non plus se laisser vampiriser. L'œuvre d'Édouard Glissant élabore « une pensée de la relation » entre l'ici et l'ailleurs, en accord et en errance, après le choc ségalénien de la rencontre. Elle prône la richesse de la diversité contre un universalisme appauvrissant. « Elle n'emprunte pas les routes qui courent au plus pressé » des bords des champs aux bords des mers et « n'oublie pas qu'elle est née dans les habitations au cœur même des plantations ».

Là-bas comme ici, on a eu le choix entre « se débattre à la campagne ou se débrouiller en ville », entre « l'exode de soi » et « la fétichisation du français ». Toutefois, en la matière, l'identification à ses limites : les différences ne sont que des degrés mais l'esclavage, c'était bien le plus haut degré de la brûlure.

« Être pendu pour apprendre à parler »

« L'habitation », la conscience d'un pays tout autour, c'est ce qui manque à *Parcours de femmes à Rennes* de Colette Cosmier et Dominique Irvoas-Dantec. Un contresens pour un livre où l'architecture s'entremêle à l'histoire, ce qui était pourtant de bon augure. Les auteurs revendiquent la subjectivité de leur choix. Mais, si l'on porte au crédit de Confiant et Chamoiseau leur « injustice délicate », c'est que celle-ci est étayée sur un ressenti profond, alors que la surabondance anecdotique et les oublis stupéfiants de *Parcours de femmes à Rennes* ne sont sous-tendus que par la vacuité. À titre d'exemple, les vapeurs de la bru Sévigné nous sont détaillées alors que la révolte rennaise du papier timbré, et de la terrible répression qui s'en est suivie, n'ont droit qu'à une courte évocation. Non, ce ne sont pas « quelques habitants » qui ont été exécutés mais des centaines, dont un grand nombre de femmes. Ces pendues anonymes sont passées sous silence, coupables, sans doute, d'avoir défendu ce que ces auteurs ont appelé au micro de *France Culture* « les soi-disant libertés bretonnes ». Et ce n'est pas seulement parce que M^{me} de Sévigné est liée au gouverneur de Bretagne que « la révolte ne lui inspire aucune sympathie ». Au fur et à mesure de son développement qui trouble son heureux exil breton, elle est partie prenante de l'habitation – du côté des possédants –, gagnée par la peur. Rassurée, elle peut bien s'apitoyer sur la férocité de la répression : « Voyant tous ces misérables, vieillards, femmes, enfants, errer en pleurs au sortir de la ville, sans avoir de nourriture ni de quoi coucher. » C'est la seule phrase de la marquise retenue par les auteurs qui ont oublié cette perle : « Ces gens ont bien besoin d'être pendus pour apprendre à parler » et surtout, l'inouï : « Nous ne sommes plus si roués : un en huit jours seulement. Il est vrai que la penderie me paraît maintenant un rafraîchissement. » Ainsi les lettres envoyées à sa fille « pour sa peine d'être bretonne » montrent-elles, par un rapprochement non manipulé des faits, une graduation évolutive des sentiments de la marquise à l'égard de la révolte, dans son témoignage « modèle de style et monument historique ».

1. Titre d'un ouvrage de René Depestre citant Aimé Césaire.
2. *La Bretagne chez Madame de Sévigné*, textes choisis, présentés et commentés par Florence Arzel, Coop Breizh, 1996.
3. Vassili GROSSMAN, *Tout passe*, l'Âge d'homme, 1984.
4. Vassili BARKA, *Le Prince jaune*, trad. de l'ukrainien, éd. Gallimard, 1981.



« Notre Pravda à nous »

Les paysans soviétiques avaient un avantage sur les Bonnets rouges : grâce aux campagnes d'alphabétisation, nombre d'entre eux savaient lire et écrire. Dans *Nous autres, paysans, Lettres aux Soviétiques, 1925-1931*, ils s'expriment sans porte-parole. Ici, l'abstraite penderie ne met pas à distance la trop imagée pendaison : « Nous autres, paysans qu'on est allés faire la guerre pour le pouvoir soviétique, on ne veut pas de ça. On a conquis la liberté pour être libres pas pour être martyrisés de la sorte. » Cinquante lettres parmi des milliers d'autres, en majorité signées et pour la plupart non publiées mais soigneusement archivées par *Le Journal du Paysan* et *La Pravda* (en russe, vérité et justice), nous font entendre des paroles de colère et de désespoir bouleversantes mais proposent aussi des mesures concrètes et manifestent un esprit critique. On touche du doigt le drame de la collectivisation forcée des terres, menée comme une guerre totale planifiée. Quelque trois millions de paysans vont être déportés en des convois de la mort vers l'Oural et la Sibérie.

« Le conflit, bien que limité à un seul pays (sic) fera plus de morts que la Première Guerre mondiale, toutes nations confondues et avec cette différence qu'en Union Soviétique seul un camp était armé », dit Hélène Mondon, l'éditrice dont le choix, à bon escient, échelonne les lettres selon un processus qui va de la « lutte des classes » au « rêve et à la réalité socialiste » et jusqu'aux déportations, offrant ainsi des points de vue différents à l'intérieur du même panorama. Cependant, ces correspondances permettent-elles, « en remontant aux sources », de mieux comprendre la Russie actuelle? L'auteur, en effet, rétrécit son propos en ne parlant que de « paysans russes », alors même que de nombreuses lettres émanent de villages de Biélorussie, d'Ukraine ou du Caucase (la Tchétchénie - Ingouchie, déjà...). Car, si le pouvoir bureaucratique a voulu éradiquer toute la civilisation paysanne, russe comprise, c'est en Ukraine qu'a lieu l'effroyable famine de 1933 et ce fait est passé sous silence. Pour comprendre la désintégration de l'Empire russe, que les Jacobins de toute obédience regrettent presque ouvertement, rien de mieux que de se plonger dans des fictions comme *Tout passe* de Vassili Grossman³ ou *Le Prince jaune* de Vassil Barka⁴ (comme pour les Bretons, il est en Ukraine la figure de la floraison et de la récolte). En attendant, non sans impatience, la réactualisation, par l'histoire ou le roman, du mouvement de Nestor Makhno, dont les communes libertaires ukrainiennes brisèrent la contre-révolution avant d'être écrasées par l'Armée rouge, Trotski à sa tête. Pour une véritable dépollution des sources.

- Nancy HUSTON, Leïla SEBBAN, *Lettres parisiennes, histoires d'exil*, éd. UGE, 2003.
 Patrick CHAMOISEAU, Raphaël CONFIAnt, *Lettres créoles*, Folio essais, 1999.
 Colette COSMIER, Dominique IRVOAS-DANTEC, *Parcours de femmes à Rennes*, éd. Apogée, 2001.
 Hélène MONDON, *Nous autres, paysans, lettres aux soviétiques, 1925-1931*, éd. Verdier, 2004.

Liliane Riou a été animatrice culturelle auprès d'un grand comité d'entreprise de la région parisienne (1963-1976), puis conférencière intervenante extérieure au musée d'Art moderne (1980-1997). Elle est l'auteur d'un ouvrage sur Yves Tanguy, *Ma Vie blanche et noire – notes sur Yves Tanguy*, éd. de la Digitale, 1996. Elle a publié dans *hopala* un texte sur Jacques Villégé et Raymond Hains, « Entre collage et décollage, deux Bretons novateurs », dans le n° 18 et un entretien, « Les artistes bretons face à l'engagement », dans le n° 13.

GÉNÉALOGIE

Denise Le Dantec

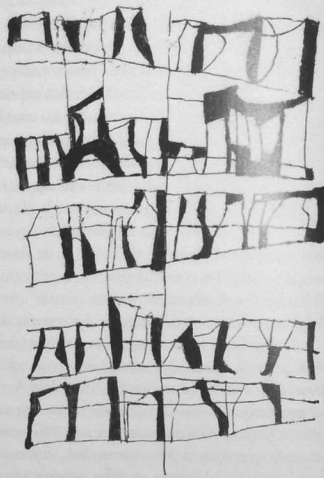
J'écris une poésie
quitte de toute métaphysique
mais non
de la mythologie de l'amour

Mon âge :
celui de la *vieille femme de Bear*,
pleurant moins sur mes peines
que sur les humains

Sur mes cheveux
s'est déposé
un instantané de neige

Le vent
a cassé
mon dos
en deux

Mes rides
: la gravité terrestre
plus que
les expressions
de mon visage



Mon patrimoine génétique :
un potentiel
que je cultive
comme
on cultive son jardin

Mes mains
: la composition des étoiles

Mon corps
segmenté de vertèbres
est pareil
à celui des mouches

PATRIOTISME

Mon front est vertical

Mes mâchoires
et mes membres,
plus courts
qu'ils l'ont été

*Entre les deux infinis,
j'ai vécu
l'épopée du cosmos*

: je ne suis pas
maîtresse
de mes métamorphoses

*Du réservoir
de l'univers,
je n'ai bu
que quelques gorgées*

L'Atlantique
s'élargit
le Pacifique
rétrécit
A la périphérie
des *inlandsis*,
un grand souffle
m'a poussé

J'ai parcouru
les champs de dunes
chantants

Des fourmis,
j'ai mangé
l'abdomen
au goût
d'écorce de citron

Dans
la *steppe à armoise*,
quand les bouleaux nains
ont poussé,

J'ai marché
sur la
Terra Amata

- vécu
dans la
vallée des Merveilles

À Enène :
le coït
de l'homme derrière la femme

J'ai taillé
le biface
connu le feu

et la convivialité

Je me suis posée
la question
du mur de la connaissance
et celle de la quintessence
de la poudre noire

J'ai étudié
le chaos nébuleux
et
le chaos verseau
-les turbulences de la mer

les troubles de mon âme

Le tourbillon
subtil
de la toupie
et du sabot

la spirale de la vis
le fléau de la balance

La descente des graves
: la sphère modelée
grossissante
de la goutte de pluie

L'arithmétique du sable

Le combat orageux
des atomes



Denise Le Dantec est née à Morlaix (Finistère). Professeur de philosophie et d'histoire de la philosophie, elle préparait les élèves au concours de l'agrégation (CNED). Peintre et écrivain, elle a publié des livres de poésie, des récits, des livres de botanique et d'art de jardin. Elle vit aujourd'hui à Paris. Quelques titres parmi une trentaine d'ouvrages : *Métropole*, éd. Pierre-Jean Oswald, 1970; *Mémoire des dunes*, Folle Avoine, 1980 (Grand Prix de poésie de Bretagne); *Bretagne - Fontaines, châteaux, îles*, Seuil, 1991; *Île-Grande, promenade première*, éd. du Laquet, 2000; *L'Estran, autour d'Île-Grande*, Flammarion, 2002... Elle a publié dans *hopala !* une suite de poèmes dans le n° 19 (dossier « Voix bretonnes de langue française ») et un entretien dans le n° 7.

PATROM SILLABUS

Bernez Tangi

Le poème suivant a été lu, crié, murmuré, éructé, chanté... par son auteur le 7 octobre 2005 au manoir de Coad Nizan en Pluzumet, à l'occasion du dixième anniversaire des Soirées littéraires et musicales de l'association Dao d'ar c'had, animées par Roy Eales.*

60

strujus ha skrijus hep be danjirus
sabir iltud rom plouz salamalec
pedernee mergitur livirit hir
dec a yr er c'hlut domine mec sic
abalip hag abaluch domino
c'hoariont ha strujat kenbaraka

120

farsus ha spontus hep be niverus
sabir iltud krom louz sal brezonec
karadec krouadur livirit ir
tec nic ur is put dom remi sutic
babilon hag abtrukmuch kenavo
c'hoar y contr ha struj abrakadabra

180

us ha burjudus hep be arvarus
eliesir tud krom louz dall ha tallec
toltec ecskalibur kaniri gwir
diri dir do ut is dominus sic
hip hip hip abmutaluch kamalo
koar ri contr hil obstat benrebeka

240

walrus balumus hep be niverus
kalir ar rut krom fouz val al balbec
mec pet sec primatur lavar dit pir
pim pil ir ib cut im pim pim peric
lap ha lip ha lich ha luch comodo
c'hoariont peurlipat abderama

300

domus binimus hep be danjirus
sabir kiral pa rouz ki du bellec
bel valdec ricatur larit trots kir
an den dir er but dom nec ripitic
abalip hag albaluch amoco
ro ary contr ha jumlat abgevara

360

chorus ha brutus hep be arvarus
sabir ton mut from rouz enezenn siec
karantec argentur liiith put tir
tec ro lyr en ut do re mi fa sic
sol la sip ha sibeluch bemol do
loariont as true jade ben kalanna

420

corpus tractacus hep be niverus
 sabir ger lud traum trouz fall balsamec
 kamm aztec mor arzur lar ar barzh sbir
 dec bec dir o sutal do mi fa bric
 abrunic hag abmammvuch kaledo
 leoront rastatt kells ogam alfa

480

sirius ha nervus hep be niverus
 sabir gertrud chom touz ri bro-erec
 ped marc'hec abtibur amanit hir
 deca lir turlut fars esoteric
 abkigip hag abkiguch navalo
 aloubont tammerlat ken abdoulla

540

pirrus kummulus hep be danjirus
 sabir ilbrut rom blouz kal erotec
 kallarec eclsigur illirit pyr
 tec ha dir erc'h luth domine pic-nic
 kaligip ha kaliguch nô taro
 c'hoar i bronn ha bruchat akilonia

600

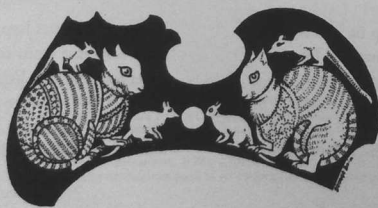
circus um stancus hep be niverus
 sabir ill tud krom louz anthropitec
 domenec aer en tür abparit rir
 taer ri dir er rut dominatio mic
 eskulip hag eskuluch kammedo
 koar i hont ha strujat alfabala

660

santus ha venus hep be kasseus
 sabir as trud dom touz kit toltemec
 ma'i bronhec geriadur pit ibil dir
 itsa tir munud bakalaô chimic
 kolibrih hag aotruch do sol do
 agiloni ha tihuatl atahualpa

720

chritus ha mantrus hep be taolacus
 sabir yav hud rom louz al karpatchec
 balir nec deskadur lavar en tyr
 bep kashmir aruth ararat gallic
 tripolip hag abibluh higado
 turkiont hag almat abyeova



hopala ! p. 56

780

sinus ha yac'hus hep be niverus
 greg lan salud lom kouz ket keinec
 lagadec pitagur akonit hir
 daouzec bir el luth sativa old nic
 abawhip hag abakluch malarmo
 rhô A ri onth ol o jaz alfabala

840

bakus etruskus hep be ken plijus
 tripalium ut liom plouz berberelec
 budapec bosennur biribit sir
 biteklur er flut atilsitt baltic
 aberip hag aberfuch antropo
 kaoe'h pichon antakyat maharadja

900

marc'hkus ha fonnus hep be danjirus
 sabir kan yud rom krouz kap reputchec
 rodellec peredur simili cuir
 ler conneccicut jipsi termajic
 if its chip anna baal luch romano
 c'hoariont steredat santa maria

960

lavarus negus hep be saourus
 maori tabud traum flouz job kohoutec
 tok tousec mergitur exit von mir
 tan ha dir palud tahiti saolnic
 goginip ha segaluch kachalo
 koadriont libertat anagrama

1020

toaz rus ha lotus hep be niverus
 kalir fur mut bom louz fals anaoudec
 maidanec saotradur li hitit dir
 seks ha pir paour tud donna almaric
 karolip ha woitiwuch ronimo
 tabouiont ha maajat hiroshima

*Roy Eales, qui écrit en breton, en anglais, en français et en allemand (cf. *hopala !* n° 17), vient de sortir un CD de ses poèmes (chacun d'eux étant écrit dans quatre langues), accompagné par les musiciens et chanteurs Jean-Michel Veillon (flûte), Pierrick Tardivel (contrebasse), Yannig Jorry (saxophone), le groupe Kej, Marthe Vassalo, Emmanuel Huteau, etc., et en compagnie des poètes Bernez Tangi, Yann-Ber Piriou, Fanch Peru, Nanda Troadec.

Berne Tangi est né en 1949 à Karanteg. Bretonnant de naissance, il parcourt le monde après ses études. Peintre, chanteur et poète, il a reçu le prix Imram en 1987 pour son recueil *Fulennou an Tantalad* aux éditions Skrid, chez qui il a également publié *Rod an Avelioù*, son dernier recueil (2001). Il vient de publier, en 2005, *Chien de feu* aux éditions Tarv Ruz (cf. notre recension dans les pages « Impressions »). Il a publié dans *hopala !* : une suite de poèmes dans le hors-série n° 2, *Poésie contemporaine de langue bretonne et de langue galloise* (épuisé), et une autre dans le dossier « Poésie bretonne » du n° 10.

Haïku

Jacques Thomassaint

Déluge des ocres
Sur le berceau de la houle
Juillet s'amarine

La voile faseye
Plus de vent l'océan
A lampé la lune

Foulard de tulle
Certitude d'impudeur
Pour fleurir le sable

La main dans l'écume
Sauve des morceaux de lune
D'une noyade de nuit

Veilleuse et passante
Un mystère dans la brume
Septembre s'enrhume

Jacques Thomassaint est né en 1942. Il vit à Port-Louis (Morbihan). Il a été instituteur puis rééducateur dans un service de pédopsychiatrie. Il anime un atelier d'écriture, participe à des rencontres dans les écoles, a un projet d'éducation populaire, lit (parfois) ses nouvelles et poèmes en public et navigue à la voile entre Port-Louis, les îles de Groix et des Glénan. Il a écrit une vingtaine de livres, parmi lesquels : *Comparution* (poèmes), Millas-Martin, 1971 ; *La Septième face du dé* (poèmes), Arcam, 1994 ; *La Guerre sera jolie, encore une fois* (récits), Complicités, 1998 ; *En attendant la canicule* (roman), Mutine, 2004 ; *Conte et ré-éducation* (essai de psychopédagogie), *Chronique sociale*, 1993 ; *Poèmes en anthologie*, IHV, 2006... À paraître en 2006 : *Une Journée de chien*, (roman policier canin), éd. Chemin faisant.

Haïku

Erwan Gourmelen

Nuages
Un passeport étrange
Dans l'herbe

Des aubes muettes
Montre cassée
Les mâts blanchissent

Un arbre dans l'œil
Arrive l'été
Loin des rues

Si peu de nuit
Jardin irréel
Une rose tatouée

Équation sans fin
L'horizon
Dernière ligne avouée

Erwan Gourmelen est né en 1977 à Saint-Malo. Formé aux métiers du livre au Havre, il est actuellement sans emploi. Influencé d'abord par la lecture de London et de Kerouac, il est un adepte de la poésie « élaguée » à la Guillevic, recherchant « nudité et fraîcheur sur les pas d'un Armand Robin comme nous tous étrangers ».

Haïku

Annie Rouxel

Comme un météore
portrait pour l'éternité
en être autrement

En pleine implosion
on se réveille curieux
chevauchant le vent

Ville écartelée
explosion lente du monde
pas de pluie, merci!

Le temps se glace
le temps jusqu'au vertige
l'histoire s'éveille

Petit brin d'herbe
près des gardiens du monde
traîne lumineuse

Annie Rouxel est peintre. A exposé, entre autres, à Rennes (où elle vit), à Paris, à Morlaix... S'intéresse aux littératures chinoise et japonaise.

Poésie

Bruno Geneste

Près de l'île
comme l'obscur
de la lumière retournée

enfouie

dans le sable
si proche, illimité

dans la voix
au seuil

du soir
tombé dans le feu

un matin de givre
sur Kergoulouet :
vent de nord, virant nord-ouest
et toute cette blancheur de ciel
qui brûle
les mots, leurs goûts de sel et d'os
Trenez : presqu'île de Merrien
Rivages de Penmarc'h

Bruno Geneste est né à Pont-l'Abbé. Il a dirigé les éditions Blanc Silex jusqu'en 2005. Il est également le fondateur des éditions Amers. Il est l'organisateur du festival La Parole poétique de Moëlan-sur-Mer et cofondateur du prix Xavier Grall (décerné cette année à Jean-Paul Kermarrec). Il a publié : *Sanctuaire du milieu des vents*, éd. L'Authenticiste, 1999; *Élan vers la lumière*, éd. Maya Mémin, 1999; *Usage de Salah Stétié*, sous la direction de Bruno Geneste, éd. Blanc Silex, 2001; *Rituel nomade*, éd. Blanc Silex suivi de *Neige et fumée*, 2003; *Traversées, ce long chemin vers la lumière*, éd. L'Autre Rive, 2005; *Présent océanique*, éd. Encre vives, 2006. A paraître : *Quatre Saisons à l'île de Sein*, photos Jean-Yves Gloaguen, éd. Coop Breizh.

Poésies

Daniel Kay

Vélasquez

(souvenir du siècle d'or)

Dans le hublot
le roi et la reine
de la très catholique Espagne
posent et jacassent
pour un parterre
de lances et de plumes.
Derrière les tentures
l'infante cache les *bonbonnes*
et le *détendeur*.
Devant son écran
le nain qui grappille
des cacahuètes
joue les hidalgos
et surveille les écoutilles.
Le miroir loquace ne dit pas toujours
la vérité.

Trois icônes

Sous le pictogramme
le corps meurtri du Fils
recueille les chutes de papier peint.

Sous le pictogramme
la fille au string rouge
reçoit l'Onction terrible.

Sous le pictogramme
l'enclume de l'archange
remplace le zèbre de faïence.

Ronde de nuit

À des années-lumière
de la gare du Nord
le capitaine Cocq
et son petit lieutenant
tisent des nappes de trous noirs
et jonglent avec des lampes torches.
Sous les hallebardes, les soudards
qui remontent leur braguette
à la lumière des phares
sentent la bière, les frites
et le cochon grillé.

Le galet de Carpaccio

Le galet que tient le doge
est parvenu des plages lointaines
de Bretagne sur les rives de la lagune.
Le condottiere qui aime les fresques
de saint George aux Esclavons
l'a peint en rouge
et placé sur le poste de télé
entre le dragon vaincu
et la petite robe de sainte Ursule.
Depuis, les galets tournent
dans la nuit vénitienne
comme le poignard
qui ne fait même pas trembler
Roger Moore dans *Moonmaker*.

Daniel Kay vit et travaille en Bretagne. Il a publié de nombreux livres d'artistes : *L'Atelier Bellini* (avec une gravure de Jean-Claude Le Floch); *Magnificat* (avec des dessins de Thierry Le Saëc), éditions des Urbanistes, Fougères; *Nulle Mythologie* (avec des gravures de Pascale de La Borderie), atelier Fibres Libres, Pont-Scorff. Il a également publié ses textes dans les revues suivantes : *Traces*, *Théodore Balmoral*, *La Canopée*, *Le Petit Poète illustré*, *La Nouvelle Revue Française*.

Quêteurs de mémoire : faire vivre le breton parlé

Anne-Marie Kervern-Quefféléant

Klaskerien ha treizherien sonjoù

E Penn-ar-Bed eo e vez kavet an darn vrasañ eus ar vrezhonegerien. Sañset e jome 132 000 a dud gouest d'ober gant hon yezh e 1999, tost an hanter eus brezhonegerien Breizh a-bezh. Ar c'hazh eus ar re-mañ a zo en tu-all da 65 bloaz ha n'eus nemet 4 % eus ar re a oar brezhoneg hag a zo dindan 40 vloaz. Adalek ar bloavezhioù 1950 o deus kroget ar Vretoned da sevel o bugale e galleg, hep klask ken deskiñ brezhoneg d'ar rummadoù nevez.

Ar brezhoneg hag a oa, n'eus ket pell c'hoazh, difennet ober gantañ er skol a zo, hiziv an deiz, o c'hounit tachenn endro er vuhez kevredigezhel ha se, dre al labour hag a vez kaset da benn er skolioù, gant ar c'hevredigezhioù ha gant sikour toud a re a youl vat a glask saveteiñ hon hezh.

Daoust da se, en desped d'al labour liesdoare kaset da vat a bep tu, d'an dastum, d'ar stummadurioù dibaouez, d'ar c'hentelioù noz ha d'ar skol e brezhoneg (siwazh, n'eus kemet 2 % deus skolidi an departamant o heuliañ un hentad divyezhek : Diwan, Div Yezh ha Dihun) e kustum digreskiñ dibaouez niver ar re a zo gouest d'ober gant hon yezh, ha mont a ra da goll, bemdez, lodennoù dibriz ur sevenadur dre gomz.

Peadra a zo da vezañ soursiet hag, en tu all d'al labour a vez kaset ingal dabenn gantañ war dachenn sevenadurel ar vro, Kuzul-Meur Penn-ar-Bed a zo bet divizet gantañ gwareziñ ar pep pouezusañ eus hon glad sevenadurel : ar brezhoneg. Adalek Gwengolo 2005 e vo sikouret ar rummadoù nevez da denañ o mat eus teñzor ar yezh komzet dre ur raktres ledan, ledet war an holl departamant, e anv : « Klaskerien ha treizherien sonjoù ».

Ar raktres-mañ a zo bet savet da sikour lakaat e darempred an danvez-brezhonegerien eus en tu hag ar vrezhonegerien a-vihanik eus an tu-all, rouez awalc'h betek henn an darempedoù kenetrezo. « N'eo ket memes brezhoneg ! », « N'emañ ket ar brezhoneg mat ganeomp ! », « N'en em gomprenomp ket ! » a vez klevet re alies c'hoazh. Ma teu war wel amañ, splann awalc'h gant seurt komzoù, ar fos a zo o tispartiañ ar rummadoù, un tamm bolontez politikel, youl vat hag un nebeut strivoù a vefe matreze trawalc'h da stankañ anezhañ.

Ar pennad-mañ a zo bet tennet eus ar gelaouenn « Penn-ar-bed » embannet gant Kuzul-Meur Penn-ar-Bed, niverenn 94.

En juin 2005, était lancée au conseil général du Finistère l'opération « Quêteurs de mémoire », destinée à rapprocher les jeunes locuteurs des bretonnants de naissance qui ont très peu d'occasion, de communiquer entre eux en breton.

Il faut dire qu'il avait de l'allure ce lancement d'opération : documents bilingues de qualité, écrans sur lesquels chacun pouvait suivre le déroulement du programme dans la langue de son



choix, traduction simultanée. La langue bretonne était reçue au conseil général du Finistère avec des honneurs inhabituels.

Ce concours de collectage en langue bretonne veut contribuer à renouer le dialogue entre anciens et nouveaux locuteurs. « Pour préserver la diversité et l'authenticité de la langue », souligne Annaïg Daouphars, chargée de mission sur ce projet, « ils doivent se rencontrer, échanger, partager. L'ambition est forte, car il s'agit d'agir, par cette action, à plusieurs niveaux : faire vivre le breton parlé, enrichir les connaissances linguistiques des néobretonnants, créer du lien social entre jeunes et anciens, positiver les rapports des « passeurs » (ceux qui ont une connaissance native et orale du breton) à leur langue maternelle. On sait que le fossé se creuse entre la langue vécue oralement et les jeunes enseignants, plus à l'aise dans la langue apprise. On sait aussi que les « passeurs » font partie des dernières générations capables de jouer ce rôle. On ne peut qu'être modeste devant l'ampleur de la tâche mais celle-ci ne doit pas nous empêcher d'agir positivement, à la fois sur la langue et sur la société bretonnes ».

L'ambition est honorable mais la modestie affichée a fait réagir, pas toujours positivement : Unvaniezh ar Gelennerien Brezhoneg, dès le départ, s'est inquiété des moyens jugés trop faibles pour être efficaces. Et puis, s'insurgent d'autres, est-ce que ce rapprochement ne se fait pas déjà « naturellement », à l'initiative des enseignants ? On se souvient de cette photo célèbre représentant Denez Abernot, le premier instituteur Diwan, accompagné d'un enfant de maternelle, en grande discussion avec une dame âgée de Lampaul-Ploudalmézeau. « On aurait tort de généraliser cette image idyllique ; les jeunes enseignants ne sont plus toujours aussi en phase avec leur environnement », corrige Annaïg Daouphars. La chargée de mission admet que le document du conseil général ne contient aucune mention du budget consacré à l'opération, mais elle récuse l'idée que la pauvreté des moyens limiterait celle-ci à un « coup de pub » : « Il n'y a pas forcément de ligne budgétaire repérable en tant que telle. Un poste de cadre A, à temps complet, ça n'est pas rien ; de nombreux secteurs sont concernés et abondent, par conséquent, le budget de l'opération à leur niveau : communication (avec des documents comme « Ma levrig klasker » destiné aux élèves, les sites Internet...), petite enfance (introduction du breton dans les crèches), vie sociale (35 maisons de retraite inscrites dans l'opération et un site Internet), insertion sociale et professionnelle (dans le cadre de la formation pratique au breton en six mois, à Stumdi)... Les communes aussi financent, et elles vont pouvoir s'approprier le collectage qui les concerne : expositions, veillées, projections de films. »

On comprend alors que ces actions sont à replacer dans une démarche forte de développement durable, où le croisement des compétences et l'impulsion politique comptent plus qu'un chiffre sur une ligne budgétaire. Sans cette impulsion qui soutient les projets, mais aussi les légitime, imagine-t-on que le Centre de formation de la fonction publique territoriale aurait monté le stage « Gestion du bilinguisme à l'échelle d'un territoire », qui va se dérouler en avril prochain à Vannes ?

Actuellement, 52 projets sont recensés. Ancrés dans la vie locale, passeurs et quêteurs se découvrent dans une langue chargée d'affectivité, avec la volonté commune de faire vivre des trésors trop souvent enterrés. Même de loin, on veut participer : comme ce prêtre missionnaire en Afrique, bretonnant, qui veut apporter sa contribution de « passeur » après avoir lu un article dans le journal *La Croix*. On attend avec impatience la restitution qui se fera à la fin de l'année scolaire et *hopala!* ne manquera pas de relater les résultats du concours départemental.

<http://www.queuteurs.cg29.fr> – <http://www.accordages-intergénération.com>

La laïcité en débat : suite

La laïcité, principe universel

Guy Coq

Une réappropriation nécessaire

L'actuel regain d'intérêt pour la laïcité s'accompagne parfois d'insuffisances quant à la définition de celle-ci. Au demeurant, le flottement de sens touche également le statut même de la laïcité : est-ce une valeur ? Doit-on parler d'un concept de laïcité : est-ce un cadre neutre de coexistence des valeurs, des philosophies, des religions ?

Cette conception de la laïcité comme cadre vide, simple espace où coexistent des différences, est ce que j'appellerai le sens faible. S'en tenir à cette absence de contenu, c'est appauvrir l'idée de laïcité. Cependant, cet accueil des différences, qui s'appela autrefois *tolérance*, désigne en définitive une valeur. Il est pratiquement impossible de penser la laïcité sans y voir au minimum la présence de valeurs communes : liberté de conscience, respect et reconnaissance de l'humanité de l'autre, par-delà les barrières culturelles.

Mais c'est réduire la laïcité au statut de valeur, à en méconnaître la fonction de principe fondateur de la démocratie. Il vaut mieux ici parler de principe que de concept, dans la mesure où ce dernier terme appelle nécessairement l'inscription de la laïcité dans un cadre théorique particulier. Or, le rôle de la laïcité se situe en amont de la diversité des philosophies politiques, au lieu où devient possible un espace social démocratique. Voyons d'abord comment on peut analyser ce principe. Il est double. D'une part, on peut découvrir à l'œuvre la laïcité dès lors qu'une société assume la décision de ne plus situer, à son fondement, une religion et le sacré qu'elle impose. Cette société décrit l'ordre humain comme le produit de l'interaction des hommes à travers leur histoire et, du coup charge les humains de la totale responsabilité de ce qu'ils font d'eux-mêmes, sur eux-mêmes. Les institutions ne découlent plus alors d'un sacré ni d'une religion civile. Marcel Gauchet explique comment l'Humanité commença en se dessaisissant de tout pouvoir sur cela même que, pourtant, elle créait : un ordre social. Elle instituait une société et, pendant très longtemps, elle fit comme si celle-ci ne dépendait pas de l'action des hommes. La société laïque, c'est donc finalement la réappropriation par l'humanité de sa responsabilité, c'est la reconnaissance de ce que produit sa liberté et de ce qui est remis à son choix collectif.

Présenté ainsi, il apparaît clairement que le principe de laïcité pose une distinction par rapport à la religion et une relation d'interdépendance avec la démocratie.

Cet aspect des choses a souvent été méconnu. Si la laïcité évoque un combat contre la domination des religions sur la société, il en résulte clairement une signification politique. Or,

si les humains récupèrent la responsabilité de leur société, comme réalité humaine, n'est-ce pas là une affirmation qui rend nécessaire l'égalité de participation de tous au pouvoir de la société sur elle-même ? *La laïcité appelle la démocratie mais la réciproque s'impose immédiatement.* Si la démocratie comporte la souveraineté du peuple, la participation de chacun à la volonté générale, est-il encore possible de déclarer que les règles de la vie commune découleraient directement de la décision divine ? La démocratie appelle la laïcité.

Un double principe

Il faut concevoir un principe double pour démêler ce qui, dans la laïcité, serait spécifiquement français et ce qui aurait une validité plus étendue. Si, en effet, le sacré d'une religion n'est plus au fondement du social, il devient nécessaire de distinguer les institutions de la société et les institutions qui structurent les groupes religieux. Si cette distinction est reconnue, on n'est pas loin de la séparation. C'est pourquoi il est très important de préciser, quand on évoque la loi de décembre 1905, ce qui tient à des circonstances historiques particulières et ce qui a une portée plus générale. Il y a dans cette séparation à la française la volonté de mettre fin à une confusion institutionnelle qui eut pérennisé la position dominante de l'Église.

Cependant, il faut remarquer que cette séparation n'a été possible que dans la mesure où préexistait une forte dualité entre l'Église catholique et l'État, le pouvoir du roi étant lui-même sacré. Les confusions étaient depuis le départ désignées, dans le christianisme, comme contraires au message du Christ. Bref, c'est la capacité de la communauté religieuse à se définir une structure autonome qui rend possible la séparation, comme statut juridique maintenant la distinction entre les institutions de la société et celles de toute l'Église.

Quand le religieux ne se distingue plus du social, il tend à imprégner l'ensemble des institutions. Aussi peut-on aller jusqu'à dire qu'une organisation autonome du groupe religieux est nécessaire pour qu'il puisse s'inscrire, en respectant l'autonomie, dans l'espace social démocratique. Une conséquence s'impose : dans la société laïque, il est légitime que l'État exige des religions qu'elles instaurent un système de représentation, afin qu'il puisse identifier qui a la compétence pour discuter au nom des croyants d'une religion.

L'idée de séparation a suscité bien des malentendus. Certains affirment qu'elle réduit la religion au statut d'une affaire purement individuelle et intérieure. Or, s'il est vrai que les institutions religieuses ne sont plus publiques, la loi de 1905 prend en compte le droit des religions de décider d'elles-mêmes de leur mode d'organisation. Elle précise (article 4) le transfert des biens nécessaires aux cultes « *aux associations qui (se conforment) aux règles d'organisation générales du culte dont elles se proposent d'assurer l'existence* ». Cet article, dont on dit qu'il aurait été rédigé par Jean Jaurès, ouvre la voie à un respect des structures hiérarchiques de l'Église catholique. À partir de là, les divers cultes ont le droit d'exister dans l'espace social sous une forme associative à caractère particulier.

Il y a des cas cependant où l'insertion des religions dans l'espace de la société laïque est problématique. Deux situations extrêmes illustrent cette difficulté.

Si une religion refuse de se donner une forme institutionnelle définie la situant dans l'espace social, le risque est alors que cette religion soit tentée de traiter la société même comme son espace naturel ou bien de coloniser des espaces ou des institutions, pour se donner une visibilité

sociale. Le problème du communautarisme est bien de produire des situations de confusion : l'existence sociale de la religion s'y confond avec une identité d'origine, de nature ethnique.

D'un autre côté, on peut voir des religions se constituer comme véritables contre-sociétés, soustrayant leurs membres à tout social extérieur au groupe et traitant la société globale comme un véritable ennemi. C'est un processus de ce genre qu'on dénonce sous le nom de secte. Au pire, un gourou s'accapare toutes les fonctions sociales, tous les pouvoirs : spirituel, politique, économique, sexuel, à l'intérieur de la secte. Ces minisociétés insociables sont incompatibles avec la société démocratique.

Tout ne peut pas être laïque dans une société laïque

La formule soulève déjà des objections en ce qui concerne la démocratie. Certaines ont leur source dans la confusion entre la société et l'État. Rappelons que le principe démocratique concerne essentiellement la sphère du politique. Là où la société sépare d'elle-même une partie d'elle-même, qui se structure en appareil où se rassemble la capacité d'action de la société sur elle-même. Grâce à l'État, la société peut prétendre à une certaine maîtrise collective de ses moyens d'existence et de son avenir. Le principe démocratique, qui légitime cette action par la volonté générale, la décision du peuple lui-même, est ici nécessaire. Il pourra empêcher l'État de transformer sa capacité de service en domination et oppression sur la société.

Mais vient ici une question parfois oubliée : pour qu'il y ait État et démocratie, encore faut-il qu'il y ait d'abord une société. Celle-ci est toujours le résultat d'une histoire où, bien entendu, l'État intervient mais qu'est-ce qui fait qu'il y a une société historique qui s'identifie comme telle ? Il faut bien évoquer ici l'interaction de plusieurs instances, économiques et géographiques mais aussi culturelles, éthiques et symboliques. Il y a la mémoire d'une histoire vécue en commun. Mais, au plus près de la vie naissante, il y a l'institution familiale. Les marxistes crurent identifier une instance ultime de la société qui la déterminerait et la gouvernerait et ils désignèrent l'économie. Nous évoquerons plutôt une interaction, une interdépendance des instances. La sphère politique elle-même est dans l'interdépendance et, si elle intervient dans l'évolution d'une société, elle n'est pas la seule source de ce qui fait la cohésion d'une société. Disons autrement que le lien social a de nombreuses dimensions : familiale, culturelle, économique, éthique, religieuse, historique.

Ce détour un peu théorique nous permet, peut-être, de mieux voir que si tout n'est pas réductible au politique, dans une société historique, tout ne peut pas non plus y être régi par le principe démocratique. Ainsi, par exemple, s'il est indiscutable que la famille et l'école sont transformées dans la société démocratique, n'empêche qu'il y a dans la famille un lien de filiation, des relations dissymétriques qui sont prépolitiques. Il y a une articulation générationnelle, une responsabilité éducative qui font que, fondamentalement, même si on applique au mieux le principe d'égalité des sexes, la famille n'est pas démocratique. Le mariage demeure une institution et, pour que les enfants censés en naître deviennent de libres citoyens d'une société libre, il y a des conditions non démocratiques à remplir. L'éducation à la liberté procède de processus culturels largement non choisis, conditions non démocratiques de la survie de la démocratie. Nous ferions le même raisonnement pour l'école : institution nécessaire à la survie de la démocratie, elle n'est pas démocratique. Car dans l'éducation, qui est essentielle-

ment l'entrée dans une culture, l'enfant assimile, acquiert, maîtrise des éléments culturels qu'il n'a pas inventés, qu'il n'est pas, pour une large part, en mesure de choisir.

Un principe nécessaire et problématique

Partout où nous venons de détecter des sphères non démocratiques, mais cependant nécessaires, on trouverait des limites à la laïcité. Il faut donc examiner cette diversité des sphères de la société, tout en maintenant que la sphère du politique demeure laïque. Mais la famille n'a pas la nécessité d'être laïque. Dans le domaine culturel, dans la création, le principe de laïcité n'a aucun sens : c'est avec la totalité indivise de son être que le poète écrit. Il serait ridicule de l'accuser de ne pas être laïque, quand son expérience spirituelle affleure en positif ou en négatif. On ne peut confondre séparation des Églises et de l'État et séparation de la société et des religions. Par contre, la recherche scientifique sera nécessairement laïque, car elle implique une raison autonome qui ne se subordonne pas, a priori, à une vérité même religieuse. C'est pourquoi le fait de mettre sur le même plan le récit de la Genèse et le big bang est totalement illégitime. La sphère de l'économie est laïque de fait. L'éducation scolaire est laïque par principe.

Tout ne peut être laïque dans une société laïque. Cette proposition ouvre l'espace d'une série de questions mal explorées. Nous vivons dans des sociétés qui n'ont plus de systèmes englobant légitimes. La rencontre avec l'Islam, qui demeure encore un système englobant, dans nombre de sociétés, nous renvoie donc à la radicale nouveauté de notre société. Le problème se complique si l'on perçoit que, pas plus que l'État, la société globale ne peut se confondre avec une religion. Certes, notre société, qui ne reconnaît aucun fondement religieux, garde des repères symboliques, des éléments culturels, des valeurs. Mais la limite est atteinte quand on voit que le tissu social est légitimement travaillé par le dynamisme des engagements spirituels. Pour chacun de nous, à un certain niveau, le lien social révèle des dimensions religieuses. Le lien des croyants, entre eux, est agissant sur le tissu social. Il ne faut pas confondre laïcité et laïcisation infinie.

Un autre terrain intéressant à explorer serait celui du droit. Logiquement, il est passé dans la sphère du politique et, à cet égard, les lois sont laïques par définition. Mais le droit ne peut pas être la seule institution normative. Osons dire que l'une des questions les moins explorées de la laïcité est celle des valeurs communes, de ces repères qui soutiennent la légitimité même des lois. On croit parfois que les lois sont gardiennes des valeurs mais c'est, à l'inverse, la confiance partagée dans les valeurs qui construit l'évidence, grâce à laquelle on peut consentir aux lois. Retirez l'engagement vis-à-vis des valeurs essentielles qui les fondent et les droits de l'homme perdent leur force. De même que la laïcité implique une république démocratique, elle perd sens si elle s'écarte de la reconnaissance de valeurs communes.

De même, si la laïcité est nécessaire, comme condition de possibilité d'une société pluraliste, le problème lancinant qu'on peut de moins en moins éluder est résumé par une simple question : en quoi y a-t-il du pluriel ? Qu'est cette société ? À quoi tient-elle et comment éviter qu'un pluriel, où s'efface l'horizon d'un monde commun, soit autre chose qu'un éclatement violent ? Nous évoquions à l'instant la sphère des valeurs communes mais le recours à la république marque la survivance d'un besoin de représentation symbolique de la société.

Au total, nous en arrivons à un constat : par rapport à l'avenir des libertés, la laïcité, en parallèle avec le principe démocratique, est à la fois nécessaire et problématique.

Laïcité : exception française ou principe universel

Un siècle après le vote de la loi du 9 décembre 1905, le vieil argument, selon lequel la laïcité serait une affaire purement française, apparaît bien usé. Certes, il y a une histoire française de la laïcité, avec ses particularités, mais il importe d'en prendre conscience : le principe de laïcité a une portée universelle. Souvent la chose existe, sans le mot. C'est pourquoi j'ai mis en circulation le terme *laicity*, dont l'utilisation sur le plan international clarifierait bien des débats. À l'échelle du monde, la paix ne peut progresser qu'à travers la reconnaissance de ce principe qui seul, donne un fondement à la fois au refus des intégrismes, qui instrumentalisent les religions, et à la reconnaissance du pluralisme religieux dans une société libre.

Ainsi s'impose à la conscience humaine la reconnaissance d'un principe qui aurait dû apparaître au premier plan si les autorités françaises avaient été capables de donner à ce centenaire tout le retentissement qu'il méritait*.



L'enlèvement des crucifix dans les écoles de la Ville de Paris, par M. Gerlier, *La presse illustrée*, n° 673, 1881.

*Ce dernier paragraphe est en partie tiré d'un article de l'auteur dans *le Figaro* du 21 septembre 2005.

Guy Coq est agrégé de philosophie, collaborateur de la revue *Esprit* et ancien professeur associé à l'IUFM de Versailles. Son dernier ouvrage *La laïcité, principe universel* est paru aux éditions Le Félin, Paris, 2005.

Chers amis...

Erwan Vallerie

Bravo pour votre dossier laïcité, qui a le mérite de démontrer que ce concept de laïcité, avec sa richesse et ses dérivés, est au cœur de la question bretonne et, plus généralement, des rapports de la démocratie avec les minorités. C'est un enjeu essentiel en ces temps où un républicanisme exacerbé se répand dans les médias, au risque de voir des pans importants de l'opinion bretonne – ou du moins de l'opinion bretonniste – jeter le bébé avec l'eau du bain.

Pour ne pas vous submerger de tout ce que j'aurais envie d'écrire, je me bornerai à trois remarques d'ordre sémantique, qui me paraissent éclairantes (il ne s'agit pas de jouer au prof de grammaire mais de contribuer au débat).

1. Vous employez le substantif *laïque* pour désigner les croyants qui ne sont pas des clercs (page 5 : « *Les clercs apportent la parole aux laïques* » ; page 28 : « *Les laïques* », par opposition au clergé). Bernard Pivot n'y trouverait rien à redire : c'est l'usage ancien, confirmé par Littré qui précise seulement : « *On écrit aussi laïc.* » Pourtant, depuis les lois laïques, justement, un nouvel usage s'est instauré, notamment dans les milieux catholiques, qui distingue les *laïcs*, c'est-à-dire les membres de l'Église qui n'exercent pas un ministère ordonné, des *laïques*, c'est-à-dire les partisans de la laïcité. Or, cette distinction, qui voudrait purger l'ambiguïté, révèle en fait une équivoque originelle : dans les années qui précèdent la séparation, l'affrontement se situe entre, d'un côté, des clercs peu soucieux de mettre en pratique la première parole vraiment laïque de l'Histoire, le « *rendez à César ce qui est à César* » de l'Évangile et, de l'autre côté, des libres-penseurs qui ne voient dans la religion qu'une pure superstition imposée par les clercs à un peuple qu'il faut aider à s'émanciper. Dans cet affrontement, le peuple, autrement dit les *laïcs / laïques*, est moins un sujet qu'un objet, que les deux camps s'accordent au moins pour cantonner dans le rôle d'un enjeu passif, qu'il s'agit de conquérir ou de ramener à soi.

Ce pourrait n'être qu'un clin d'œil de l'Histoire si cette équivoque n'était pas toujours présente, cent ans après. Car c'est elle qui permet d'écrire sans tomber dans le non-sens : *il y a des laïcs qui ne sont pas des laïques* (ou même, pour s'en tenir à votre usage : *Il y a des laïques qui ne sont pas des laïques*). C'est elle qui rassemble sous un même nom la laïcité de combat qui animait le petit père Combes, et la laïcité d'apaisement que la pratique de la loi de 1905 a instaurée sans vraiment la consacrer. Et c'est elle, encore, qui refait surface quand il s'agit de légiférer sur le voile, au nom de grands principes qui invariablement sous-entendent que les *laïcs / laïques* seraient de simples consommateurs – ou non-consommateurs – de sacré.

On proclame ainsi qu'il faut distinguer la sphère privée, à laquelle appartiendrait la religion, de la sphère publique. Ou encore que la loi républicaine prime la loi de Dieu. Ce sont là des vues bien satisfaisantes pour qui considère la religion comme une superstructure idéologique vouée à la disparition ; elles paraissent même recevables pour les adeptes – encore nombreux dans notre société postmoderne – d'un christianisme vaguement culturel, voire sociologique.

Mais, pour des croyants convaincus, qu'ils soient chrétiens, musulmans ou autres, cela n'a pas de sens : la foi, quelle qu'elle soit, est un engagement total qui ne peut s'accommoder d'une distinction schizophrénique entre sphère privée et sphère publique. Et l'on conviendra que, s'il existe un Dieu, il serait particulièrement bouffon de prétendre soumettre ses décrets à la ratification de la République ou de quelque régime que ce soit.

Il faut donc sortir de l'équivoque et, ou bien, revenir à une laïcité de combat qui se donne pour objectif affiché l'élimination progressive du fait religieux, ou bien opter clairement pour une laïcité de tolérance, un *modus vivendi* qui ne prétend pas s'insinuer dans les consciences et se contente de définir les règles de la vie en commun. Une laïcité dans laquelle la loi commune, certes, s'impose à tous mais simplement comme un contrat social et non pas en vertu d'une transcendance qui la placerait au-dessus d'une éventuelle loi divine. Une laïcité dans laquelle la liberté de croire ou de ne pas croire, de pratiquer ou de ne pas pratiquer n'a de limite que le respect mutuel, ce qui exclut, évidemment, les manifestations agressives ou intolérantes qui prétendraient imposer, à ceux qui ne partagent pas la même foi, des rites, des comportements ou des préceptes moraux que seule la foi peut fonder mais ce qui implique aussi que l'expression sereine des diverses convictions et croyances a sa place dans l'espace public. Apprendre donc à accepter ce qui ne nous ressemble pas. Et passer ainsi d'une tolérance minimaliste, proche de l'indifférence sinon du mépris, qui ne concède à autrui que la liberté d'avoir tort, à la tolérance vraie, qui lui reconnaît le droit d'avoir raison.

2. Comme dans tous les débats sur le sujet, vous employez itérativement le mot de « *communautarisme* », fût-ce pour prendre vos distances. Ainsi, page 9 : « *L'axe principal du discours laïque officiel aujourd'hui en France relève d'une idéologie de combat contre le communautarisme* » et, page 36 : « *La laïcité se fixe, entre autres, un objectif : dissoudre le "communautarisme" dans la citoyenneté.* » Mais avez-vous eu la curiosité de chercher la définition du mot dans un dictionnaire ? Si oui, j'espère pour vous que vous en détenez une édition récente. Car mon *Petit Robert*, qui date de 1970 (eh oui déjà !) ne connaît pas ce mot. Et pas davantage mon *Petit Larousse*, qui est pourtant de 1992. Curieux, non, cet ennemi héréditaire de la République et de la laïcité qui n'avait pas même de nom il y a quinze ans à peine. Cela me fait penser à cet argument abondamment développé dans la controverse sur le voile : le voile n'est pas républicain parce qu'il attente à l'égalité entre les femmes et les hommes. J'en suis personnellement bien convaincu mais je n'oublie quand même pas, moi qui ne suis pas tout à fait un vieillard, que, quand je suis né, après des décennies de République, ma mère n'avait pas encore le droit de vote.

Qu'est-ce que c'est que cette idéologie républicaine, qui fait constamment référence aux grands ancêtres et qui passe son temps à ferrailer au nom de principes que non seulement les grands ancêtres n'imaginaient même pas mais qu'encre ils violaient allègrement ? Qu'est-ce que c'est, sinon justement, une idéologie, c'est-à-dire un discours visant à justifier une situation acquise, à pérenniser un rapport de forces. Et pour le communautarisme, comment ne pas voir que ce mot, entré si récemment dans le vocabulaire français, a d'abord servi à stigmatiser les affreux Américains qui menacent « *l'exception française* », que ce mot n'est qu'un des outils de l'anti-américanisme, ce « *socialisme des imbéciles* », paraît-il ?

3. Page 31, Jacques Le Goff écrit : « *Attente certes à la laïcité quiconque impose des signes religieux ostensibles...* » Ce sont les termes mêmes qui ont été retenus dans la loi. Pourtant,

page 34, Charlie Windelschmidt déclare : « *Plus de signes ostentatoires politiques ou religieux ? Construisons alors un monde qui se nommerait : rien.* » Ce flottement – encore un ! – entre deux termes vaut qu'on s'y arrête.

Dans les instructions données par le pouvoir politique à la commission Stasi, c'est bien le terme « *ostentatoire* » qui figurait. Les débats firent cependant apparaître que ce terme n'était pas assez restrictif : par sa subjectivité même (est ostentatoire ce qui relève d'une intention provocatrice et est ressenti comme tel), il se prêtait au contournement. Certains proposèrent de parler de *signes visibles*, ce qui avait le mérite de l'objectivité mais risquait de proscrire jusqu'aux médailles de baptême. C'est alors qu'un petit malin sortit son dictionnaire, ce livre sacré de la religion gallicane, et proposa le mot *ostensible*, qui fut adopté dans l'enthousiasme. Le problème est que le mot *ostensible* n'existe pas ou plus exactement – c'est la même chose, sauf pour un francophone conscient et organisé – qu'il n'existe pas en dehors des dictionnaires, où il apparaît en 1740. On peut gager qu'il ne fait partie du « *vocabulaire actif* » d'aucun francophone : c'est un pur décalque du latin, forgé par quelque pédant pour en imposer au *servum pecus*. La preuve en est que ce mot n'a pas de sens identifiable, comme le montre le *Petit Robert* (enfin, celui de 1970), qui s'efforce à le définir ainsi : « *1° Vieux. Qui peut être montré sans inconvénient. 2° Moderne (1801). Qui est fait sans se cacher ou avec l'intention d'être remarqué. Voir visible. Attitude, démarche ostensible. Charité ostensible. Voir ostentatoire.* » Autrement dit, un signe religieux ostensible est, ou bien un signe qu'il est possible de montrer, tel un chapelet enfoui dans une poche (ce qui est encore plus restrictif que *visible*), voire de montrer sans inconvénient (et pourquoi alors l'interdire ?), ou bien un signe visible, ou bien un signe ostentatoire. La loi n'a donc rien réglé et, si l'on se félicite aujourd'hui qu'elle ait – pour combien de temps ? – réduit le nombre de cas litigieux, c'est à l'intimidation qu'elle le doit et non à la raison, parce qu'il n'y a pas de rationalité dans les mots vides de sens.

Or, si la commission Stasi a fonctionné ainsi, ce n'est pas par le fait du hasard, c'est bien parce que l'idéologie française est pyramidale, ramassée par Napoléon (ce Napoléon qu'il serait blasphématoire de comparer à Hitler) dans les poubelles des Quarante Rois. Parce que donc, dans le domaine linguistique, elle considère que la langue n'appartient pas aux locuteurs mais à l'État. Parce qu'ainsi elle ne se définit pas par l'usage mais par un code, appelé *dictionnaire*, à l'élaboration duquel on a commis une académie (et si l'Académie française faisait correctement son boulot, il n'y aurait pas ces dérives bien peu républicaines, bien peu françaises que sont les dictionnaires *privés*). Au-dessus de la Loi, il y a la Constitution, au-dessus de la Constitution, il y a le Dictionnaire.

Est-ce que la République ne serait pas en train de tourner en rond ?

Vannes, le 4 janvier 2006

Erwan Vallerie est né en 1944. Ancien élève d'HEC, docteur en Histoire et civilisation (Université de Rennes 2), il s'est fait connaître par ses travaux de géographie historique et de linguistique : *Communes bretonnes, paroisses d'Armorique* (Beltan, 1986), *Traité de toponymie historique de la Bretagne* (édition bilingue, An Here, 1995). Il fut aussi le directeur-fondateur de la revue d'études politiques *Sav Breizh* (35 numéros entre 1969 et 1975). Les essais écrits pour cette revue (dont *Théorie de la Nation*, 1971) ont été regroupés en un volume sous le titre *Nous, barbares locaux* (An Here, 1997). Plus récemment, il s'est adressé au grand public avec *Ils sont fous ces Bretons !* (Coop Breizh, 2003 ; textes accompagnés des dessins de Nono) qui, avec près de 70 000 exemplaires vendus, est, depuis trois ans, en tête des ventes en Bretagne.

Pêle-mêle, la chronique d'Alain-Gabriel Monot

1. J'avais dessein de commencer la nouvelle livraison de cette rubrique par une critique fort élogieuse du dernier livre de Denis Rigal, *Les Proies et les ombres*, publié aux éditions HB. Inutile! François Laurent m'a devancé et dit, un peu plus loin, tout le bien que l'on peut penser de ces histoires d'hommes et d'animaux. Elles sont brèves, touchantes, écrites d'une plume magistrale. Lisez-les!

Denis RIGAL, *Les Proies et les ombres*, éd. HB, 14 €.

2. Fidèle à sa jolie façon, Gérard Le Gouic nous offre dans sa dernière livraison des poèmes qui ne manquent ni de saveur ni d'allant. Sous sa couverture claire – une ébauche d'aquarelle de Jean Bazaine –, *La belle lumière* est leçon de sagesse, bordée toujours de tendresse.

Beaucoup de poèmes de valeur dans ce recueil. Entre tous, ma préférence va à celui qui est hommage posthume au discret Henri Thomas : « *Il voyage, il vole / déposant sur sa sépulture / des immortelles de dunes, / inscrivant dans les limons de notre cœur, / dans les sèves de notre fidélité, / son amour de la vie pour l'éternité.* »

Gérard LE GOUIC, *La belle lumière*, éd. Telen Arvor, 12 €.

3. Poète de Bretagne encore, Louis Bertholom. Je relis avec une sorte de bonheur agité un recueil *Les Ronces bleues*, vieux déjà de quelques années. Le long poème « La danse du temps » me va droit au cœur : « *Des arbres défilent / Pour continuer le temps. / (...) / Tout est caresse / si / cadence y est. / Je danse / à l'appel / (...) / des nuages, / des pollens, / des trèfles, / de l'humus, / des bruitements de luzerne / (...) / des primevères gelées / des lapidations de grêlons, / des crapauds*

goitreux, / des rochers visqueux et coupants, / des rouillures de machines agricoles, / du FEU ÉTERNEL... »

Louis BERTHOLOM, *Les Ronces bleues*, éd. Blanc Silex, 10 €.

4. Notre amie poète Émilienne Kerhoas a cinq enfants. Michèle est aujourd'hui la chanteuse d'Escalé Dédale, trio musical dont le répertoire couvre un siècle de chansons de qualité, d'Érik Satie à Marguerite Duras en passant par Pierre Mac Orlan, Charles Trénet, Georges Brassens, Léo Ferré – pardon pour ceux que l'on oublie. Leur disque, récemment édité, ne trahit pas l'esprit de leurs concerts, mélange de virtuosité tranquille, de départ simple pour un « voyage de complot », ou mélancolie rime avec éclats de rire dans l'évidence claire de la générosité partagée.

Escalé Dédale, éd. Octopus, 15 €.

5. Dans la Petite Bibliothèque Payot, le livre saisissant *Le bordel des mers* évoque le destin impensable de 237 femmes anglaises – parfois voleuses ou prostituées, plus souvent simples misérables –, déportées en Australie en juillet 1789 (!) pour répondre aux besoins charnels des premiers colons arrivés à Sydney Cove et ainsi tenter d'assurer la survie, alors bien incertaine, de la jeune colonie finalement promise au destin que l'on sait. C'est avec stupefaction que l'on découvre par le détail les jugements marqués d'une inflexible sévérité, la pauvreté constituée en délit, le sort atroce de ces femmes coupées pour toujours des leurs – et l'arrogance toujours impitoyable de la classe dominante et de ses magistrats dans l'Angleterre de la fin du 18^e siècle. Siân Rees, qui narre avec grand talent cette histoire atroce, est née

en Cornouailles anglaises dans une famille d'armateurs. Le pire est qu'elle n'invente rien puisque son récit se fonde sur le journal – retrouvé par elle – de l'un des hommes du bord.

Siân REES, *Le bordel des mers*, Petite Bibliothèque Payot, 8,50 €.

6. Quelques vers. D'abord ceux, fervents, du poète chrétien Jean-Pierre Boulic, déjà évoqué dans cette rubrique. *Si proche de rien* est le titre de son nouveau recueil publié aux éditions La Porte, souvent mentionnées ici également : « *L'hiver a roulé ses plis / Le printemps est force / De relèvement / Sur peau de coquelicot / La fourmi fourmit / Son travail au noir / Rien de l'apparence / Au-delà des choses / Une lumière d'été.* » Ceux, sombres dans leur beauté déchirée (ils sont dédiés à Émilienne Kerhoas) d'Olivier Apert au sein du recueil *Infinisterre*, tout récemment publié aux éditions Apogée : « *Loin de tout / À peine au-dessus / Du niveau de la mer / PEN AR BED / Avec pour consolation l'infini / Comme ligne de partage entre nous / (...) / Au bout du / bout du monde / y aura-t-il un seul rocher monstre / pour me protéger / de tout ce que je n'ai pas su voir?* »

Jean-Pierre BOULIC, *Si proche de rien*, éd. La Porte (sur abonnement). Olivier APERT : *Infinisterre* suivi de *Crash*, éd. Apogée, 15 €.

7. « *Je suis homme, je suis époux et père de famille, je suis professeur, j'ai milité dans les rangs d'une organisation ouvrière, je suis dévoré, j'ai été dévoré de passion comme d'une vermine. Il m'a semblé parfois qu'il me faudrait neuf vies, et non pas une seule, pour venir à bout de la tâche de vivre.* »

Pierre Bergounioux, Entretien au *Monde* (3 mars 2006).

Impressions... Impressions... Impressions...

FIGURES DU PALESTINIEN
La « Terre sans hommes »,
ou les Palestiniens et la pensée
colonialiste européenne



Élias Sanbar, historien, combattant et honnête homme (il est le traducteur en français de l'œuvre de Mahmoud Darwich, dirige la revue *Études palestiniennes* et est ambassadeur de l'autorité palestinienne à l'Unesco). Ses trois premiers ouvrages (*Palestine 1948, L'Expulsion*, paru en 1984 aux éditions de la Revue *Études palestiniennes*, et *Les Palestiniens dans le siècle*, paru chez Gallimard jeunesse en 1994) sont toujours des ouvrages de référence pour quiconque veut connaître la réalité et l'ampleur du problème palestinien. Dans son dernier livre, *Figures du Palestinien*, il va plus loin dans l'analyse et construit, à travers un travail systématique sur les archives et les ouvrages de tous horizons de nouvelles clés pour la compréhension de la situation du dominé : non aux fins de production d'une rhétorique victimaire à nouveaux frais mais pour fournir au dominé des armes critiques dans son combat contre cette entreprise d'anéantissement symbolique, par laquelle le dominant assoit et légitime sa domination.

En ce sens, bien au-delà d'Albert Memmi – qui s'en tenait dans son *Portrait du colonisé* – au pathétique de la figure du dominé –, il paracheve, mais sur un mode différent, le travail entamé par Frantz Fanon. Remontant au 19^e siècle, Sanbar procède à la généalogie de la pensée colonialiste européenne en mettant en relief ses fondements culturels : l'hégémonie d'un discours chrétien que vient potentialiser un rationalisme issu des Lumières. C'est ainsi qu'il montre, textes à l'appui, comment a été construit, dès le début du 19^e siècle, le concept de « Terre sans hommes », aussi bien par les voyageurs et les savants que par les militaires venus d'Europe, mouvement auquel contribue à partir des années 1850 le jeu diplomatique-militaire complexe entre l'Europe et la Turquie longtemps dominante dans la région. Dans cette conception d'une Palestine réduite par les Européens à ses lieux saints et leur géographie biblique, et réduite par les Ottomans à un enjeu stratégique face à l'Europe, la Palestine apparaît dans la plupart des ouvrages de cette époque comme un espace dont, les habitants ne sont plus que des ombres ou, dans le meilleur des cas des figurants (à l'occasion jouant les utilités), sur une scène grandiose dont les acteurs principaux sont les savants, les religieux ou les militaires européens et les Ottomans en ce qui concerne le bradage du foncier. Aussi, lorsque dans la déclaration Balfour le mouvement sioniste négocie avec la couronne britannique l'octroi de la Palestine aux Juifs d'Europe, c'est tout naturellement qu'elle fait de ce concept la pierre angulaire de la déclaration « *Donner à des hommes sans terre (les Juifs) une terre sans hommes (la Palestine)* » ; l'objectif déclaré de l'opération étant de faire de cette terre des origines, supposée « dépourvue d'hommes », « un rempart de la civilisation ». Son évocation de la résistance au

colonialisme britannique (après la Seconde Guerre mondiale, le pays est sous mandat de la Couronne) sera une révélation pour beaucoup de lecteurs, en particulier le formidable mouvement populaire de 1936-1939 par lequel, au prix d'un véritable bain de sang, les Palestiniens obtiennent un minimum d'autonomie politique et l'arrêt de la colonisation sioniste sous tutelle anglaise. L'auteur n'évite pas l'erreur historique des dirigeants nationalistes d'alors qui, après la défaite des Alliés en 1940, les amène à prendre le chemin de Berlin à l'instar de bien d'autres nationalismes de l'époque, dont le nôtre. Le réveil sera d'autant plus douloureux après la guerre que les pays européens vont se purger à bon compte de leur culpabilité objective par rapport à la Shoah, en ne considérant plus la Palestine autrement que dans les termes de la déclaration Balfour, ce qui permettra la conquête d'une partie de la Palestine par les diverses composantes du mouvement sioniste. Sanbar montre alors que, au-delà des expulsions manu militari, des destructions de villages et des exécutions sommaires, si les Palestiniens quittent leur pays, surpris par la violence inopinée de l'agression, c'est « *qu'ils sont convaincus qu'une patrie même occupée ne peut se volatiliser. N'ayant pas réalisé le changement de monde, ils ne peuvent croire qu'une présence séculaire (...)* (puisse) être effacée en quelques semaines (...). Entassés aux frontières, regardant leur pays encore visible, vivant en plein air et dormant à la belle étoile, des dizaines de milliers d'êtres humains attendent ». L'analyse de la situation actuelle n'était pas le propos de Sanbar mais l'évolution des figures du Palestinien : c'est ainsi que le livre se clôt sur l'image d'une nouvelle figure, celle d'un peuple non seulement « *malade d'espoir* », pour reprendre l'expression de Mahmoud Darwich.

mais aussi d'un peuple qui, pour tous les peuples du monde arabe – les peuples et non les dirigeants – devient porteur d'un espoir de changement de leur propre vie.

Gérard Prémel

Élias SANBAR, *Figures du Palestinien – Identité des origines, identité de devenir*, Gallimard, 2004.

NEIGE Un voile sur la ville

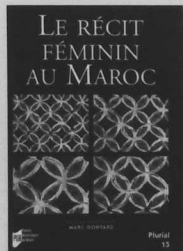
Neige, le dernier roman d'Orhan Pamuk, parle de Kars, une de ces villes sur la frontière qui sépare la Turquie et l'Iran. Au centre, les vestiges des vieilles demeures arméniennes d'avant le génocide, en périphérie les quartiers de cabanes – les *gecekondus*, mot à mot « posé la nuit » – peuplés des familles kurdes chassées par l'armée lors des opérations anti-guérilla d'évacuation et de destruction des villages ruraux environnants. Omniprésente, la ville, unifiée sous la neige, témoigne des deux drames qui font de cette région « pauvre et triste et tellement belle » une des plus désolées du Moyen-Orient. Sa double dénonciation de la responsabilité de l'État turc – dans le massacre d'un million d'Arméniens et la mort de trente mille Kurdes – a valu au romancier d'être poursuivi comme, ces derniers mois, une trentaine d'autres écrivains, cinéastes et journalistes, « pour insulte délibérée à l'identité turque ». Les errances du poète Ka, venu d'Allemagne où il vit en exil depuis douze ans pour enquêter sur les suicides en série de jeunes filles voilées, nous mènent au cœur d'une société kémaliste moribonde, dont les sursauts oppressifs s'exaspèrent dans un putsch d'opérette sanglant. Les résistances et les aspirations qui cherchent à s'en délivrer se perdent dans l'effervescence confuse des idéologies désillusionnées d'ex-gauchistes quadragénaires taxés d'occidentalisme, des velléités armées de jeunes nationalistes kurdes, des entreprises d'islamistes exploitant

la misère économique et spirituelle pour pousser à la chasse aux athées des enfants fanatisés. Son premier et dernier roman politique annonce Pamuk. Ce roman est politique comme l'est *L'Idiot* de Dostoïevski. Pas seulement parce que les deux histoires commencent de la même manière : le poète Ka traverse en autocar un paysage enneigé, le prince Mychkine regarde du train la campagne embrumée ; les deux personnages sont frères. Tous les deux – aimants et transparents jusqu'à la complaisance vis-à-vis de ceux qui les piègent ou les manipulent, évadés l'un dans sa poésie, l'autre dans ses hallucinations – vivent leur amour comme une *passion* (j'ajouterais *maudite* pour ne pas enfermer ma lecture dans la tradition chrétienne).

René Péron

Orhan PAMUK, *Neige*, Gallimard, 2005, 485 p., 22,50 €.

LE RÉCIT FÉMININ AU MAROC Une parole singulière ?



Marc Gontard, qui enseigne la littérature française à l'université de Rennes 2, dirige la collection Pluriel aux Presses universitaires de Rennes, une collection à la fois ancrée en Bretagne et ouverte sur les écritures du monde. Après avoir coordonné la publication du passionnant *L'Autre et l'ailleurs*, consacré à l'exotisme dans l'écriture, il nous livre un ensemble

de regards croisés sur une littérature en émergence, écrite par des femmes marocaines, dans la « langue de l'autre, le français ». Il fallait absolument rendre compte de l'effervescence de la société marocaine dans laquelle, depuis une dizaine d'années, la contestation des femmes passe par la création littéraire et, de manière privilégiée, par le roman en langue française. Ce travail collectif intitulé *Le Récit féminin au Maroc* est le fruit d'une collaboration entre deux laboratoires travaillant dans le même champ : le Groupe de recherche « Femmes et création » de l'université de Casablanca et l'Équipe de recherche sur la diversité linguistique et littéraire du monde francophone de Rennes 2.

L'ouvrage donne d'abord la parole à deux romancières, dont le rapport à l'identité est le fruit d'expériences presque opposées : alors que pour Bouthaina Azami-Tawil, la marocinité s'inscrit en creux (toujours là et toujours absente), Siham Bencheikhroun l'insère dans une sorte de mille-feuille qui assemble les facettes de son identité : femme, marocaine, écrivaine. La deuxième partie du livre interroge la spécificité de cette littérature avec réserve et prudence : sexe, féminité, identité, combat, écriture, autant de thèmes menacés par de dangereuses catégorisations et susceptibles de sombrer dans la caricature. Le travail qui nous est proposé évite ce risque : à propos de la quarantaine de romancières, qui publie depuis quelques années, on peut effectivement parler de littérature féminine en cours de constitution dans la mesure où celles-ci ont introduit une rupture profonde avec les pratiques d'écriture de leurs homologues masculins.

En effet, ces femmes, qui choisissent d'être éditées et lues au Maroc (ce n'est pas le cas de la majorité des écrivains), choisissent aussi par là de s'inscrire dans un champ social, dont elles constatent la hiérarchisation des sexes. La troisième partie recherche la spécificité des œuvres de quelques

romancières au regard des questions essentielles que sont la narrativité et l'expression de l'imaginaire. Enfin, les études s'ouvrent à des comparaisons à d'autres pays du Maghreb et d'Afrique noire. À la lecture de ce livre, on ne peut s'empêcher d'admirer, chez presque toutes ces romancières, un « bricolage » de l'identité (« un peu arabe, un peu berbère, un peu africaine, un peu musulmane, un peu juive, un peu païenne », comme Bouthaina Azami-Tawil), bricolage qui les rend inclassables. « *Fatiguées des incontournables classifications* », elles revendiquent qu'à leur sujet on parle d'abord de littérature et c'est avec un sentiment de colère que Siham Bencheikhroun se voit appelée systématiquement à sa « particularité de femme ». Vladimir Nabokov avouait, sans ciller, ses préjugés contre les femmes qui écrivent. « Je n'aime ni la porcelaine ni les arts mineurs », osait-il déclarer à propos de Jane Austen... sans l'avoir jamais lue, bien sûr. Enorme suffisance qui révèle que les livres écrits par des femmes sont la plupart du temps lus comme expression d'une minorité. À la question : « *Y a-t-il une littérature féminine ?* », Geneviève Brisac répond : « *Il y a, plus qu'avant, des femmes qui écrivent des romans, des nouvelles et dont le talent est salué. Pourtant, leurs livres ne sont pas lus tout à fait de la même manière ; c'est ce que dit si ingénument Vladimir Nabokov. Voilà pourquoi on ne peut que remercier ce collectif de chercheurs d'avoir tenté d'approcher cette énigme de la création sexuée et de la création tout court. Voilà pourquoi on ne peut que saluer ces écrivaines qui résistent à l'opinion hostile, au système de valeurs dominant et qui paient leur hardiesse au prix fort. L'écriture dite féminine consisterait à nommer ce qui dans les vies resterait inconnu et inconnable (le corps, les émotions, tout ce qui est réprimé par le contrat social), la fonction de la littérature dite féminine serait de révéler le refoulé, le secret, le non-dit.*

On aurait vite fait, alors, et c'est là le piège dans lequel cet ouvrage évite de tomber, de créer autour des femmes de nouvelles limites que la plupart des écrivaines étudiées refusent. En revanche, l'ouvrage met bien en valeur la situation de leur écriture, selon le mot de Roland Barthes, dans « un rapport entre la création et la société ». Leur langage, transformé par sa destination sociale, devient conquête de liberté, langage libéré, une sorte d'« idéal de langue » et non un style particulier aux femmes.

Anne-Marie Kervern-Quefféléant

Le récit féminin au Maroc, sous la direction de Marc GONTARD, PUR, coll. Pluriel, 221 p., 17 €.

LAÏCITÉ ET CITÉ Contribution au débat sur la laïcité



Longtemps l'un des principaux adjoints de la mandature d'Edmond Hervé, Pierre-Yves Heurtin s'est vu confier, à l'occasion du centenaire de la loi de 1905, la mission de mener à bien une réflexion consacrée à la place de la laïcité dans la ville. Après un long récapitulatif sur la généalogie du concept de laïcité du siècle des Lumières à l'orée du 20^e siècle en passant par la Révolution, et après avoir évoqué quelques-uns des grands penseurs de la laïcité, de Jules Ferry à Ernest Lavisse et de Ferdinand Buisson à Jean Jaurès, il

dresse un panorama de l'émergence et des avancées de la pensée laïque dans la Ville de Rennes, qui fut longtemps réticente à un tel développement. Il montre comment, à partir de la rencontre d'une tradition de démocratie chrétienne avec une minorité social-démocrate active dès le début du 20^e siècle et en pleine expansion à partir des années 1960, la laïcité s'implante et peu à peu s'impose, marquée dans la Rennes actuelle par un réel climat de tolérance. Tout l'ouvrage de Pierre-Yves Heurtin est d'ailleurs un hymne à la tolérance et à la connaissance, clés de la compréhension du monde et de la reconnaissance de l'autre. Si on peut trouver estimable la décision de l'auteur, annoncée dès le début de l'ouvrage, de mener à bien cette réflexion sans faire œuvre savante, et de faire en sorte que cette réflexion soit accessible au plus grand nombre, on peut regretter l'abandon de quelques principes éditoriaux essentiels. Par exemple, l'absence de vraie table des matières pour le tome 2 et l'absence de notes clarifiant les références bibliographiques. L'ouvrage n'en demeure pas moins aussi utile qu'éclairant.

G. P.

Pierre-Yves HEURTIN, *Laïcité et cité*, 2 tomes, coll. Ville de Rennes, 2005, www.rennes.fr

UN BRETON RÉDECOUVRANT LA BRETAGNE Roparz Hemon : une traduction « pour que tous puissent juger en connaissance de cause »

Que le lecteur ne se trompe pas sur le sens de ces lignes : il ne s'agit pas ici de juger un homme au regard de ce que l'on sait, a posteriori de ses actions et de leurs conséquences, mais de présenter l'apport nouveau que représente cette traduction en français de textes inconnus de la plupart des Bretons. Combien d'entre eux sont capables aujourd'hui de condamner,

en toute sérénité, Roparz Hemon, un auteur dont ils n'ont pas eu une ligne? Des milliers, sans doute, et on peut difficilement les condamner; en effet, ceux qui font de la République une et indivisible une religion, et même quelquefois une secte, ont trouvé très productif pour leur chapelle d'attacher toutes les formes de militantisme en faveur de la Bretagne et de sa culture, à travers cet écrivain et linguiste dont les nombreux articles n'avaient, jusqu'à maintenant, jamais été traduits. Ficelle grossière mais efficace: quant à Roparz Hemon lui-même, on peut dire, avec le recul, que son obsession d'une Bretagne monolingue a été un obstacle infranchissable à la connaissance par le plus grand nombre de ses idées, de ses interrogations et aussi et surtout de son évolution au cours des années. Le plurilinguisme n'a jamais été un obstacle à la communication, le monolingue, si Roparz Hemon eût-il voulu empêcher la langue bretonne de devenir une vraie langue de communication qu'il ne s'y serait pas pris autrement. Son choix élitiste est évidemment, avant tout, un choix nationaliste. Merci donc à Michel Tréguer de ne pas avoir tenu compte de son commandement: «*Combattre le français de toutes les manières légales.*» Cette désobéissance permet à tous ceux qui le veulent d'avoir accès à une pensée plus évolutive et plus complexe qu'on ne l'a dit, à des textes qui ont choqué mais qui gagnent en clarté à être replacés dans leur contexte. Ces articles, traduits pour la première fois, dessinent le portrait d'un homme faillible, dans le vrai quand il affirme que le breton est une voie légitime pour accéder à l'universel, dans l'erreur quand il ne voit pas venir un monde sans frontières, d'un naïf à la pensée politique peu structurée (une radio sous la botte allemande pouvait-elle sincèrement être un lieu de «*pure*» création musicale et littéraire?), d'un homme aveugle sur ses contradictions (défenseur des petites nationalités sans État, il fustige les Bretons qui ont le mauvais goût de ne pas être conformes

à ses rêves). Ces textes dessinent aussi le portrait d'un linguiste de talent, créateur d'une langue littéraire unifiée, capable de faire entrer le breton dans la modernité. On voit où le bât blesse ceux qui voudraient pouvoir amalgamer langue bretonne, passivisme rural et cloisonnement dialectal. Retenons, comme viatique pour le long chemin qui nous reste à parcourir, le volontarisme de sa démarche qui rejoint ce que l'on appelle, aujourd'hui, une identité de projet: «*Nous choisissons notre langue parce que nous le voulons.*» Que le lecteur ne se laisse pas décourager, comme l'auteur de ces lignes a failli le faire, par l'horrible couverture – un véritable repoussoir –, il semble que ce soit une habitude dans cette petite maison d'édition, dont le courage politique n'a d'égal que le mauvais goût en matière de graphisme.

A.-M. K.-Q.

Roparz HEMON, *Un Breton redécouvrant la Bretagne*, éd. Yoran Embanner, 158 p., 15 €.

CHIEN DE FEU



J'ai découvert la poésie de Bernez Tangi, il y a tout juste quatre ans, à l'occasion de la confection du dossier «*Poésie bretonne*» du numéro 10 de *hopala!*, alors que, déjà bien connu dans le milieu britophone – quoique bien chichement cité me semble-t-

il –, il avait obtenu en 1987 le prix Imram pour son recueil *Fulennou an tantad* (éd. Skrid-mouladurioù hor yezh). Nous n'avions pu intégrer à ce dossier, à cause de sa longueur, sa superbe «*Rod an avelioù*», lacune qui fut comblée à l'occasion du hors-série numéro 2 de *hopala!* consacré à la *Poésie de langue bretonne et de langue galleise* (2002). Son *Chien de feu* vient de sortir aux éditions Tarv Ruz (Kerbeleg, 75340 Spezet, courriel: tarvruz@iscail.fr). Sachant que «*chien de feu*» est la traduction française littérale du patronyme Tangi, mais que le sens exact de ce patronyme est «*guerrier*», on sait d'avance que Bernez Tangi va nous parler à la fois du feu qui le dévore, des combats qu'il a menés à l'intérieur de sa tête et en divers lieux, et qui l'ont mené par les routes malfamées du monde comme par les chemins creux de son pays natal, jusqu'à ce point de fusion où l'écriture fait corps avec l'écrivain, devenant ainsi un acte inspiré de vérité et de lucidité, par lequel se trouvent tressées toute la folie du monde et l'essence même de la pulsion de vie. Quels que soient les motifs ou les sujets abordés, il émane des 130 pages de ce recueil une puissance étonnante et une unité profonde, malgré la diversité des registres sur lesquels joue l'écriture de Tangi. Ainsi le registre de la tendresse («*Me ho salud Rounez ar foenn. Je vous salue reine des prés*») : «*Si tu étais (...)* / *Un enfant / Je serais ton berceau / Si tu étais un loriot / Je serais ton nid / (...)* / *Si tu étais mon corps / Je serais ton cœur*»; le registre des désillusions («*Kest an lech. En quête du lieu*») : «*A cheul / J'ai galopé vers la révolution / Tout près du soleil / Je n'ai rien trouvé / (...)* / *Et mon bateau ne veut plus obéir*», le registre de l'érotisme («*Tri zra a lak ar bed da vont*») : «*Trois choses font tourner le monde / Il y a le soc de la charrue / Il y a le sein de la femme / Il y a la verge de l'homme quand elle est dressée*», le registre de la dérision («*Plac'h ar gwele-kloz. La fille du lit clos*)» : «*Elle n'aime pas la rose / Elle n'aime*

pas le papillon / Ni le carré ni le cercle / (...) / *Mais le ronflement de son mari quand il dort*», le registre de la rage («*Ma zamm kroc'h n'eo ket da werzhañ. Ma peau n'est pas à vendre*») : «*Comme un chien qui aboie aux frontières du monde / (...)* / *Je mélangerai les lettres de votre alphabet.*» Certains poèmes totalement éclatés, comme «*Kan ar c'hanab*» (*Le chant du chanvre*) n'en gardent pas moins une étonnante cohésion du fait même de leurs écarts de sens et de leur truculence. Au moins deux chefs-d'œuvre majeurs brillent d'un sombre éclat dans cette poésie qui est véritablement à la charnière du 20^e et du 21^e siècle : «*Ar gavotenn ar c'hoarierion – biz meud*», *La gavoite des auto-stoppeurs*, une gwerz des nombres de la même eau que les *Gousperoù ar Rened*, mais en plus sulfureux et en plus actuel; et ce long poème sans doute point culminant du recueil («*Bet on bet. J'ai été*»), où là encore à la manière des gwerziou il procède par énumération («*(...) J'ai été berceau et carriole / J'ai été brouette venant de la prairie portant le petit veau encore mouillé du ventre de sa mère / J'ai été charnier / J'ai été charnier berceau et brouette / (...)* / *J'ai été chemisier de lin blanc sur la peau d'une jeune fille*»). Et comme un acte de foi dans la vie, le recueil se clôt sur la naissance d'un enfant, Branwenn : «*Tu es venue sur terre / Avant les noisettes avant les mières / Tu rète a jailli / Avant le feuillage, avant le foin / (...)* / *Tu as déployé tes poumons et tu t'es mise en route.*» Tous ces poèmes – où se retrouvent à la fois la verdeur du Poher et la verve des origines du surréalisme – ont été écrits en breton et traduits en français par l'auteur; lequel a ainsi choisi une manière élégante de faire connaître son œuvre à un plus grand nombre de lecteurs, sans déroger au devoir d'en transmettre la langue d'origine: inclus dans le livre se trouve le CD dans lequel – diseur incomparable – il nous livre la musique – tranchante comme le vent de gwalarn, rugueuse comme le granit et douce comme le poli des

gales – de cette langue bretonne dans laquelle sa poésie a pris corps.

G. P.

BerneZ TANGI, *Chien de feu*, éd. Tarv Ruz, 25 €.

GRAMMAIRE DU GALLO
Des fleurs sauvages...

Patrick Deriano (Patrice Dréano) était déjà connu des lecteurs d'*hopala!* pour être un des poètes s'exprimant en gallo, présentés dans le numéro 12 de notre revue. Tout en poursuivant son parcours littéraire, il a fait paraître cet automne, au nouveau Label LN, *Grammaire du gallo*: un événement culturel de première importance pour toute la Bretagne. Les travaux sur le gallo ne datent pas d'aujourd'hui. Autour de 1900, Amand Dagnet, Georges Dottin, auxquels se réfère Patrick Deriano, avaient composé d'imposants ouvrages témoignant de différents parlers de Haute-Bretagne vivaces à cette époque mais où se manifestait cependant une forte inquiétude quant à leur avenir. Qui aurait pu penser que c'est un siècle plus tard que verrait enfin le jour une grammaire globale du gallo? Dans l'intervalle – et Patrick Deriano y puise largement –, il y a eu les écrits d'Adèle Denys qui, à Bazouges-la-Pérouse, a mis à bien une œuvre méconnue qui se pose en petit *Cheval d'orgueil* de nos régions orientales; et aussi les recherches de Jean-Paul Chauveau, matérialisées notamment par deux numéros de la défunte revue *Studi* éditée par la faculté des Lettres de Brest. Par ailleurs, Patrick Deriano, comme il le dit dans son préambule, a «*écouté les gallois parler dans leur naturalité... tout rassemblé comme les pièces éparpillées d'un puzzle... fait l'analyse et tiré la synthèse.*» Le résultat: un livre consistant de 450 pages plein de ces «*fleurs sauvages... encore plus belles si on veut bien prendre la peine de les cultiver.*» Ce qui a été fait à une certaine époque

de leur histoire pour d'autres langues européennes avec lesquelles le gallo a de nombreux points communs mis ici en évidence: pour le breton (et Patrick Deriano, originaire de Credin sur la frontière linguistique, est bien placé pour en parler), pour l'occitan et – il n'y a pas si longtemps que cela si on regarde bien! – pour le castillan d'Espagne ou le français de France qu'Amand Dagnet appelle le «*frère parvenu*» et la constitution «*langue de la République*».

Jean-Yves Baugé

Patrick DERIANO, *Grammaire du gallo*, Label LN, Ploudalmézeau, 2005.

LES PROIES ET LES OMBRES
La quête de la bécasse blanche



Denis Rigal, écrivain rare, bref, donc précieux, vient de publier chez Huguette Bouchardeau un recueil de laconiques récits dans lesquels, aux prises avec le temps et sa propre mémoire, il court *Les Proies et les ombres* sous leurs espèces animales, végétales, voire «*humaines*», tout cela cantonné, dans ce pays de peu de terre, et pauvre, de moyennes montagnes entre Cantal et Forez. Rigal trace, en quelques propositions brèves et sèches, quelques nominales, quelques somptueusement fluides, des sortes de «*portraits*» de plantes et de bêtes à poil, plumes, écailles, etc. le tout d'une exactitude rigoureuse et d'une

étonnante inventivité métaphorique, planté dans un biotope donné à voir, avec une minutie de naturaliste et, fondus au noir, toutes les couleurs possibles, ainsi l'inattendu « *jaune excité des rares fleurs des mélampyres* », et des lumières qui feraient croire aux fables. Mais ce ne sont pas des notices d'encylopédiste distingué qu'a tricotées Rigal. Ce que désignent ces échantillons d'espèces, ce sont autant de figures fragmentées de la beauté énigmatique et passagère du monde. « *beauté (...) à notre mortelle image dans la brève allégresse des choses* » et qu'il faut accepter pour s'ouvrir la voie de la suprême inconnissance. Il y a dans les taillis, dans les rivières tout un peuple de la nuit : les sangliers à la brutalité opaque, le brochet et ses tronçons à la vitalité / voracité terrifiante, quelques oiseaux qui font des figures libres, la grâce instantanée du chevreuil et, presque partout, le poisson-totem, le poisson-semblable, la truite; car ces natures vives ou mortes sont autant de miroirs (menteurs ou pas), ou de figures et portraits de l'artiste. Et, dans cette communauté humaine essentiellement « virile », on a cinq bougres emblématiques, compacts taillés comme des enclumes (ça n'exclut pas la malice) qui, c'est selon, endurent, grattent leurs arpentés (pages magnifiques et sans complaisances passistes ou déclamatoires, sur le labeur paysan), qui vont voir du pays le temps de leurs obligations militaires ou des guerres, lèvent le coude, se taisent surtout, puis meurent. On appelle une vie ce « *simple battement dans l'obscurité biologique* ». Ce registre funèbre n'empêche pas l'humour (foncièrement noir) ni certains épisodes sobriement rabelaisiens et roboratifs... mais pas trop. Rigal évoque plusieurs scènes de chasse ou de pêche mais ce n'est pas sur le mode CPNT et l'on a affaire à un narrateur modestement prédateur et discret qui patauge dans les boues de la genèse, avoue manger vergogneusement (faut-il le croire?)

les truites délicieusement comestibles, qui économise volontiers sa poudre, bat les campagnes pour promener son chien que cette réserve déconcerte, qui ronne contre les viandards, raconte la quête fantastique d'une bécasse blanche, écrit à propos de l'un des cinq : « *Le principal attrait de la chasse pour lui (...), était dans les mots très vieux et très précis qui la décrivent; il était de ceux qui aiment savoir appeler les choses par leur nom.* » Ainsi le poète Rigal qui est d'abord un chasseur de mots. Et, dans ce recueil, le lexique inouï et gouleyant, constamment surprenant, produit un saisissant effet d'étrangement. Voici un monde refait à neuf qui est simultanément le très vieux monde, quasi néolithique, car on est dans le temps « *... rond comme un ventre gravide. On ne le raconte pas : on relate des anecdotes, des incidents, des accidents, des émotions dont frémit à peine la peau de l'âme (...). Tout s'est passé, tout est présent une fois pour toutes avant les mots, au lieu où l'homme se heurte à lui-même, se retire en lui-même...* » C'est ce que fait entendre l'emploi massif de l'indicatif présent. On n'est pas pour autant dans l'éternité, pour laquelle Rigal a semblé-t-il peu de goût. Il y a une sorte d'injustifiable interruption du cosmos et cette contingence est signifiée par la sobriété minérale de l'écriture mais, également, par des attaques abruptes de paragraphes entamés par des verbes dont le sujet est omis. Il y a, pour finir, la mort, inévitablement, qui abrège la plupart de ces histoires et leur donne leur lest, leur densité et leur sens (ou non-sens?).

François Laurent

Denis RIGAL, *Les Proies et les ombres*, éd. HB, 14 €.

AVIS DE PASSAGE

Henri Droguet et le désordre de Dieu

Avis de Passage est le huitième recueil d'Henri Droguet; c'est dire que si vous n'avez encore rien lu de lui, il serait temps d'ouvrir les yeux.

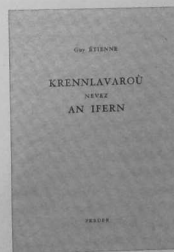
Si vous le connaissez déjà, vous ne serez pas trop surpris, du moins pas immédiatement : Droguet est toujours à Saint-Malo, la mer aussi, toujours la même, qui n'arrête pas de changer et le mauvais temps itou; si par hasard « *le soleil saignant flambe neuf* » et le ciel « *broie du bleu* », cela paraît à la fois ambigu et pas très normal. Et l'homme Droguet, comme vous et moi, en prend plein la figure; le monde le submerge et il accepte, puisqu'il n'a pas le choix : « *Je n'objeete rien à ce qui tombe sous les yeux* » (Nicolas de Staël), annonce l'épigraphie de la première partie. Le problème est de rendre compte de ce cataclysme permanent et d'y trouver, si possible, un peu de sens. C'était déjà le cas dans les précédents recueils, me direz-vous en effet. Donc, Droguet se répète? Non, justement : il ressasse et il creuse (comme tout le monde ou presque). La clé est dans ce titre : *Pluie vent nuages (arrangement 1)* (p. 47) : tout est dans l'arrangement. Non que Droguet ait jamais été assez naïf pour espérer restituer dans ses poèmes tout le monde extérieur tel que perçu en le transférant tout cru, pélemêle, dans le langage; mais il arrivait que l'étonnement devant ce fabuleux chaos entraîne un déferlement que le poète maîtrisait, certes, mais avec le risque permanent de buter sur le non-sens, de se retrouver à la désespérante limite dans un monde où tout serait légitime sauf l'homme. C'est ce « *désordre impensable de Dieu* » (p. 30) qui est maintenant « *arrangé* » : il y a toujours des accumulations, mais ce sont des « *monceaux choisis* » (p. 92). Droguet ne dépeint plus, il peint (voir l'épigraphie de Souloges au recueil). Outre l'invocation de ces deux peintres, il faut préciser que beaucoup de poèmes ont fait l'objet d'un travail en parallèle avec des plasticiens (T. Le Saec, E. Brault, D. Penloup), ce qui indique la recherche d'une organisation, d'un cadrage plus rigoureux. Si Droguet n'est pas devenu classique, son baroque est un peu moins échevelé, et ce qui fait sa force particulière est toujours là :

le tohu-bohu syntactique et lexical, la « *chaos-phonie* » qui dit la « *splendeur effrayante et confuse des choses* » (p. 86) mais aussi les douceurs désarmées devant l'énigme : « *La houleuse abondance des mondes / et le primesaut stupéfiant du plaisir* » (p. 12). Et l'interrogation à jamais sans réponse que suscite ce « *Dieu / inopiné peu sonore et comment / camblar jamais le fini / l'infini - je vous prie - d'exister?* » Et la parole jamais assurée de son succès : « *Chant qui sauve* » (p. 65) ou « *on chante, on essaie momentanément / pour tromper sa fin* » ou encore, très modestement, « *la parole tient lieu positivement pour nous / nous avons quelques instants encore* ». Elle nous aide à survivre, en tout cas, Henri Droguet jusqu'au prochain poème, nous jusqu'au prochain recueil.

François Laurent

Henri DROGUET, *Avis de Passage*, NRF, éd. Gallimard, 2005, 140 pages, 15 €.

KRENNLAVAROÛ NEVEZ AN IFFERN



Il est rare qu'une littérature à l'audience extrêmement réduite réserve à ses lecteurs des surprises plus qu'improbables et plus riches de dévoilement de secrets, dont personne n'oserait croire qu'ils fussent possibles. Ainsi, avec ces *Krennlavaroù nevez an Iffern* (« Nouveaux proverbes de l'Enfer »), de la rencontre entre l'auteur et William Blake dans l'église de Locronan, où celui-ci confie à

celui-là la tâche, combien rude!, de continuer ses proverbes. Que leur rencontre ait eu lieu en breton ou en anglais, Guy Étienne ne s'en souvient pas et peu importe (après tout, le père Maunoir ne reçut-il pas le don de la langue bretonne dans une chapelle à quelques lieues de là?) ; qu'il y ait quelque prétention ou même quelque présomption à vouloir ajouter trente nouveaux proverbes en breton (qui ne sont d'ailleurs plus des « *krennlavaroù* » mais des « *lavar krenn* ») aux soixante-dix du grand William, après avoir traduit ceux-ci, c'est ce qu'on pourrait légitimement craindre... Mais non! De manière étonnante, Guy Étienne retrouve la voix, le ton, les fulgurances de cet « *espion de Dieu* », ainsi que le qualifiait Pierre Boutang dans son étude / traduction de Blake (éditions de l'Herne, 1970). On doit remercier le « *daimon* » socratique de l'auteur de l'avoir poussé à tenter le diable... Le recueil nous donne aussi d'autres « *bits* » (d'amour, de poésie, des jours...) qui sont autant de formules lapidaires, d'observations, de descriptions, de réflexions sur lesquelles on s'attarde, que l'on rumine, auxquelles on revient et qui font espérer qu'il ne soit pas rangé de sitôt sur l'étagère entre deux autres poètes empoussiérés. Ainsi, entre autres : « *Uhel da benn dirak Doue / Bri d'ar varvelion* » (Lève la tête devant Dieu / Homme aux mortels). Ou encore « *An droeg ennomp : an islonkoñ n'ibon cus ket graet...* » Pour clore, dix-sept traductions de « *frères et sœurs de William Blake* » qui permettent de redécouvrir en breton des poètes tels que Hölderlin, Rilke, Benn, Celan, Eliot... ou de découvrir (en ce qui me concerne!) Adrian Miatlev, Armande Loup ou encore Laco Novomesky.

Le lectorat bretonnant étant ce qu'il est, la langue de l'auteur étant ce qu'elle est, il est certain que cet ouvrage ne fera pas beaucoup de bruit dans notre Landerneau littéraire. Raison de plus pour en parler : ce qu'il ne trouvera pas en « *surface éditoriale* », il le trouvera dans la permanence.

Tost da zaou chant vloaz goude marv ar barzh e ouzhpenn Guy Étienne tregont « lavar krenn » d'ar seikont Krennlavaroù an Iffern krenn « William Blake - goude bout i troet - ha kement-se da heul un emgav etreze o-daou en iliz Lokronan, ur sadorn da noz a viz Kerzu. Kredit pe na gredit ket (daoust d'ar munudoù-se bezañ gwall resis memes tra), kalavern, adkavout a veer mouezh ha lusk Blake en droidigezh (treiñ en deus graet - pe adlavaroù?) hag el lavaroù krenn nevez ha, pelloc'h c'hoazh, el lavaroù (ar serc'h, ar gweud, ar deiziou) bet savet gant an aozer. Da gloazh e kaver « seitek lavar a vreurder hag a c'hoarezed » da William Blake, en o zouez barzhed evel Holtrudet evel Hölderlin, Rilke, Eliot, Benn, Celan hag ivez reoù all divrotoch evel Adrian Miatlev pe Laco Novomesky. Prenit nevez, lennit, adlennit, prestit... adprenit! ha laoskit al levr da gavaot e lec'h e-unan e-barzh ho ti.

Alan Botrel

Guy ÉTIENNE, *Krennlavaroù nevez an Iffern*, éditions Preder, 2005, 189 p., 15 €.

ENQUÊTE SUR DES « MUTANTS »



Gérard PRÉMEL, *Enquête sur des « mutants » - Comment repenser l'accueil collectif des 11-14 ans?*, ouvrage de synthèse d'une recherche sociologique, paru en 2005 aux Éditions de l'INJEP 78 160 Marly-le-Roi (01 39 17 27 27, www.injep.fr).

Passage en revues... Passage en revues...

REVUE D'ÉTUDES PALESTINIENNES
Hommages à Samir Kassir



Dans l'attente du numéro du printemps 2006 qui apportera sans doute un précieux éclairage sur les événements qui ont secoué la Palestine au début de cette année, on trouvera dans ce numéro 97 (automne 2005) un écho des conditions du combat des Palestiniens à travers l'hommage rendu à l'intellectuel Samir Kassir, assassiné l'automne dernier à Beyrouth. Samir Kassir, docteur en histoire moderne et contemporaine (université de Paris IV, 1990) fut membre du Comité de rédaction de la Revue d'études palestiniennes (1986-1994) et était rédacteur en chef de l'édition arabe du *Monde diplomatique* depuis 1998. Pour certains groupes et pays, il était un gêneur, donc une cible. On retiendra de ce copieux numéro la lucide analyse d'Ilan Halevi sur le désengagement israélien de la bande de Gaza : une remarquable étude de Raef Zreig « La Palestine, l'apartheid et la revendication des droits » et un éclairant article de Hilde Henriksen-Waage sur le rôle de la Norvège dans les pourparlers sur le Moyen-Orient. Le propos de cet article n'est pas anecdotique puisqu'il s'agit du rôle et de l'engagement des petits pays démocratiques dans la résolution

des conflits. On y voit à quel point le rayonnement et le rôle positif de l'Europe sont loin d'être réduites à leurs grands ténors (Allemagne, France, Grande-Bretagne...). La revue se clôt par de précieuses notes de lecture et la terrible chronique produite par l'observatoire de la colonisation, qui décrit par le détail la diversité des pratiques, des règles et des humiliations par lesquels colons, police et armée s'emploient à pousser un peuple au désespoir. À noter une nouvelle de grande qualité, « Flashback », sur le thème de l'exil comme labyrinthe, où le seul fil d'Ariane est le mal du pays, œuvre d'un écrivain palestinien peu connu en France : Riad Beidas.

Revue d'études palestiniennes, publiée par l'Institut des études palestiniennes, aux éditions de Minuit, 7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris.

PLANET
J'ai découvert la planète 170

À savoir le numéro 170 de la revue *Planet*, laquelle sert de modèle à la revue *hopala!* Luxueuse revue (quadrichromie, 130 pages), elle offre une vaste palette de sujets d'actualité, politiques, sociologiques, écologiques, culturels et même sportifs. L'édito du rédacteur en chef, John Barnie, qui évoque la crise de confiance à l'égard du gouvernement depuis ses mensonges sur les armes irakiennes, et celui de Ph. A. Thomas qui fustige le projet de carte d'identité biométrique, les emprisonnements sans jugement ainsi que la perte d'indépendance de la justice nous alertent sur les risques d'une dérive du pays de l'*Habes Corpus* vers un État policier au nom de la lutte contre le terrorisme. John Lovering analyse le retour en

force des trois grandes religions monothéistes et leur rôle dans les programmes éducatifs de masse. Il passe en revue l'ampleur des investissements financiers (FMI, etc.), qui participent à ce recadrage. « *Quand la modernisation s'est écroulée pour faire place à la mondialisation néolibérale, on assista au retour de néolithes propices aux promoteurs de (...) religion comme fondement de l'identité sociale...* » Martin Wright dresse un panorama de l'agonie de la formation continue à l'Université. Coupes budgétaires, problèmes d'accréditation et complications bureaucratiques ont eu raison de cette branche éducative ouverte à tous. Wright retrace l'histoire des universités pour adultes, leur âge d'or entre 1919 et 1980 et déplore la disparition de cette « grande tradition », à une époque où il devient vital d'approfondir ses connaissances. « Des touristes ou des cochons » présente une interview du Breton Ronan Le Coadic. L'auteur de *L'identité bretonne* évoque les néoruraux fixés en Bretagne depuis le début des années 1970 et les Anglais des années 1990-2000 qui achètent le patrimoine immobilier à tout va. Sur la question de l'identité bretonne, il est aussi évasif que drôle. « *Le Breton typique est très français pendant la journée, mais dans les bars, quand vient le soir (tient), des propos beaucoup plus extrémistes que les mouvements politiques les plus radicaux.* » Indexant le développement du nationalisme des années 1970-1980 sur la baisse de la fréquentation des églises, il fait de la solidarité le ciment de la conscience bretonne d'aujourd'hui. Côté « Environnement », Thomas Whitfield se demande si les nuages venus du Sahara ont oui ou non propagé la maladie du charbon en Europe occidentale en 2001. Plus loin, l'article de Daniel Bagur « *La Terre sous pression* » traite de la menace qui pèse

G.P.

sur la biodiversité. L'auteur rappelle la disparition accélérée de certaines espèces terrestres (-30 % de 1960 à 2000) ou aquatiques (-50 %) et chiffre notre endettement biologique, c'est-à-dire le taux de dépassement de la bio-capacité globale. Son analyse montre que nous avons dépassé les limites de la durabilité des ressources planétaires.

Planet offre également un vaste panorama culturel. Entre le nuage sabarien et le retour des religions, on trouve un portrait de Donald Thomas, professeur en chaire à Cardiff et en chaire puisqu'auteur, entre autres, d'une *Biographie de Sade* et d'une *Histoire de la censure littéraire en Angleterre*. Son introduction à *La Vie secrète de Walter* lui valut un procès pour obscénité. Donald Thomas, fasciné par le crime et la lie de la société, dont il a fait son domaine de recherche, déplore la piètre qualité des criminels d'aujourd'hui...

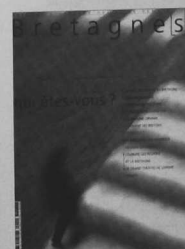
Suit une nouvelle inédite de Sian Melangell Dafydd, « De la colle et du satin, les petits rats de Degas » et « Un poète en Patagonie », qui retrace la vie des premiers colons gallois et les liens culturels qui se sont tissés entre Argentine et Galles. Iwan Llwyd nous apprend qu'il reste aujourd'hui en Patagonie une communauté galloise avec sa langue et ses traditions. On trouvera également une sélection de poèmes inédits, de facture assez classique avec une tendance au narratif, et un article d'Iwan Bala sur la plasticienne mexicaine Elizabeth Ross, qui nomadise à travers les argiles mayas du Chiapas, le féminisme et l'exploration de l'inconscient. Les photos de ses œuvres, bois, argile, métal, barque et villes de céramique, donnent envie de voir une exposition de cette artiste en Bretagne. Enfin, outre un dossier sur le théâtre chinois contemporain et un autre sur les émissions télé donnant une vision contemporaine du pays de Galles ; 24 pages de notes de lecture rendent compte des publications récentes, tous genres confondus... Le fil conducteur de ce numéro

pourrait être la recherche d'identité, politique, religieuse, sociale et culturelle. Même si les contributeurs de ce numéro sont majoritairement liés à l'université de Cardiff, le magazine mérite bien son titre et son sous-titre « *Le Gallois International* » — « *Galles est univers* » qui font écho à « *La Bretagne au monde d'hopala!* »

Eve Lerner

Commandes à *Planet*, P.O. Box 44, Aberystwyth, Ceredigion SY23 3ZZ. Renseignements utiles : courriel : planet.enquiries@planetmagazine.org.uk et site web : www.planetmagazine.org.uk

BRETAGNE(S)
22, 29, 35, (44), 56...
Des Bretagne(s), mais lesquelles ?



Bretagne(s) : un pluriel de bon augure pour une nouvelle revue. Mettre la Bretagne au pluriel c'est dire que la Bretagne est diverse et riche de cette diversité. Une revue de qualité, éditée à Morlaix, avait déjà porté ce nom dans les années 1970 ; la volonté de renouer le fil est, à priori, un pari sympathique. Le premier numéro de cette revue, financée à hauteur de 150 000 € par la Région, pourrait avoir tout pour plaire : comité de direction prestigieux (Yves Coppens, Jean Delumeau, Erik Orsenna...), belle maquette, mise en pages aérée de lecture agréable, prix attractif, diffusion en kiosque, projet séduisant (« proposer des

travaux de recherche sur la Bretagne d'aujourd'hui, en évoquant des scénarios pour demain ») et pourtant...

Pourtant, le résultat est décevant sur quelques points clés. Parler d'« une Bretagne de tous les possibles » est un projet ambitieux qui suscite de l'attente, donc des exigences. Et, il faut le dire, quelques articles sont à la hauteur de cette attente et de ces exigences : l'éclairage magistral du démographe Hervé Le Bras sur l'évolution de la Bretagne prise dans sa totalité, illustré d'une cartographie fine, précise et claire, en est le meilleur exemple ; l'article de Jean Olivro sur les enjeux du vieillissement n'est pas en reste ; son appel à réformer nos valeurs révèle un regard aigu et positif sur l'avenir de notre société. Mais...

... mais comment peut-on parler du vote des Bretons sans intégrer la Loire-Atlantique ? L'homogénéité de la Bretagne sur certains sujets serait-elle gênante ? Comment peut-on faire l'histoire de la démographie bretonne en se référant, d'abord à la Bretagne historique puis, en perdant en cours de route (cinquante ans plus tard) 500 000 Bretons. L'équivalent d'un département ? Qui sont ces 500 000 Bretons manquant à l'appel ? Ne seraient-ils pas ceux de la Loire-Atlantique, larguée précipitamment ? Comment est-on passé de la Bretagne historique à la Bretagne crouppon ? On ne le saura pas.

Alors, on se demande : déficit de pédagogie ? construction défaillante du raisonnement ? ou vilain tour de passe-passe ? Alors, on se demande : quelle était la commande, quel est pour Yves Morvan, directeur de la publication, l'espace d'étude pertinent ? ... Mais encore, comment peut-on lancer une revue intitulée *Bretagne(s)* sans un seul mot de breton ou de gallo (même à titre symbolique) ? Comment peut-on n'aborder la question de la promotion de nos langues que par le biais d'un point de vue subjectif forgé d'a priori ? Comment peut-on poser la question « *Bretons qui êtes-vous ?* », formulation malheureuse qui met, d'emblée, la publication

et ses financeurs à l'extérieur du questionnement. Fâcheuse impression renforcée par la déclaration de Gérard Hamon (qui s'exprime plus en tant que représentant du mouvement Rouge et Vert qu'en tant que mathématicien) : « Bretons, la politique, c'est vous. » Pas lui ? On s'interroge donc sur le positionnement de *Bretagne(s)*. Oui, un support de vulgarisation de la recherche est un projet prometteur pour la Bretagne et les Bretons. Cependant, l'édito du premier numéro ne nous dit pas si tous les champs de recherche seront abordés ; l'« honnête homme » d'aujourd'hui peut-il se passer de connaissances dans les domaines des technologies, des techniques, des sciences dites « dures » ? En matière de stratégie de développement (voilà un sujet qui devrait concerner la revue *Bretagne(s)*!), la Ville de Brest a déjà répondu à cette question : en favorisant la diffusion de la culture scientifique – de la petite enfance aux pôles de compétitivité –, elle affirme une manière d'être une grande ville bretonne que la Bretagne tout entière pourrait revendiquer. Tribunes, points de vue subjectifs pouvant aller jusqu'à l'agressivité inutile, révèlent un positionnement flou, entre la vulgarisation de la recherche (plutôt bien traitée, malgré les réserves ci-dessus) et le magazine d'actualité ouvert au débat (partie pour laquelle on préférerait lire des raisonnements construits et étayés, plutôt que la vaine polémique de Gérard Hamon sur les écoles « sectaires »). *hopala!*, dont l'objet est, entre autres, de porter un regard critique sur la culture en Bretagne, exerce ici ce devoir inscrit dans ses statuts. Mais *hopala!* n'oublie pas que son but est aussi de contribuer, de manière constructive, à la vie sociale et culturelle ; c'est pourquoi, dans un premier temps, notre position a été de faire crédit à *Bretagne(s)*. La revue n'en est qu'à ses débuts, elle peut évoluer, pensions-nous.

Mais voilà, le numéro 2 est sorti et il confirme les premières réserves. La question posée à deux enseignants (« À quoi la transmission du breton sert-elle à une époque où il n'est la langue principale que de quelques ruraux âgés sans influence? ») sidère par son manque de fraternité et sa fermeture à ce qui est l'aspiration de *hopala!* : aller vers un monde moins uniforme et tirer profit de la diversité humaine. Cette phrase est moche, tout simplement, moche. Elle choque ceux qui attendaient que cette revue réponde aux attentes de l'ensemble des acteurs de la vie sociale et culturelle, qui partagent pour la Bretagne une ambition de développement ; celui-ci repose sur une vitalité intellectuelle dont témoignent déjà de nombreuses revues de qualité, comme *Ar Men* qu'il faut citer en contre-exemple. Dans le panorama de ces revues qui jouent le rôle de « passeurs de savoir » indispensable à l'appropriation, par les Bretons, de leur histoire, de leur culture, de leur environnement et de leur avenir, on pouvait espérer que *Bretagne(s)* fasse meilleure figure. Anne-Marie Kervern-Quefféléant, présidente de l'association HOPALA

Bretagne(s) n° 1, janvier-mars 2006 (« Bretons d'aujourd'hui et de demain »), revue distribuée en kiosque, 6 €.

INVERSES, LITTÉRATURES, ARTS ET HOMOSEXUALITÉS... à l'heure espagnole

Nous avons déjà évoqué dans le numéro 17 de *hopala!* le haut niveau littéraire et intellectuel de cette revue, par ailleurs engagée de façon rigoureuse dans le combat contre l'homophobie et ses multiples manifestations, des plus insidieuses aux plus meurtrières – combat qui est aussi celui de la dignité et de la reconnaissance. Cet abondant numéro (380 pages) est en grande partie structuré par un copieux dossier bilingue sur les littératures hispaniques. On retiendra, entre

autres, l'étrange et attachant « À la recherche de Nico », fragment du roman *Y un día Nico se fue* de l'Argentin Osvaldo Bazán, et de remarquables articles, entre autres, de Gabriel Araujo : « Le Néo-baroque de Severo Sarduy comme retombée de la Queer Theory » ; l'étude de Bénédicte Bremard « Le métissage des cultures dans le cinéma espagnol homosexuel contemporain » ; Pedro Almodovar / Ventura Pons ; un texte de Ahmed Haderbach, « La figure des gays à la télévision et au cinéma espagnols ». À lire également de Samuel Minne, « Bêtes fauves dans un champ de mines : dix ans de poésie lesbienne au Mexique, 1993-2003 » et de Maria José Palma Borrego, « La littérature lesbienne espagnole : un espace presque désert ». De Marcello Salinas, Jaime Gil de Biedma : « Le corps, miroir du verbe » ; de Daniel Torres, « Les étranges plaisirs ». On trouvera également, en dehors de ce dossier, un étrange article de l'Italien Gabriel Ferluga sur un procès qui a eu lieu à Rome dans les années 1960, commenté par Pier-Paolo Passolini, lequel pose intelligemment la question de l'ambivalence et de la complexité des pratiques érotiques et, enfin, un entretien avec l'essayiste et écrivain romain Tommaso Giartosio à propos de son livre *Perché non possiamo non dirci*. On doit à Tommaso Giartosio d'avoir écrit avec Gialfranco Goretti, au terme d'un travail de recherche rigoureux, le premier livre sur la relégation des homosexuels pendant la période mussolinienne. Un abondant corpus de notes de lecture sans complaisance clôt ce bel ensemble.

G.P.

Inverses, Littératures, Arts et Homosexualités, publiée par la Société des amis d'Axieros, 166, avenue de Paris, 92320 Châtillon.

Vu, entendu... Vu, entendu... Vu, entendu...

Kurdistan

Pendant la fulgurante traversée du territoire de la Turquie par le virus de la grippe aviaire, le temps de s'inquiéter d'une contagion qui pourrait du jour au lendemain nous atteindre, quelques images nous ont plongé au cœur de sa région la plus désertée. Paysages de flancs de montagne enneigés, extrême pauvreté des villages et des fermes, détresse et colère des habitants. Les reportages disent peu de choses du monde visité – l'attention est focalisée sur les poulets, les populations occupent la place habituellement tenue par les volailles quand on enquête sur les humains –, il s'agit du Kurdistan, le Kurdistan oublié, nié, le Kurdistan turc. Le mot lui-même continue, de ce côté-ci, d'être le plus souvent banni. De la période, encore toute récente, où les journalistes recevaient du ministère de l'Intérieur turc la liste des doublons affectés aux mots proscriés, on a gardé le nom d'Anatolie du Sud-Est. Quelques rares commentaires – dont un reportage remarquable sur la Cinç – ont fait le lien entre la sous-information des populations et le fait que, dans les campagnes, beaucoup ne parlent que le kurde. Trop peu ont évoqué l'ostracisme qui vise cette langue dans les communications officielles (y compris sanitaires) et les informations de masse écrites et télévisuelles. Les imams furent chargés de traduire. Hakkari est une ville de ce Kurdistan turc. Juchée à 1800 m d'altitude, cernée de sommets de plus de 3 000 mètres, la neige n'avait pas complètement fondu quand quelques voyageurs de DRK, la Délégation rennaise Kurdistan, s'y rendirent en mars 2005 pour participer aux fêtes de Newroz, le nouvel an de là-bas. La municipalité, engagée dans la réalisation d'un centre de santé et d'éducation, et l'atelier de kilims

Rûnas, qui travaille à la réinsertion matérielle et psychologique des femmes victimes de la guerre, étaient en recherche de soutiens extérieurs. Le maire d'Hakkari, un responsable de l'atelier et deux tisseuses, ont passé plusieurs jours en Bretagne entre le 2 et le 22 décembre 2005. Ils sont passés à Rennes, Brest, Chateaulin et Douarnenez, où ils ont été reçus par les maires, ainsi que par Christian Guyonvac'h, vice-président du Conseil régional, et par Joseph Aubin, du Conseil économique et social. Chaque étape, au rythme des démonstrations de tissages et ventes de kilims, et des conférences sur le thème « les Kurdes veulent la paix, les européens ont un rôle à jouer », leur a donné l'occasion de parler de la situation dans leur pays et d'exposer leurs besoins de partenariat et d'aide. Les échanges ici et là-bas soulignent tous que la situation, si détériorée du fait du sous-développement et de l'afflux des populations déplacées de l'intérieur, aggravée du fait des récents tremblements de terre, s'est encore dégradée depuis le printemps, en raison de l'écart entre les réformes du gouvernement turc et leurs applications concrètes, en raison des opérations meurtrières de déstabilisation organisées par les forces d'extrême droite ; en raison de l'absence de négociations avec la guérilla, qui a repris ; en raison enfin de la faible mobilisation des Européens en faveur d'une paix négociée. Pour suivre les développements de cette actualité et l'avancée des projets de coopération entre la Bretagne et le Kurdistan, rendez-vous sur le blog né de l'élargissement de la Délégation Rennaise en « Amitiés Kurdes de Bretagne » : <http://akbdrk.blogspot.com>

René Péron

L'âge d'or



« Arri eo ar goukoued et vro, Poent eo hadan al lin hag ar chanabio ! Le coucou est arrivé au pays, il est temps de semer le lin et le chanvre. » C'est à la saint Georges que l'on plantait autrefois le lin, aux quatre coins de la Bretagne. En ce temps-là, le lin, le climat océanique de la péninsule et les Bretons s'entendaient fort bien. Aujourd'hui encore, si vous parlez du lin lors d'une assemblée en Bretagne, vous trouverez toujours quelques visages pour s'attendrir dans la nostalgie. Le lin, l'Or Bleu (*an aour glaz*), c'est une époque et c'est le rêve que l'on projette sur elle, celle d'une Bretagne prospère et assez libre pour choisir ses alliances et ses dépendances. Le Groupement d'action culturelle de Landerneau et l'association Dourdon ont déployé en 2005 des manifestations autour du lin dans le pays de Landerneau - Daoulas. Une exposition lui était notamment consacrée, salle An Toull Kog à Landerneau, jusqu'à fin 2005. On pouvait y lire que cette histoire du lin est le « témoignage d'une véritable complémentarité entre la ville et les campagnes environnantes et du lien fort qui existe entre l'économie et la culture » (Jean-Pierre Thomlin).

Si l'approche sensorielle est importante (l'odeur des toiles et des tiges séchées, leur texture... « le lin est vivant », dit-on), la seconde, sociale et historique, permet de jeter des ponts du 16^e au 19^e siècle et jusqu'à nos jours. À travers les différents corps de métier (incarnés ici par les outils qu'ils nécessitent), c'est toute une société qui est mise au jour. De cette galerie de portraits sociaux, on retiendra les tisserands, travailleurs de l'ombre bizarrement mal considérés (« *Ar guider a laer neud* » / « Le tisserand vole du fil », dit le proverbe); le julod, intermédiaire entre la ville et la campagne, entre les négociants et les tisserands, qui a quelque chose du nouveau riche; et, bien sûr, les négociants, grands bourgeois qui viennent souvent de l'extérieur de la Bretagne. Les négociants landernéens se regroupèrent en une Société linière et ouvriront la filature de Landerneau en 1820, aux Capucins... (là même où, 150 ans plus tard, Edouard Lederc inventait, en son épicerie préhistorique, la grande surface...). Elle emploiera jusqu'à 1500 ouvriers, dont beaucoup de femmes et d'adolescentes, ainsi que de la main d'œuvre écossaise. Mais, à la fin du 19^e siècle, la filature n'est plus rentable et c'est bien la fin du bel âge du lin. Le contexte économique, la fin des « règlements » (critères de qualité drastiques dans toutes les étapes de la production) et l'avènement du coton ont eu raison de lui. Ces vies, cette économie, cette sueur, ce luxe autour du lin... Cette histoire a une force indéniable. Matière morte, à présent, que tout cela? Pas à en croire Annie... La première fois que nous nous sommes croisés, Annie et moi, c'était en triant ensemble une épouvantable paperasse dans une administration landernéenne... Aussi, je fus bien surpris lorsque je la retrouvai en femme-orchestre d'une nouvelle boutique à deux pas du pont de Rohan, arborant le nom malin de « Lin de lune » (en pleine année

du lin à Landerneau). Entre deux commandes, Annie m'explique à présent que la France est le premier producteur de lin au monde sur le plan qualitatif et que cette production augmente année après... que le lin entre désormais dans la composition des cosmétiques, du savon, des portières de voiture, du pain... Et surtout, que c'est une fibre naturelle, « respectueuse de l'environnement »; de fait, elle n'a pas besoin des traitements agressifs de l'agriculture moderne. La boutique propose la fabrication de linge de maison sur mesure; bon, moi, ce n'est pas ma tasse de thé (j'ai su très tardivement que non seulement il existait des taies d'oreillers mais qu'il existait également des sous-taies...). Mais quand, me souvenant des circonstances de notre rencontre (un peu la déche), j'attaque Annie sur le prix de ses articles, elle me répond tranquillement : « *Un linge en lin, bien sûr, c'est un investissement mais on le garde longtemps.* » De fait, lorsque j'essaie de casser la tige pourtant séchée qu'elle me tend, je ne parviens qu'à me cisailier douloureusement les doigts... Comment conclure? Dans la nostalgie de cet âge d'or? Dans le patriotisme économique, en appelant de mes vœux son renouveau? Qu'on me pardonne, je préfère la compréhension que cette période donne du présent (comme par exemple la configuration urbaine du pays ou la spécificité des relations humaines) et son élan vital vers l'imaginaire, pas toujours rose ni fleur bleue.

Manuel Cortella

Le lin, c'est aussi un livre : *L'Or Bleu / An Aour Glaz - le lin au pays de Landerneau - Daoulas*, éd. association Dourdon, Landerneau, 2005.

Faire parler la mort

La journée d'étude, organisée par la section religion de l'Institut culturel de Bretagne - qui se définit comme un « observatoire du phénomène



religieux en Bretagne» - sur les manières dont la mort est vécue en Bretagne, avait pour objectif annoncé de « *s'interroger sur ce que devient (...) la spécificité bretonne, si évidente aux observateurs d'il y a un siècle.* » Invitée à y apporter ma contribution, j'ai apprécié les choix exprimés par Georges Provost, coordinateur de la manifestation : faire se croiser les regards, les expériences, les analyses de contributeurs aux statuts et positionnements différents, chercheurs en sciences humaines (ethnologues, historiens, sociologues) d'une part, acteurs de « terrain » accompagnant les mourants et les familles après la mort d'un proche, d'autre part (professionnels et bénévoles). Compte tenu de la diversité des sujets et des méthodologies, de la limite des contextes pris en référence, la rencontre ne pouvait apporter « la » réponse à des questions aussi complexes que celles des mutations, perdurances, particularismes régionaux dans les pratiques autour de la mort. Marie-Armelle Barbier-Le Déroff

Les textes (communications, table ronde, débats) ont été réunis dans un ouvrage : *Attitudes autour de la mort en Bretagne, XX^e-XXI^e siècles*, sous la direction de G. Provost et M.-A. Barbier, Vannes, Institut culturel de Bretagne, 2003, 180 p.

Révolution...



... dans ce haut lieu rennais du bon goût contemporain qu'est la Criée. Cinq femmes talentueuses, plasticiennes, peintres, sculpteurs, engagées dans une démarche féministe sans concession, traduisent plastiquement, avec une violence aussi jubilatoire que provocatrice, leur engagement. On a apprécié particulièrement la déconstruction au vitriol de la marchandisation de l'image de la femme et l'éloge de l'amour lesbien. On ne peut que regretter la brièveté d'une exposition qui nous changeait agréablement du cérémonial feutré et poli des expositions d'art contemporain.



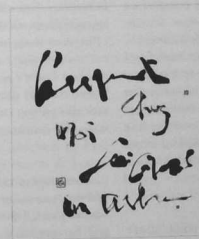
La Criée. Paroles et images de femmes. Exposition *Revolts she said!* du 27 janvier au 12 mars 2006.

G.P.

Tableaux et écritures

Vu en décembre 2005 dans les deux galeries Ombre et lumière de Rennes et de Saint-Malo la belle rétrospective de l'artiste et calligraphe Catherine Denis, de passage à Rennes (elle vit à Shanghai), coïncidant avec la sortie du bel ouvrage que lui consacrent les éditions Apogées. (*Catherine Denis*, éd. Apogées, Rennes, 2005).

On se souvient que Catherine Denis a été l'artiste invitée du numéro 10 de *hopala!* On a retrouvé dans ces deux expositions son art des traces véhémentes, de la lettre latine décalée et puissamment calligraphiée, ses exercices de haute école sur la calligraphie chinoise, l'étrange rigueur de ses *Partitions* et ses « improvisations » sur des calligraphies de poèmes chinois. L'un des mérites du livre est d'explicitier la démarche de l'artiste.



entre autres dans un bel entretien avec Christine Segalen, dans lequel nous est livrée la genèse de ces « tableaux d'écriture », qui restent, y compris dans les dessins si abstraits de ses derniers travaux (*Reminiscences*), à la fois tableaux et écritures. Et qui cependant sont aussi de l'ordre du passage, la « passe » vers un ailleurs à venir, comme le suggère Nathalie Woog dans le livre.

G.P.

Pol, c'est elle

Pol Pelletier est québécois, écrivain, conteuse et actrice. On l'a vue à Dinan, au théâtre des Jacobins, où elle clôturait le festival Parole d'Hiver. Salle comble, cinq rappels, ce qui est une rareté dans une ville au public d'habitude si mesuré. *Nicole, c'est moi* : tel était le titre de sa prestation. Récit épique, tantôt grave tantôt drôle tantôt tragique et haletant où Pol Pelletier nous livre une histoire



de l'humanité, comparant la place réelle que les femmes assument dans son développement et celle qui leur est accordée dans les écrits qui en rendent compte. Le spectacle se termine par l'exposé d'un événement qui s'est déroulé à Montréal à la fin des années 1980 : le massacre d'une vingtaine d'étudiantes par un paranoïaque qui entendait se venger des femmes pour tout le mal qu'elles font aux hommes... Pol Pelletier, un corps habité par la passion, l'intelligence, la révolte et le talent. Retenez ce nom. On la reverra, car elle est tombée amoureuse de la Bretagne.

G.P.



Brèves de brèves ou si vous...

... AVEZ GARDÉ EN MÉMOIRE LE NUMÉRO 17 DE LA REVUE HOPALA consacré aux rencontres islamo-chrétiennes de Vieux-Marché en Trégor, vous vous souvenez de ce que nous disions des *Cahiers de l'association des amis de Louis Massignon* (127, rue Notre-Dame-des-Champs 75006 Paris). Le numéro 18 de ces mêmes *Cahiers* (décembre 2005) a pour titre « **Louis Massignon et le Maroc** ». Il est consacré au rôle efficace que joua le grand orientaliste, créateur des rencontres de Vieux-Marché, dans le retour de Mohammed V, préluce à l'indépendance du Maroc. Dans une chronologie qui va de 1905 à 1958, on voit prendre forme et se traduire en actes la lucidité politique et l'engagement de celui qui fut un combattant et un éveillé. Ce numéro est introduit par André de Peretti, haut fonctionnaire, dont le courage et la lucidité ne le cédaient en rien à celui de Massignon, et qui fut son compagnon dans les combats menés pour la vérité et la justice dans les périlleuses années 1950.

... VOUS SOUVENEZ DE CE NOUS AVONS DÉJÀ ÉCRIT SUR LA REVUE *TRACES* éditée par Michel-François Lavour, (Fourbière de Sangüetez, 44330 Le Palais), alors vous vous jetterez sur le numéro 159. Toujours la même impression de **malle pleine à ras bord de poèmes**, de cris du cœur, de vignettes et de dessins (cf. dans ce numéro le trait incisif de A. Lacouchie). Bel hommage à Jacques Simononis, qui dirigea l'excellente revue *Cri d'os*, foudroyé par le cancer en février 2005, et d'émouvants poèmes, entre autres d'Alain Lebeau, de Michel Caussat... Comme toujours le lot habituel de haïku, souvent de bon niveau, entre autres : « *Paris ciel obscur / Une étoile seule / Persiste et signe* » (L. Riou). Au fil des pages, on découvre que *hopala!* n'est pas oublié.

... VOULEZ SOUTENIR LA JEUNE ÉDITION EN BRETAGNE, alors procurez-vous les premiers livres édités par **Les Perséides** : *Le Messager clandestin*, contes de Marcel Béalu et *Sortir de la chambre*, roman de Valérie Sourdiou. C'est avec bonheur que l'on retrouvera le Béalu, poète de *La Tour du feu* et de l'école de Rochefort, compagnon de René-Guy Cadou et de Michel Manoll – et ami de Max Jacob. Les titres de ces brefs récits mettent l'eau à la bouche du lecteur : *L'Étranger impitoyable*; *La Visiteuse nocturne*; *La Maison d'en face*; *La Porte incompréhensible*... Le moins que l'on puisse dire est que le contenu de ces contes tient les promesses de leur titre. Le second ouvrage, *Sortir de la chambre*, est un périple plus compliqué, plus déroutant aussi; mais on se réjouira d'y voir courir le fil rouge d'une sensualité, où l'humour ne perd jamais ses droits.

... VOULEZ SAVOIR CE QUE MURMURE LA SOURCE DE SABLE, alors lisez *La Source de sable*, poèmes de Danielle Auray aux éditions de la Rivière, préface de Charles Le Quintrec. Vous y découvrirez que « *le feu chante encore à travers le sang* », qu'il faut « *... ravauder le temps / (pout) que l'enfant nouvellement né / de linges enveloppé / grandisse dans la lumière* ». Son « **Bateau de nuit** » dédié à Angèle Vannier est, sans doute, un des cahiers les plus émouvants, du recueil : « *Pour avoir voulu voler un peu de leur feu / les dieux courroucés ont muré tes yeux / et te voici, allant au cœur du vide / d'un monde à l'autre / par l'intérieur éclairé* ». Par ailleurs, aucun Breton ne peut rester insensible à cette source qui lui dit : « *Ne s'éloigne pas / de la maison sur la lande / où le vol des hirondelles / résonne dans la cheminée* ».

... N'ÂIMEZ PAS TROP LES CHIENS, VOUS POUVEZ LIRE *Le Clébard à sa mère* (éditions du Clébard, 4, rue du Sapeur Michel-Jouan, 35000 Rennes, site Web : www.le-clebard.org). Le ton général de ce fanzine rennais peu conformiste est donné par le dessin qui figure en couverture de son numéro 9. On y voit un **gras financier goguenard**, cigare au bec, affalé entre deux gendarmes sur le banc des accusés d'un tribunal, tandis qu'au premier plan, son avocat s'adresse à la cour avec cet air navré de qui ne comprend pas tant d'acharnement : « *... enfin voyons président, mon client est au-dessus des lois, il a acheté tout le monde dans ce pays et, en plus il vous emmerde, ALORS QUOI?!...* »

... VOUS INTERROGEZ SUR L'UNIVERS ACTUEL DES ADOLESCENTES, vous serez sans doute tenté de lire *Féminité adolescente - Itinéraires personnels et fabrication des identités sexées* de Caroline Moulin, Presses universitaires de Rennes, 2005. Et, certes, vous trouverez dans ces propos de jeunes Bretoises que rapporte l'auteur des informations intéressantes sur les relations « *homolatriques* » (mot savant par lequel elle désigne les rapports sociaux entre individus de même âge, de même sexe, à l'intérieur d'un groupe) et sur les modes de stigmatisation et de provocations réciproques entre filles et garçons. Mais, même en sachant à quel point il est difficile de transformer une thèse en ouvrage, vous saurez après avoir lu ce livre que **LE** livre sur l'adolescence, comme **durée de construction des identités** à travers les clivages de genre, de statut social et d'appartenances culturelles, reste à écrire.

COMPTES RENDUS

... SOUHAITEZ VOIR L'ÉCOLOGIE, L'HISTOIRE ET L'ART FAIRE BON MÉNAGE, alors procurez-vous le magnifique album de photos concernant *Le conte du camp de l'Ermitage*, installation de Gilles Bruni réalisée en été et à l'automne 2005 à Beuvry, Pas-de-Calais, au lieu-dit de l'Ermitage dans le domaine de la prévôté de Gorre, qui fut un champ de bataille de la Seconde Guerre mondiale. L'étrange et beau catalogue de cette réalisation (cabane en forme de queue d'avion, vannerie aux formes de casques et de bombes, érables et roues de semoir en guise de canons, vestiges de nous de bombes avec miroir...) est produit en format A3 par Zédélé éditions, (29 bis-ter, rue de la République 29200 Brest. Tél. : 02 29 05 18 02; courriel : contact@zedele.net). Zédélé éditions produisent régulièrement et gratuitement d'étranges et décapants petits feuillets, puzzles et découpages sur des thèmes sereinement décales.

... NE L'AVEZ PAS ENCORE REMARQUÉ, IL FAUT VOUS Y FAIRE : le temps passe vite. C'est ainsi que le magazine *Bretons* en est déjà à son numéro 8. Le numéro 6 était plein comme un œuf avec une sympathique interview de Kofi Yamgnane, togolais de Saint-Koulitz et breton de Lomé, dont la trajectoire tout autant que les opinions (que l'on peut ne pas partager entièrement) forcent le respect, un panorama bibliographique des dix meilleurs auteurs de BD de Bretagne (lesquels comptent parmi les meilleurs de l'Hexagone), des nouvelles fraîches des abers et de leurs hultres bien connues et des nouvelles prometteuses du bagad Briec (*sur bagad o sevel*). Le numéro précédent valait par un bel album concernant la trajectoire des dix bacheliers de la première promotion Skol Diwan, un beau panorama des bières de Bretagne et un excellent entretien avec Joël Cornette, auteur de *L'Histoire de la Bretagne* (dont nous parlerons bientôt). Ce numéro 8 (mars 2003) vaut surtout par les « **10 Bretonnes de caractère** » qui y sont évoquées et par l'histoire de Claude Berrou, génial ingénieur informaticien, seul Français titulaire du Prix Marconi, et par ailleurs titulaire du prestigieux prix Chaptal (qu'il n'avait sollicités, ni l'un ni l'autre), alors que le prix Bretagne pour la recherche ne lui a jamais été accordé, bien qu'il ait fait toute sa carrière dans la région...

... ÊTES UN PROFESSIONNEL DE LA PÊCHE – PRATICIEN, GESTIONNAIRE OU CHERCHEUR – ou si vous connaissez quelqu'un dans votre entourage qui se trouve dans ce cas, alors lisez (ou faites lui lire) *Samudra*, revue éditée en Inde par le Collectif international d'appui aux travailleurs de la pêche – « *samudra* » signifie « océan » en sanskrit – et distribuée en Europe par ICSF (rue du Midi 165, B 1000 Bruxelles, Belgique; courriel : briano@iscsf.be). La traduction française de cette revue est assurée par Gildas Le Bihan du CRISLA de Lorient. Ce riche numéro 40 est consacré à l'impact du tsunami sur les communautés de pêcheurs du Pacifique et à l'organisation des **pratiques de solidarité** à

l'intérieur de ces communautés. Il y est aussi question de cet « *enters du décor* » que constitue la gestion des catastrophes par les appareils d'État et les grandes institutions internationales. La leçon des catastrophes est rappelée par des Mexicains à propos du tremblement de terre de 1985 : « *De notre combat, on peut tirer plusieurs leçons. Tous les gestes de solidarité ont été acceptés dans la mesure où ils n'étaient pas accompagnés de conditions (...)* et en ne permettant pas à des partis politiques ou aux Églises de parler à notre place. » Le numéro se termine par un très beau poème de Pablo Neruda évoquant cette constante que tout travailleur de la mer connaît bien : la présence de la mort. Et où il montre que vivre avec cette présence, c'est être en vie.

... AVEZ ENTENDU LE 24 FÉVRIER 2006, À 12 H 10 SUR FRANCE INTER, Tahar Ben Jelloun, outré; il entre dans une librairie parisienne : ses livres sont classés en « *littérature étrangère* ». Il précise, pour ceux qui ne le savent pas, qu'il écrit en français, voyage avec un passeport français. Il n'est pas le seul à être exclu du rayon « *littérature française* » : Antillais, Réunionnais, Calédoniens, Polynésiens sont, eux aussi, considérés comme étrangers. En revanche, les écrivains belges, suisses, canadiens francophones sont tous classés en « *littérature française* ». Ben voyons!

... AVEZ DE JEUNES ENFANTS (OU PETITS ENFANTS), SACHEZ QUE des colonies de vacances en breton, oui, ça existe! 18 séjours sont organisés pour les enfants dans les Côtes-d'Armor, le Morbihan, le Finistère. *Kampou vakantisoù e brezhoneg? Ya, bez ez eus!* 18 staj a vo aozet evit an harve e Aodoù an arvor, Morbihan ha Penn-ar-Bed. Evit gouzout hiroc'h ha gwelet roll ar stajoù dre ar munud : *liesportoù / multispot; jabadao ha plijadur atav; margodennoù / marionnettes; Kayak e Bro Dreger; surf ha video; choariva / théâtre; etc.* Deoc'h da c'hoùd! Pour votre information : <http://www.ubapar.org> / [Katell.chantreau@mouvement-rural.org](http://katell.chantreau@mouvement-rural.org)



À voir, à découvrir

SPECTACLES CONCERTS

BREST, centre d'art La Passerelle : le 27 mai à 18 h : danse. Le Butô fait référence aux rituels shintoïstes du Japon, destinés à communiquer avec les esprits des défunts. Le danseur devient médium entre le monde des vivants et la mémoire des disparus. Danse minimaliste, d'une poésie sauvage, en prise directe avec les forces obscures de la vie. À ne pas manquer!

BREST : Théâtrales 29, Rencontres théâtrales éclatées dans toute la ville, du 2 au 4 juin.

BREST, centre d'art La Passerelle : le 3 juin à 18 h. *Matières* : une musicienne texane et deux percussionnistes de génie.

BREST, au Quartz : du 26 au 28 mai, *Carnets d'ici et d'ailleurs*, un port ouvert pour les explorateurs des temps modernes : expositions, livres, projections, conférences...

CÔTES-D'ARMOR : Des Petits Riens – festival pluridisciplinaire itinérant des Petites Formes, jusqu'au 30 avril (renseignements ODDC : 02 96 60 86 10).

LANNION, Carré Magique : *Autour d'Elles* par la compagnie Vent d'Autan, les 4, 5 et 6 avril. Spectacle où l'acrobatie est un langage à part entière. Le 8 avril : *Le Petit Tavers* par la compagnie Le petit travers. Jonglage gesticulé par deux musiciens originaux. Du 7 au 9 avril : *Le dimanche, les fleurs poussent plus vite*, par la compagnie Les Apostrophés. Spectacle de théâtre jonglé et burlesque. Du 7 au 9 avril : *Plus ou moins l'infini*, par la compagnie 111. Jonglerie visuelle. Le 18 avril : la nouvelle création de l'auteur-metteur en scène Wajdi Mouawad, *Forêts*. Le

11 mai : *Macbeth* d'Eugène Ionesco par la compagnie des Dramaticules. Le 16 mai. *Les histoires de Karabine Klaxon*, une création de Carolyn Carlson, spectacle de danse à destination du jeune public. Le 23 mai : Mercedes Peon, chante la Galice. Le 30 mai, le Quartet bucal : *concert a capella*.

NANTES, maison de la Culture de Loire-Atlantique : *l'enfant et les sortilèges de Ravel*, les 20 et 21 avril.

NANTES, théâtre Gralin : *Simon Boccanegra*, opéra en trois actes de Giuseppe Verdi, 14, 16, 18, 21, 23 et 31 mai.

NANTES, Le Lieu Unique (tél. : 02 40 12 14 34 / www.lieuunique.com) : festival I.D.E.A.L. (concerts, performances, vidéos, dancefloor... musique punk, indus, expérimentale, country, electro ou rock'n'roll...), 7 et 8 avril. *Le cinéma de M. Cormier*, le 9 avril et le 14 mai. *Battle Opession*, le 22 avril. *Concert hip hop*, le 25 avril. *Slam poésie*, le 27 avril. *Les Allumés du tango*, 3 avril, 8 mai et 12 juin. *Carlotta Sagna / Tourlourou*, 9 et 10 mai. *Olga de Soto* (histoires), le 11 mai. *Erna Omarsdottir / Johan Johanson*, le 12 mai. Marie éternelle consolation, 30 et 31 mai, 1^{er} juin.

RENNES, Le Triangle : *Black List* par la compagnie Kassen K2 le 6 avril. Pièce pour quatre danseurs, chorégraphie d'Osman Khelili. Les 22 et 23 juin : *Voisfréquent n° 4*, proposition pluridisciplinaire par Katja Fleig et Jean-Marc Ségalen. Les 18, 19, 20 mai : festival de danse *Agitato 2, des nouvelles dans la ville*.

RENNES, La péniche-spectacle : *Tom petit homme*, par Philippe Campiche et Étienne Privat. Le

12 avril : conte musical pour enfants. Les 13 et 14 avril : chanson française, par Nicolas Jules. Le 21 avril : *The Cool Crooners*, vocal jazz blues, Zimbabwe. Les 11 et 12 mai : *Dobet Gnahoré, musique*, chant et danse de Côte d'Ivoire.

RENNES, Les cabarets de la dame blanche : « *Don Juan - vérité ou mystère* », le 10 mai. Cabaret.

RENNES : festival Mythos, du 9 au 15 avril.

RENNES, La Paillette : Secrets d'épées, marionnettes, les 17 et 18 mai. Les 25^{es} chantiers de Théâtre amateur, du 20 mai au 30 juin.

EXPOSITIONS

BREST, exposition Terre de feu, 40 céramistes contemporains, du 22 mars au 27 août, exposition éclatée dans la ville : au musée des Beaux-Arts, à l'École supérieure d'arts (projection d'images, création sonore, mise en lumière), à l'IUEM (techniques de la céramique) ; à la Maison de la Fontaine (place Wilson), installation et expérimentation d'un four. 350 œuvres, 650 m² d'exposition (conférences, débats, ateliers...).

BREST, galerie La Navire : Alexandre Hollan et Pierre Lahaut, *Deux décisions de l'œil*, jusqu'au 17 avril.

BREST, centre d'art La Passerelle (02 98 43 34 95) : 12 créateurs : ... *D'où l'écoute prend forme*, jusqu'au 27 mai.

DAOULAS, musée de l'Abbaye, du 19 mai au 7 janvier 2007 : *Visage des dieux, visages des hommes - masques d'Asie...*

LANGUEUX, galerie Point-virgule (cf. ODDC, 02 96 60 86 10) : exposition Abdelhakim Henri, jusqu'au 29 avril.

MORLAIX, musée municipal des Jacobins : Jean Bazaine, *L'eau*, du 14 avril au 18 juin. Toujours au musée des Jacobins, exposition de la collection : peintures des 19^e et 20^e siècles. Du 30 juin au 14 octobre.

PONTIVY, l'art dans les chapelles : 15^e anniversaire, du 1^{er} juillet au 10 septembre. Invités d'honneur : Nicolas Fédorenko, Christian Jaccard, Bernard Moninot. Traditionnel week-end de vernissage de cette 15^e édition en présence des artistes, les 7, 8 et 9 juillet.

PONT-SCORFF, atelier d'Estienne, espace d'Art contemporain : du 15 avril au 5 juin, *Double jeu*, Marcela Gomez et Jérôme Tournon. Du 18 juin au 17 septembre, *Itinéraires*, 8^{ème} édition du parcours d'art contemporain.

RENNES, Le Triangle : Bruno Di Rosi, *À perte de vue*, jusqu'au 29 avril (textes, photographies et dessins). Au Triangle également, *Calmé plat*. Avis de tempête, de Marcel Dinahet, du 17 mai au 30 juin. Exposition au croisement des arts plastiques et de la danse (vidéos).

RENNES, La p'tite galerie de la Dame blanche : *Chronique d'une délocalisation annoncée*, photographies de Guillaume Prié et de Thomas Bregardis, sur la lutte quotidienne des salariés de ST Microelectronics, du 11 avril au 30 juin, vernissage le 11 avril.

RENNES, La Criée : Palais Papeye – Jeu vidéo architectural et labyrinthique de Alexandre Périgot, du 7 avril au 4 juin.

RENNES, La Paillette : Urbanites, sculptures de Jean-Yves Rolland, du 21 mars au 27 avril. L'eau et les matières (Verre / Terre / Fer), collectif d'artistes et artisans d'art, du 1^{er} mai au 11 juin.

TREDEZ-LOCQUEMEAU, galerie du Douven : Noëlle Pujol, installations vidéo du 8 avril au 4 juin (cf. ODDC).

TRÉMARGAT, Théâtre de verdure : *Le petit cirque Tok*, aide à la création, résidence sous chapiteau (cf. ODDC).

DÉBATS COLLOQUES RENCONTRES

BREST, faculté Victor Ségalen : le 9 mai à 18 h 30, *Jazz et littérature*, conférence inaugurale d'expositions sur Charlie Parker (du 15 mai au 4 juin) et sur le jazz en littérature (du 9 mai au 3 juin).

BREST, médiathèque de Bellevue : le 1^{er} juin, à 18 h 30 : rencontres débats avec les peintres de la marine.

BREST, Océanopolis : le 2 mai à 20 h 30 : *Monstres marins, ici déesses, divinités là-bas en Asie*; le 13 juin, à 20 h 30 : *Les gens de mer et leurs monstres*.

BREST, à la Maison de l'Europe : le 12 mai à 20 h 30 : café-discussion : Être un citoyen européen.

BREST : la revue *Littérales* propose une soirée lecture de et avec ses auteurs au bar le Victor Hugo, rue Victor-Hugo, le 5 mai 2006 à 20 h 30.

CARHAIX, espace Glenmor : *Assises de la culture bretonne*, les 6 et 7 mai, les attentes des Bretons face aux blocages de l'État.

RENNES, Le Triangle : dîner poétique : Jérôme Game invite un auteur complice, le 14 avril et le 9 juin.

NANTES : le 19 mai : *La vie des saints bretons, une source pour l'histoire?* avec J.-C. Cassard.

NANTES : en prévision pour octobre 2006 une animation avec la médiathèque de Nantes sur le thème : musique bretonne et société urbaine. Bretagne plus culture et débats, siège : 3, rue Harouys, 44000. Bretagne_plus@yahoo.com.

RENNES, Maison internationale : le jeudi 11 mai, présentation du n° 22 de *hopala!* À cette occasion, lecture publique bilingue (français / arabe) de poèmes et de nouvelles de Palestine.

SAINT MALO, droguerie de la Marine :

Samedi 29 avril, de 16 h à 19 h, Constance Villeroy et Gérard Prémel signent les *Petits Trésors restés dehors*. Samedi 6 mai de 16 h à 19 h, Paul Burel et Nono présentent *Trop forts les Bretons!* Samedi 20 mai, de 10 h 30 à 12 h & de 18 h à 19 h 30, Hervé Hamon et Anne Smith dédicacent *De l'Abeille à l'Abeille* Théodore Gatzengel signe *Les Abeilles*. Les talents conjugués d'une peintre officielle de la marine et d'un écrivain de marine pour nous raconter la naissance du remorqueur de haute mer.

Erratum

Nous disions dans une annonce, dans *hopala!* 21, que Yann Orveillon avait démissionné de la présidence de l'Association des écrivains bretons. Il a, en fait, démissionné de l'un des posts de la dite association, le grand prix Yves Rocher. La présidente actuelle est Nathalia Montjaret.

Ken ar vech all, Didier

Notre ami Didier Caraës quitte le comité de rédaction de *hopala!* Breton de Paris originaire du Léon, il a, pendant cinq ans (à partir du numéro 5), apporté sa précieuse contribution à la matière éditoriale de la revue tout autant qu'aux débats qui ont traversé, et parfois quelque peu secoué, son comité de rédaction. Diplômé d'ethnologie de l'École des hautes études en sciences sociales, donc particulièrement sensible aux cultures minoritaires, minorisées et/ou menacées, Didier aura apporté une contribution précieuse à la ligne éditoriale de *hopala!* sur le plan des cultures invitées. Il aura été l'un des principaux artisans de deux de nos dossiers : les Roms et les Basques, et aura apporté une aide précieuse au dossier kurde et au dossier Tchétchénie - Ingouchie. À chaque fois, c'est plus particulièrement la question linguistique qui le concernait. Le problème des langues minoritaires était en phase avec son propre rapport à la langue bretonne car, au cours de ces cinq dernières années, il s'est attaché à apprendre le breton avec détermination, enthousiasme et même une certaine efficacité, puisque désormais il contribue régulièrement à notre tout jeune confrère *Ya! ur gazetenn sizhuniog e brezhoneg* et qu'il enseigne le breton, bénévolement, à la Mission bretonne, Ti ar Vretoned, à Paris. Mais c'est dans ses billets d'humeur qu'il aura été le plus personnel et le plus percutant. Nous sommes quelques-uns à nous souvenir de sa « Gwerz Erika »¹ où, évoquant les naufragés du pétrolier et ses propres oncles de la « mar-mar » il écrivait : « *Le sacrifice de la vie d'un Pakistanais aujourd'hui, c'est le même prix, c'est-à-dire pas très cher, que le sacrifice de la vie de mes oncles, autrefois.* » Ou à nous souvenir de « Winnipeg Navigatio »² (« *J'aurais dû penser à mon grand-père quand j'étais à New York. Mais bon, c'est pas venu à mon esprit.* ») Relisant sa critique de *l'Éloge de l'amour*³, le film de Godard, au sujet de laquelle nous avions eu une controverse, je réalise avec le recul que c'est lui qui avait raison : c'est une expérience bien cruelle de comprendre que la cause bretonne – notre cause, une de nos causes – soit toujours inintelligible aux artistes, aux intellectuels qu'on aime et qui nous nourrissent... Une expérience cruelle mais qui renforce notre besoin, notre envie, notre ardeur à leur dire avec amour et rage : nous sommes toujours là... Nous, Bretons, Bretonnes et autres Invisibles qui peuplent le monde.

Kenavo dit Didier, digoret eo an dor hopala! evidout.

Gérard Prémel

1. *hopala!* n° 6.

2. *hopala!* n° 7.

3. « *Eloge de l'amour. Cinéma bourgeois. Les Invisibles.* » *hopala!* n° 9.

À propos de l'hommage à Claude Vaillant

La présidente de notre association a reçu une longue lettre de M. Michel Vaillant, frère du poète Claude Vaillant auquel un hommage était consacré dans le n° 19 de notre revue. J'avais rédigé le texte de cet hommage à partir d'un témoignage qui m'apparaissait digne de foi. Je me garderai bien, aujourd'hui, de mettre en doute l'honnêteté de la personne qui m'a apporté ce témoignage : la mémoire est faillible et la subjectivité d'un vécu complexe peut la rendre sélective. Il n'en ressort pas moins que j'ai été amené ainsi à produire des affirmations erronées : la précision des dates et des détails fournis par M. Michel Vaillant ne fait aucun doute à ce sujet. Plus grave est le fait que parmi ces erreurs, lacunes ou

imprécisions figurent des assertions que l'auteur du courrier juge à bon droit offensantes pour sa famille. Je ne peux donc que lui présenter mes plus vives excuses. Toutefois, la longue lettre de M. Michel Vaillant (22 pages), la qualité et la précision de son évocation de l'enfance et de l'adolescence du poète mais aussi du milieu familial qui fut le leur puis, suite à ce courrier, la chaleur de notre échange téléphonique, m'amènent à envisager beaucoup mieux que la sécheresse d'un strict rectificatif. C'est ainsi que nos lecteurs trouveront dans le prochain numéro un entretien avec M. Michel Vaillant, témoin lucide de toute une époque.

G.P.

La vie de l'association

La revue *hopala!* que vous avez entre les mains concrétise un projet associatif : développer et faire vivre un support d'expression littéraire, de création artistique et de débat, ancré en Bretagne et ouvert sur les cultures du monde assujetties ou menacées.

Les amis de *hopala!*, adhérents, bénévoles actifs, ont choisi de s'investir dans cette association pour porter un regard critique sur la vie culturelle et sociale en Bretagne, avec la volonté d'y participer de manière constructive.

Ces amis de *hopala!*, nous les espérons de plus en plus nombreux pour mener avec nous ce combat pour l'équité dans tous les domaines ; nous les espérons de plus en plus nombreux pour partager avec nous l'ambition de susciter le débat démocratique, l'aspiration à vivre dans et avec la diversité ; nous les appelons à nous rejoindre dans un idéal d'arrachement à tous les déterminismes qui nous permette de définir notre identité bretonne comme une identité de projet.

Les médias contemporains dévorent du sensationnel, exigent de la rapidité, des images, des informations sans cesse renouvelées. À l'opposé, les amis de *hopala!* privilégient la publication de l'écrit sous une forme qui suppose la mise à distance, l'arrêt sur le signe entre l'émergence de la pensée ou de l'émotion et leur dépose sur le support. Depuis la création de la revue, ils développent une réflexion au long cours sur le rapport de réciprocité constant entre écriture et identité, entre production d'écrit et production d'identité. Cette réflexion est toujours ouverte, quelle qu'en soit la langue ou la forme choisies : texte de débat, nouvelle, poésie, critique, création graphique ou photographique. Les lecteurs attentifs remarquent cependant que, si la réflexion est toujours ouverte, une constante se dégage : la certitude que toute question sur l'identité renvoie à l'altérité, à la valeur d'échange fondée sur la différence.

Maintenant que vous savez qui sont les amis de *hopala!*, songez-vous à en faire partie ? La porte de l'association est ouverte aux nouveaux adhérents ; l'aventure ne se poursuivra longtemps qu'avec une vie associative assez riche pour faire vivre ce projet ambitieux.

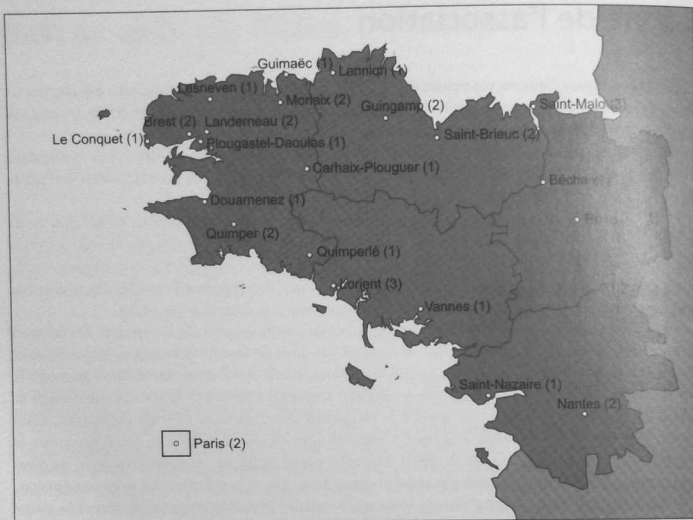
Anne-Marie Kervern-Queffélecant, présidente de l'association HOPALA

Les rendez-vous d'hopala!

Samedi 15 avril à la maison Louis-Guillou à Saint-Brieuc, Assemblée générale annuelle de l'Association HOPALA.

Jeudi 11 mai à 18 h 30 présentation du n° 22 de *hopala!* à la Maison internationale de Rennes (02 99 78 22 66). À cette occasion, lecture publique bilingue d'œuvres d'auteurs palestiniens publiés dans la revue.

DISTRIBUTION DE LA REVUE HOPALA!



Vous trouverez hopala! dans les librairies dont les noms suivent.
Toutes les librairies qui souhaitent nous rejoindre sont naturellement les bienvenues.

- Dazont (Bécherel)
- Ar Bed keltiek (Brest)
- Dialogues (Brest)
- Maison de la presse (Carhaix)
- Libr'ys (Douarnenez)
- CapLan & Co (Guimaëc)
- Mots et images (Guingamp)
- Pedrono (Guingamp)
- Maison de la presse (Landerneau)
- Librairie de la Cité (Landerneau)
- Gwalarn (Lannion)
- Librairie-papeterie du Conquet (Le Conquet)
- Saint-Christophe (Lesneven)
- Coop Breizh (Lorient)
- Galerie L'Autre Rive (Lorient)
- L'Imaginaire (Lorient)
- L'autre rive (Lorient)
- André (Morlaix)
- La Nuit bleu marine (Morlaix)
- Vent d'ouest (Nantes)
- Le Lieu unique (Nantes)
- Coop Breizh (Paris)
- Boutique-librairie Quilombo (Paris)
- Le Champ des livres (Plougastel-Daoulas)
- Ar Bed keltiek (Quimper)
- Espace culturel (Quimper)
- Penn da benn (Quimperlé)
- Alphagraph (Rennes)
- Café-boutique Archipel (Rennes)
- Le Chercheur d'art (Rennes)
- Coop Breizh (Rennes)
- Encre de Bretagne (Rennes)
- Greenwich (Rennes)
- Ici-Même (Rennes)
- Le Failler (Rennes)
- Planète Io (Rennes)
- Skol an emsav (Rennes)
- Vagabondages (Rennes)
- Maison de la presse (r. Saint-Guillaume, Saint-Brieuc)
- Person (Saint-Brieuc)
- Le Môle (Saint-Malo)
- L'Odysée (Saint-Malo)
- Galerie Ombre et Lumière (Saint-Malo)
- Gweladenn (Saint-Nazaire)
- Lenn ha dilenn (Vannes)

hopala! est née en 1999 et nous sommes heureux, depuis cette date, de partager avec nos abonnés l'aventure de la revue. Le renouvellement et l'extension de notre public – et donc de nos abonnements – sont une préoccupation permanente, car ils fondent la légitimité de notre travail, bien plus encore que l'obtention de subventions. Aussi, nous vous demandons de bien vouloir faire connaître la revue autour de vous, car vous êtes nos meilleurs ambassadeurs. Partagez votre goût pour hopala!, donnez ce bon d'abonnement à vos amis et participez ainsi à la vie de la revue. D'avance, merci.
À galon.

L'association HOPALA.

BON DE COMMANDE / URZH-PRENAÑ

Nom / Anw _____
Adresse / Chomlec'h _____

- hopala! n° 0 à 21 : 8 € le numéro franco de port
 0 1 2 3 4 7 8 9 10 11 12 14 15 16 18 19 20 21
 (n° 5, 6, 13 et 17 épuisés)
- hopala! n° 22 (mars – juin 2006) : 10 € franco de port
- Cocher les numéros concernés / Lakit ur groaz dirak an niverenn(où) divizet
- Actes du Forum des langues du monde à Brest (2002) : 5 € franco de port
- Jeunes voix d'ex-Yougoslavie (hors-série numéro 3) : 12 € franco de port
 (Poésie contemporaine de langue bretonne et de langue galloise, hors-série numéro 2, épuisé)

Montant de la commande / Sammad _____ TTC

ABONNEMENT / KOUMANANT

Nom / Anw _____
Adresse / Chomlec'h _____

Début de mon abonnement / adalek : n° / n^{enn}

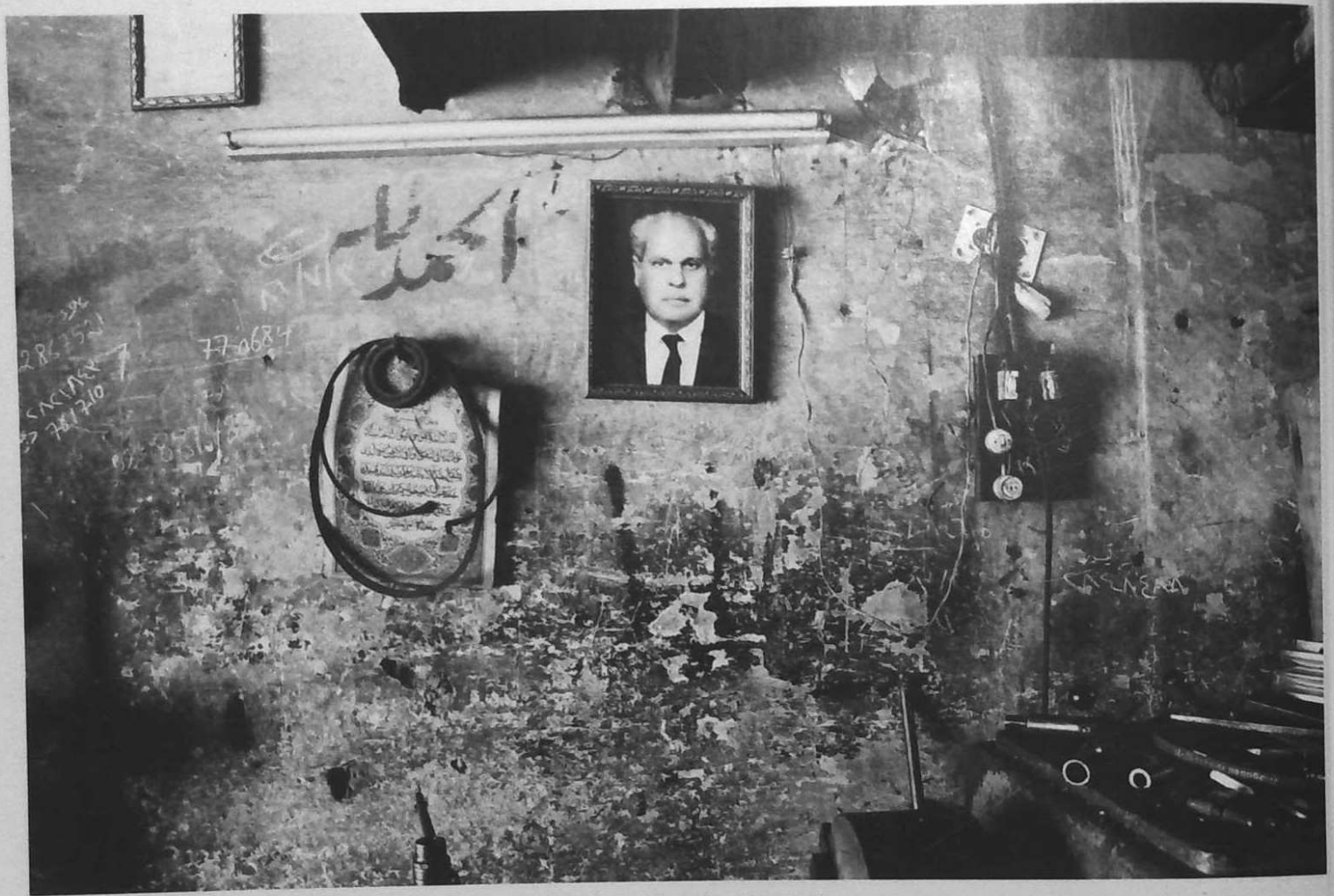
	Normal	Soutien/ Skoazell	Étudiants Chômeurs/ Studerien Tud dilabour	Institu- tionnels / Ensava- duriou	Étranger/ Broiou estren
1 an / bloaz (3 n° / n ^{enn})	27 €	35 €	20 €	43 €	32 €
2 ans / vloaz (6 n° / n ^{enn})	52 €	70 €	38 €	83 €	60 €

ABONNEMENTS ET COMMANDES : chèques à l'ordre de / Chekenn e gourc'hemenn : HOPALA
 Bon de commande à retourner à / Urzh-prenañ da gas da :
 hopala! abonnements, MPT, place François-Mitterrand, 29800 Landerneau
 Renseignements : hopala.buro@wanadoo.fr ou sur le site : hopala.asso.fr

1^{re} de couverture
Présence absente / absence présente © Taysir Batniji, 2001.

Achévé d'imprimer
sur les presses de Cloître Imprimeurs à Saint-Thonan
le premier trimestre 2006.

Dépôt légal n° 2339



Pères © Taysir Batniji, 2005-2006.